

Ernest Dhombres

SERMONS

ET

HOMÉLIES



THÉOT_EX

LICENCE D'UTILISATION — ÉDITIONS THÉOT_EX

Ce fichier PDF, ou livre numérique, reste sous la responsabilité de ThéoT_EX.

Vous êtes autorisé :

- à utiliser le livre numérique à des fins personnelles.

Vous ne pouvez en aucun cas :

- vendre ou diffuser des copies de tout ou partie du livre numérique, exploiter tout ou partie du livre numérique dans un but commercial ;
- modifier les codes sources ou créer un produit dérivé du livre numérique.
- placer le livre numérique en téléchargement sur un serveur internet, sans en avoir premièrement obtenu l'autorisation auprès de THÉOT_EX.

Éditions THÉOT_EX

site internet : theotex.org

courriel : theotex@gmail.com

ISBN : 978-2-36260-023-4

Conseil de navigation

Si votre lecteur de fichiers PDF n'affiche pas les signets de la table des matières, ou si l'écran de votre tablette est trop petit pour cela, cliquez sur le petit losange rouge (◇) situé en haut à gauche de chaque page, pour accéder à la table des matières.

SERMONS ET HOMÉLIES

PAR

Ernest DHOMBRES

1867



Soleil d'Orient

— 2005 —



Le cri d'Asaph

ou

l'idée de Dieu

« Quel autre ai-je au ciel? Je n'ai pris plaisir sur la terre qu'en Toi seul. »

(Psaume 73.25)

Qui de vous, n'a senti du premier coup la beauté de la parole du psalmiste et n'a tressailli à ce cri d'une grande âme? — Ce cri du pieux Asaph, qu'il est vaste! On dirait que du haut de sa foi comme d'une cime sereine le poète inspiré promène ses regards dans le ciel et n'y découvre pas une profondeur que ne remplisse le Dieu qu'il adore. Il les abaisse sur la terre, et de tous les



objets merveilleux qu'elle renferme il n'en est pas un seul qui ne s'efface devant cet objet suprême. — Ce cri, qu'il est ferme et viril ! Quelle exclusive affirmation dans ces mots : *quel autre ai-je au Ciel ?* et quel choix arrêté, dans ceux-ci : *je n'ai pris plaisir, sur la terre qu'en Toi seul !* — Ce cri, qu'il est tendre en même temps ! Quelle vive et ardente sensibilité ! Quelle sainte passion ! Et quels jets de flamme Dieu ne sait-il pas faire jaillir d'un cœur d'homme pour les diriger vers lui !

De tels accents font du bien à entendre, dans nos jours ingrats, au milieu des attaques de l'incrédulité, des souffles de scepticisme qui parcourent les airs, et du faible témoignage de la piété languissante. « *Quel autre ai-je au Ciel ? Je n'ai pris plaisir sur la terre qu'en Toi seul !* » Voilà bien le frémissement de la vie divine, voilà bien la palpitation d'un cœur pieux ! Et qui ne sympathise à ces nobles tressaillements ? Qui ne voudrait être la lyre vivante de laquelle s'est échappé cet ac-

◇
cord ?

Toutefois, ne nous contentons pas d'une confuse admiration, si sincère, si sympathique qu'elle puisse être. Essayons de saisir et de mettre à profit pour nous-mêmes les leçons instructives qui se cachent dans cet élan spontané d'une âme.

La sagesse du siècle cherche un autre Dieu que le Dieu d'Asaph, que le Dieu qui s'est fait connaître à nous dans les Écritures et dont Jésus-Christ est la manifestation suprême. Montrons-lui que ce Dieu révélé est le seul vrai Dieu, le seul qui réponde aux besoins éternels du cœur humain, et opposons-lui la première moitié du cri du Psalmiste : *Quel autre ai-je au Ciel ?*

Les adorateurs du vrai Dieu l'aiment d'un amour trop faible, trop hésitant, trop partagé. Sous l'empire des choses terrestres, ils cherchent parfois ailleurs qu'en lui le trésor et la joie de leur âme. Opposons-leur la seconde moitié de la parole



d'Asaph : *Je n'ai pris plaisir sur la terre qu'en Toi seul!*

Pour qu'un Dieu soit vraiment notre Dieu, pour qu'il y ait entre lui et nous cette communion réelle et féconde qu'éprouvait et que chantait le Psalmiste, il faut en premier lieu qu'il nous aime d'un amour effectif, personnel, se manifestant par une intervention directe dans nos destinées. En outre, créature pécheresse, mais invinciblement appelée par les instincts de sa conscience au bien, à la sainteté, à la vie divine, il faut à l'homme un Dieu qui l'assiste dans cette grande œuvre de son relèvement et de son renouvellement moral. Enfin, créature périssable mais immortelle, il faut à l'homme un Dieu qui, au sortir de la vie terrestre, lui ouvre une éternité bienheureuse.

Or, le Dieu des Écritures, le Dieu qu'adorait Asaph et que, mieux qu'Asaph, nous pouvons contempler dans la pleine lumière de Christ, est le seul qui réponde à ces immortels besoins du



cœur humain.

On essaie de lui substituer d'autres dieux ; la raison humaine veut modifier, corriger l'idée que Dieu nous donne de lui-même dans les Écritures. A la pure et immuable conception biblique, elle oppose ses propres conceptions, diverses, incertaines, changeantes et impuissantes comme tout ce qui est humain. Parmi ces conceptions erronées, il en est deux auxquelles on peut, de nos jours, ramener plus ou moins toutes les autres, ce sont celles du Déisme et du Panthéisme. Il nous sera facile de prouver que ni l'une ni l'autre ne peuvent satisfaire les aspirations de nos cœurs.

Le Dieu du Déisme, le Dieu de la religion naturelle, le Dieu du XVIII^e siècle dont la froide adoration suffit encore de nos jours à beaucoup d'esprits, est cet Être suprême qui a créé le monde, mais qui après l'avoir créé est rentré dans un repos immuable. Le monde, sorti des mains de son Créateur, marche selon les lois qui lui ont été



données, l'humanité se développe selon les facultés qu'elle a reçues. Mais Dieu n'intervient pas, par des actes nouveaux, dans le cours des choses qu'il a établi une fois pour toutes. Ce serait entrer dans la variation, dans le changement ; ce serait commettre sa dignité dans des détails infimes.

Est-ce là le Dieu qu'il faut à mon cœur ? Et d'abord, est-ce là un Dieu qui m'aime ? S'il m'a aimé en m'appelant du néant à l'être, son amour s'est aussitôt arrêté, au moins dans ses témoignages actifs. Or, j'ai besoin d'un amour qui m'accompagne et me suive de près dans le cours de ma destinée, qui prenne souci de mon humble sort et qui réponde par des actes nouveaux aux vicissitudes de mon existence passagère. J'ai besoin, en particulier, d'un Dieu que je puisse *invoquer au jour de ma détresse*. Quand un danger me presse, quand mon esprit troublé cherche anxieusement sa voie, quand une épreuve m'accable et brise mon cœur, puis-je prier ce Dieu, en comptant sur

◇ sa pitié et sur son secours? . . . Voici la réponse du Déisme dans son plus illustre représentant, Jean-Jacques Rousseau ; « J'adore l'Être suprême, mais je ne le prie pas. Que lui demanderais-je ? Qu'il changeât pour moi le cours des choses, qu'il fit des miracles en ma faveur ? Mais ce vœu téméraire mériterait d'être puni plutôt qu'exaucé. » Et voici la réponse du Déisme populaire, dans les refrains légers du chansonnier Français :

Il est un Dieu, devant lui je m'incline

Pauvre et content, sans lui demander rien.

Rentre donc ta prière, enfant de la poudre. As-tu l'illusion de croire que le Dieu des cieux puisse l'entendre et l'exaucer ? — Mais si l'humanité rencontrait sur son chemin non seulement les souffrances de la vie, mais une grande infortune morale ; si s'éloignant de Dieu, dès ses premiers pas, par l'abus de sa liberté, elle allait s'égarant, se courbant de plus en plus sous le joug du mal. . . est-ce que Dieu ne lui viendrait pas en aide ? Est-



ce que ses entrailles ne s'émouvraient pas en faveur d'un monde perdu ? Est-ce que la liberté divine ne déploierait pas quelque ressource nouvelle, pour ramener la créature coupable et marchant à la mort ? Est-ce que Dieu ne romprait pas le silence ? Est-ce qu'un mot ne tomberait pas du Ciel ? Est-ce qu'une main ne serait pas tendue à l'humanité ? Est-ce qu'un Dieu tout sage et tout bon, ne lui enverrait pas une révélation et un Sauveur ? . . . Non, répond encore le Déisme. Ce serait, de la part de Dieu, changer le cours des choses, ce serait retoucher son œuvre comme un ouvrier malhabile, ce serait troubler les lois qu'il a établies, porter atteinte à l'ordre primitif et éternel. Une révélation, un Sauveur, c'est le surnaturel, c'est le miraculeux, c'est-à-dire l'arbitraire, l'impossible, et nous n'en voulons pas.

Est-ce là, le Dieu qu'il faut à votre cœur ?

Comparez-le au Dieu des Ecritures. Celui-ci, après avoir créé le monde, ne se retire pas de lui,



mais le pénètre de son action incessante, donnant à tout et à tous, de moment en moment, « la vie, le mouvement et l'être. » En même temps qu' « il ne tombe pas un passereau en terre sans sa permission, » il veille sur l'humanité, il la suit dans sa marche et la conduit, à travers les siècles, de sa main souveraine, en respectant le mystère de sa liberté. Lorsque cette liberté s'est égarée, lorsque l'homme s'est jeté dans la transgression, Dieu ne l'a pas abandonné. Bien au contraire, la misère de la créature a provoqué un déploiement nouveau de l'amour du Créateur, le Père céleste a préparé le retour de l'Enfant prodigue. En face de l'ordre naturel troublé par le pécheur et devenu pour lui une loi de mort, il a fondé l'ordre surnaturel pour l'arrêter dans sa chute et le ramener à la vie. Il fallait une révélation, il l'a donnée. Il fallait des miracles, il en a opéré. Il fallait des serviteurs et des prophètes, il les a envoyés. Il fallait son propre Fils, son unique. . . il l'a livré. « Dieu, ayant autre-



fois parlé à nos pères par les prophètes, en divers temps et en diverses manières, nous a parlé en ces derniers temps par son Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses et par lequel il a fait les siècles, et qui, étant la splendeur de sa gloire et l'empreinte de sa personne, et soutenant toutes choses par sa parole puissante, ayant fait par lui-même la purification de nos péchés, s'est assis à la droite de la Majesté divine dans les lieux Très-Hauts. » Voilà les actes nouveaux de Dieu en faveur de notre race égarée, voilà ses libres et réparatrices interventions au sein des désordres de la liberté humaine. Qui que tu sois, mon frère, adresse-toi à lui avec confiance, du sein de ta misère morale ; demande-lui ta part de ces dons magnifiques, ta part du salut et de la vie en Christ, qui est le Sauveur de tous ! Demande non seulement ces biens suprêmes, mais aussi ces biens inférieurs que sa paternelle condescendance te permet d'implorer de Lui. Prie pour ta santé, prie pour ton



travail, prie pour ton enfant qui part, prie pour ton malade. . . Va, Dieu t'entend, et *il te répondra au jour que tu seras en détresse*. Le cours des choses n'est pas un réseau fatal à travers lequel il ne puisse étendre sa main pour te garder, pour te conduire, pour te délivrer! — Lequel de ces dieux préférez-vous? Lequel répond le mieux aux besoins de vos cœurs? Le Dieu qui se penche vers vous, qui recueille votre prière à travers le bruit des mondes, et qui vous a envoyé Jésus-Christ, — ou le spectateur impassible de l'ordre des choses? Le Dieu que nous pouvons appeler *Abbah!* c'est-à-dire Père, — ou celui qui n'est, comme on l'a dit, qu'un machiniste caché dans les cieux? O vous tous qui sentez un cœur battre dans votre poitrine, écoutez-le ce cœur, et vous vous écrierez avec Asaph : *Quel autre ai-je au ciel que Toi?*

Si j'ai besoin d'un Dieu qui m'aime, j'ai besoin aussi d'un Dieu qui me sanctifie et me régénère. Et quel sera-t-il, si ce n'est le Dieu des



Écritures ? Par cet amour infini qu'il me témoigne en Jésus-Christ, il crée pour ma faiblesse le motif le plus puissant au devoir, l'amour et la reconnaissance ; l'amour qui me fait aimer Dieu, et, par conséquent, ce qu'il aime ; l'amour qui change l'obéissance en liberté et l'obligation en privilège ; l'amour qui rend tout possible à celui qui se sent aimé. Par cet amour qui a été, de la part de Dieu, le suprême sacrifice, il me donne la mesure toute nouvelle du service que je dois lui rendre, il ouvre devant moi les perspectives infinies du don entier de moi-même à Celui qui s'est donné pour moi, et il m'offre, en Jésus-Christ, le type sublime de cette sainteté sans tache et de ce dévouement sans bornes. Bien plus : à ces motifs irrésistibles, à cette loi si glorieuse, à ce type accompli et plein d'attraits, il ajoute, pour m'aider dans la lutte, son action directe et toute-puissante. Il intervient encore par un don nouveau, par une communication spéciale, celle de son Saint-Esprit, qui agit, qui



opère au sein de notre infirmité, *faisant lui-même en nous ce qui lui est agréable*. O Dieu ! nous ne sommes point seuls pour l'œuvre de notre régénération ! Nous sommes ouvriers avec toi ! En toi nous est ouverte la source de toute force, et si nous y puisions sans relâche, *rien ne nous serait impossible !*

Mais le dieu du Déisme, que fait-il pour me sanctifier ? Il se tient à distance, et me laisse à moi-même. Écoutez encore le sage de Genève : « Je ne demande pas à Dieu le pouvoir de bien faire. Pourquoi lui demander ce qu'il m'a donné ? » Appuie-toi donc sur toi-même, ô mon âme ! Tu as été pourvue par ton Créateur de forces suffisantes : c'est à toi d'en user. Il n'a pas à revenir sur ton organisation morale ; il n'a pas de grâces nouvelles à te dispenser ; il n'a pas de Saint-Esprit à t'envoyer. Et quels motifs t'offre-t-il pour fuir le mal et accomplir le bien ? Le devoir, la vertu... Mais il faut à ma nature affaiblie et corrompue



une inspiration nouvelle pour ce devoir, un attrait nouveau pour cette vertu. Il ne me les donne point. Il ne sollicite pas mon cœur par un acte inattendu qui m'arrache à moi-même pour me donner à lui. Quel type m'offre-t-il enfin pour m'entraîner au bien ? Tel Dieu, tel homme ; tel maître, tel serviteur. Le Dieu du Déisme ne connaît pas le sacrifice : je ne le connaîtrai pas. Il ne s'est pas porté au-devant de sa créature, je ne me porterai pas au-devant de lui. Donc, pas d'élan, pas de dévouement, pas d'héroïsme, pas d'offrande joyeuse de moi-même ; mais à la froide justice de l'Être suprême correspondra la morale de l'honnête homme, ou bien la vertu orgueilleuse et sèche du stoïcien. . . O vous, qui vous traînez en gémissant sous le joug du mal, aspirant à la délivrance, *affamés et altérés de justice*, cherchant, du sein de votre impuissance douloureusement sentie, une force d'en haut pour changer votre cœur et renouveler votre vie morale. . . ce n'est pas vers ce Dieu que vous vous



tourneriez, mais vers le nôtre, vous écriant avec Asaph : *Quel autre ai-je au ciel que Toi ?*

Enfin, il nous faut un Dieu qui, au sortir de ce monde, nous reçoive dans ses bras éternels et qui réponde à nos instincts d'immortalité en nous donnant l'assurance d'une éternité bienheureuse. Quel sera-t-il si ce n'est le Dieu des saintes Écritures ? — En nous accordant en Christ le pardon, en nous communiquant, par son Saint-Esprit, le germe de la vie, il a fermé sous nos pieds le gouffre de la condamnation ; il nous a ouvert le ciel et a mis en nous « les arrhes de l'éternel héritage. » Asaph s'écrie, sous les clartés imparfaites de l'ancienne alliance : « Tu me conduiras par ton conseil et tu me recevras dans ta gloire. » David possède la même espérance : « Quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais point ; car tu es avec moi. Ton bâton et ta houlette sont mes consolateurs. » Et le Chrétien, dans la pleine clarté de l'Évangile, entend son Sauveur



murmurer à son oreille : « Je vais vous préparer une place afin que là où je suis, vous y soyez aussi avec moi. » Mais le Dieu du Déisme me promet-il, dans ces termes consolants, l'immortalité que mon cœur réclame ? Il prononce ce nom, sans doute ; il me parle « d'un monde meilleur. » Mais cette immortalité, qu'elle est vague, qu'elle est froide, et qui m'assure qu'elle sera une immortalité de bonheur ? Dans quelle disposition trouverai-je ce Dieu qui tient mon sort entre ses mains ? — Sera-t-il bon, indulgent pour tout et pour tous, accueillant dans son ciel banal tout ce qui se présente ? . . . Mais alors puis-je prendre au sérieux cette immortalité indépendante de la conduite des hommes ici-bas, et cette vie future sans rapport avec la vie présente ? — Sera-t-il juste, strictement juste ? . . . Mais alors, quel est le sort qui m'attend, moi qui suis un pécheur ? — O douloureuse incertitude ! Et aucune parole de Dieu pour la dissiper ! Ce Dieu, qui ne m'a pas assisté pendant la vie, ne



descendra pas de son ciel auprès de mon lit de mort. . . Il m'attend au-delà, dans son imperturbable sérénité. Et, dans cette sombre vallée, dans cette agonie, en face du roi des épouvantements, point d'assistance, point de visite d'en haut ; mais la solitude suprême! . . . Un philosophe qui s'est lentement élevé du sensualisme au spiritualisme, du spiritualisme au christianisme, Maine de Biran, parcourait tour à tour, sur son lit de maladie, Platon et Marc-Aurèle, l'Évangile et l'Imitation de Jésus-Christ. Aux approches de la dernière heure, on l'entendit s'écrier : « Donnez, donnez, Seigneur, je ne puis rien sans vous ! Malheur à l'homme seul ! » Sur le bord de l'éternité, le philosophe répudiait le Dieu du Déisme, et, fixant ses regards mourants sur le Dieu des Écritures, ne semblait-il pas lui dire avec Asaph : *Quel autre ai-je au ciel que Toi ?*

Il est une autre conception de Dieu, qui tend à se substituer, dans quelques esprits, à la pure



notion biblique, c'est celle du Panthéisme. Le Panthéisme ne relègue pas Dieu dans un lointain inaccessible, il ne l'exile pas de ce monde, il l'y fait descendre au contraire, et l'y fait si bien descendre qu'il l'y enferme et confond le monde avec lui. Encouragé par la spéculation dont il semble le dernier terme et par ce besoin de l'unité qui travaille et fascine l'esprit humain, préconisé par les sciences naturelles impatientes de tout ce qui les dépasse et jalouses de trouver dans le monde lui-même, qui est le champ de leur expérience, son propre principe et sa propre fin, répondant d'ailleurs à un instinct confus de poésie et à une certaine sentimentalité religieuse, plus attrayant que le Déisme avec sa froideur et sa sécheresse, le Panthéisme est à l'ordre du jour, le Panthéisme est à la mode, et les jeunes générations en respirent de toutes parts le dangereux parfum.

Pour le Panthéisme, Dieu est tout et tout est Dieu, c'est le sens même de ce mot. La création



et le créateur, le fini et l'infini, l'esprit et la matière, le temps et l'éternité, vaines distinctions que tout cela ! Il n'y a qu'une substance unique, dont toutes choses, les corps, les âmes, un astre, une plante, une pierre, ne sont que les formes variées, les divers modes d'existence, le développement continu, l'évolution incessante et éternelle. Cette substance unique, ce grand tout, cette vie universelle, c'est Dieu !

Est-ce là le Dieu qu'il faut à mon cœur ? Et si le Dieu du Déisme qui a conservé quelques lambeaux du véritable, ne peut me suffire, que sera-ce de l'informe Divinité panthéiste qui n'a pas même gardé la distinction de la créature et du Créateur ?

Et d'abord ce Dieu étrange peut-il m'aimer ? Mais pour aimer, c'est-à-dire pour se donner, il faut se distinguer de l'objet qu'on aime, il faut se posséder d'abord et puis s'unir librement à un autre. Or, le Dieu du Panthéisme n'est pas un



Dieu personnel ; il ne se possède pas, il se cherche éternellement à travers la série des existences, il est lui-même chacune de ces existences, il est vous, il est moi. Aimer lui est impossible puisque tout est lui. — Et moi, comment pourrai-je aimer cette divinité errante et dispersée dans tout l'univers ? Comment m'appuierai-je sur Celui qui est partout et qui n'est nulle part, et dont je suis moi-même je ne sais quel fragment infime ! Je puis me figurer avoir le sentiment, la sensation, dirai-je, de ce Dieu, comme on sent, dans la nature matérielle, je ne sais quelle influence de chaleur ou de vie : mais l'aimer et en être aimé, pure chimère ! et les vrais panthéistes le savent bien, car ils prennent en pitié nos prétendus rapports avec un Dieu personnel et vivant.

Demanderai-je au Dieu du Panthéisme de me sanctifier ? Bien moins encore : le Panthéisme non seulement ne me donne pas la force d'accomplir le devoir, mais encore il sape le devoir par sa base.



Le devoir est une obligation, une obligation envers quelqu'un, envers un être distinct et supérieur, auteur de la loi et dictant ses ordres à la conscience humaine. Mais cet Être n'est pas, cette volonté souveraine autre que nos volontés individuelles n'existe point, la conscience n'est que la voix de l'homme se parlant à lui-même. Il n'y a donc plus lieu à l'obéissance, non plus qu'à l'amour. De quel droit d'ailleurs, le bien s'imposerait-il à moi plutôt que le mal? Ne sont-ils pas l'un et l'autre également naturels, également légitimes, également divins? Ne sont-ils pas à titre égal des formes et des manifestations de la vie? Le mal n'est tout au plus qu'un moindre bien et il a sa place dans le développement universel. . . Qu'en dites-vous? Etonnez-vous après cela de la confusion morale qui tend à se répandre parmi nous, de cette suprême indifférence avec laquelle on considère tous les faits accomplis, du fatalisme de l'histoire, de la réhabilitation du vice si souvent tentée dans



notre littérature, et de cet énervement de tant de consciences sur lesquelles le prophète pourrait prononcer encore cette terrible sentence : *Malheur à ceux qui appellent le bien mal, le mal bien, les ténèbres lumière, et la lumière ténèbres !* Que de telles aberrations se propagent. . . et essayez alors de mesurer pour nos générations la profondeur de la décadence !

Demanderai-je enfin au Dieu du Panthéisme l'immortalité que mon cœur réclame ? L'immortalité ! Mais il la nie pour l'individu en la réservant pour l'espèce ! Il nous déclare par la bouche d'un de ses représentants les plus raffinés, que nous sommes « des éclosions d'un jour à la surface d'un océan d'êtres, » et il nous compare à la vague qui s'élève et brille un instant, puis s'efface et rentre dans l'abîme. Voudriez-vous, mes frères, de cette immortalité dérisoire ? En voudriez-vous pour vous-mêmes, en voudriez-vous pour ceux que vous aimez ? Quoi ! vivre, persister, se retrou-



ver soi-même au-delà des ombres du sépulcre, comme on se retrouve le matin après avoir traversé le repos de la nuit, n'est-ce pas le besoin impérissable de la créature humaine ? . . .

Permettez-nous d'évoquer ici un émouvant souvenir. Nous fûmes une fois témoin des dernières péripéties d'un naufrage sur les côtes de Normandie. Pendant toute la nuit, la mer avait grondé, dans sa sombre colère. Au point du jour nous aperçûmes, dans le lointain, deux formes humaines, un père et son plus jeune fils, battus par les flots, à demi-morts de fatigue et de froid, sur la carène renversée d'un navire de pêche. Ils furent sauvés sous nos yeux. Mais quatre cadavres étaient restés dans l'Océan. . . Il nous semble voir encore une pauvre mère, une pauvre femme regardant au loin la mer, humide et vaste tombe d'un époux et d'un fils, et nous disant avec désolation : « Il roule ! Il roule ! » — Et c'est là la consolation que vous voudriez m'offrir pour les



bien-aimés que j'ai perdus ! Vous oseriez me dire, pour apaiser ma douleur, qu'ils sont rentrés et qu'ils roulent dans cet océan des êtres, qui plus avare et plus implacable que les abîmes de la mer, ne les rendra jamais ! . . . O folie de l'homme ! O sagesse de Dieu ! O Dieu d'Asaph et de Jésus-Christ, Dieu de mes affections et de mes espérances, Dieu « des vivants et non des morts, » « quel autre ai-je au Ciel ? « Je n'ai pris plaisir sur la terre qu'en Toi seul ! »

« Je n'ai pris plaisir sur la terre qu'en Toi seul ! » A nous maintenant, chrétiens, de méditer cette dernière parole d'Asaph et de la placer sur nos consciences. Quelle impression y produit-elle, mes chers frères ? . . . Ah ! nous nous sentions triompher tout à l'heure en écartant ce fantôme de Dieu qu'une raison égarée nous présentait, et en glorifiant le seul vrai Dieu, le Dieu des Écritures. Triomphons-nous encore maintenant ? Trouvons-



nous dans nos cœurs un écho à cette seconde moitié du cri d'Asaph, comme un écho à la première ? Est-ce que nos pensées toutes pleines de Lui, est-ce que nos œuvres vouées à sa gloire, est-ce que notre volonté joyeusement confondue avec la sienne, est-ce que notre vie tout entière à Lui consacrée, nous permettent de dire : *Je n'ai pris plaisir sur la terre qu'en Toi seul ?* . . .

Que si pour échapper à la condamnation de nos consciences, ou pour l'atténuer du moins, nous cherchions au nom de je ne sais quelle sagesse, à discuter l'élan du psalmiste et à lui opposer je ne sais quelles objections, quelle en serait la valeur ?

Verrions-nous dans le cri d'Asaph une exagération ? — Une exagération ! Mais quoi, cette seconde parole n'est-elle pas le corollaire de la première ? Si nous n'avons pas un autre Dieu au ciel que le Dieu de l'Évangile, aurons-nous sur la terre un autre trésor, un autre bonheur, un autre tout



que Lui? Essayez d'enlever à l'amour que vous lui devez ce caractère suprême, absolu, vous n'y réussirez pas! Essayez de placer sur les lèvres du racheté l'expression d'une moindre reconnaissance, vous n'y réussirez pas. La langue religieuse s'y opposerait! Devant le Dieu de l'Évangile, sainteté infinie, infinie charité, il n'y a pas de partage possible, il n'y a pas de réserves à faire, il n'y a pas de degrés, il n'y a pas de nuances! A Celui qui nous a donné son Fils et toutes choses avec Lui, il faut tout donner, une divine logique l'exige. — Exagération! Et pourrait-il jamais y en avoir dans l'amour d'une créature pour son Créateur, d'un pécheur perdu, pour le Dieu qui l'a sauvé? — Exagération! Ah! ce n'est pas le péril dont les saints de tous les temps auraient eu la pensée de se garder! Écoutez après Asaph, David : « O Dieu, tu es mon Dieu fort, je te cherche dès le point du jour. Mon âme a soif de toi et ma chair te souhaite dans cette terre déserte, altérée et sans



air! » Ecoutez Moïse : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée! Ecoutez Jésus-Christ : « Nul ne peut servir deux maîtres. Une seule chose est nécessaire. » Écoutez saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Ah! cette exagération, c'est la piété même! Cette folie, « c'est notre service raisonnable! »

Mais alors, direz-vous peut-être, c'est la condamnation de l'activité terrestre, c'est le mépris de tous les biens d'ici-bas, c'est la dépréciation, c'est la mutilation de la vie. Erreur, erreur outrageante pour notre foi! C'est précisément dans cette place souveraine faite à Dieu dans nos cœurs, c'est dans cette invasion totale des choses d'en haut au sein des choses d'ici-bas que réside le secret de la vie la plus riche, la plus profonde, la plus heureuse, de la vie la plus humaine parce qu'elle est la plus divine. L'Évangile ne vient rien supprimer, rien éteindre, rien mutiler en nous,



mais tout pénétrer, tout purifier, tout lever, tout embellir !

Beautés de la création, aspects enchanteurs de la nature, serai-je moins sensible à vos attraits, parce que Dieu remplit mon cœur ? Non, car je verrai toujours rayonner sa splendeur à travers la vôtre, vous vous illuminerez d'un reflet de ses invisibles perfections, et au sein de toutes vos harmonies j'entendrai le sublime dialogue du jour et de la nuit, se racontant l'un à l'autre la gloire de mon Dieu ! — Magie des arts, vous charmerez encore mon imagination, que la foi épure sans l'éteindre, et si vous attristez mon cœur, quand vous n'êtes qu'un hymne à la matière, vous le pénétrez d'une émotion sublime, quand vous faites apparaître à mes yeux, à travers le marbre ou la toile, un rayon fugitif de la beauté incréée. — Sciences de la nature, j'applaudis à vos progrès et à vos conquêtes ! Sciences de l'esprit, recherches infatigables de la pensée, je suis avec sympathie



vosre rude ascension vers la lumière ! Et si l'incrédule voit dans vos triomphes la glorification de l'homme, j'y vois bien plutôt la glorification de Dieu, qui a fait le monde physique comme le monde moral, et le génie humain pour sonder les merveilles de l'un et de l'autre. Oui, savants, par vos observations et vos découvertes vous ne faites que constater la perfection de son œuvre et la sagesse de ses lois. Philosophes, par vos plus hautes et vos plus nobles pensées, vous avez ou pressenti, ou confirmé, ou interprété sa révélation immortelle : et quand vous avez voulu la contredire et la renverser l'impuissance et la folie de vos systèmes ont, à votre confusion, démontré sa vérité et sa gloire ! — Poètes, jamais vous n'êtes plus grands que, lorsque d'une aile sublime, vous montez et vous nous emportez vers Lui ! Je puis donc prêter l'oreille à vos accords, car sous ces noms sacrés qui font le plus harmonieusement vibrer votre lyre, idéal, infini, lumière, espoir, consola-



tion, c'est son nom suprême que vous chantez et que mon âme adore! — Saintes causes de la liberté et de la justice, du droit et de la dignité de toute créature humaine, je puis m'attacher à vous, car vous tenez étroitement à la cause de Dieu. Je vous embrasserai avec enthousiasme, je vous soutiendrai de mon obscur dévouement, partout où vous serez débattues, et tandis que l'homme du monde se lassera de vous poursuivre, le chrétien travaillera sans défaillance à votre triomphe, sachant qu'après de rudes combats et de mystérieux délais Dieu vous donnera la victoire! — Et vous saintes joies du foyer, charme profond des affections humaines, vous connaîtrai-je à un moindre degré parce que l'Eternel Dieu tient la première place dans mon cœur? Non, non! objets de ma tendresse, en vous aimant dans le Seigneur et pour le ciel, je vous aimerai plus et mieux pour la terre! David et Jonathan, types de l'inviolable amitié, Aquilas et Priscille, modèles de l'union



conjugale, Augustin et Monique, dont les noms entrelacés dans l'admiration universelle ont révélé des profondeurs encore inconnues de l'amour maternel et de l'amour filial, dites-nous si la piété dessèche le cœur ou si elle le féconde, dites-nous si elle le rétrécit misérablement ou si elle l'élargit sans mesure, dites-nous si elle frappe d'inconstance et de caducité ou si elle marque d'un sceau immortel les tendresses humaines !

Ah ! vous ne me montrerez jamais, en quoi l'amour suprême de Dieu, le don joyeux de nous-même à Celui qui s'est donné pour nous, pourrait appauvrir ou décolorer la vie présente. Mais je ne pourrais que trop vous montrer, moi, s'il en était besoin, ce qu'elle deviendrait, si la flamme du pur Christianisme s'éteignait dans les cœurs, si la foi disparaissait des âmes, si les cieux étaient voilés aux yeux de cette génération, si la grande réalité d'un Dieu Sauveur, ce soleil du monde moral, descendait sous l'horizon terrestre, et s'il n'y avait



pas au milieu de nous, comme au temps d'Elie, ces sept mille qui n'ont pas fléchi le genou devant Bahal, ce groupe invincible de serviteurs du Dieu vivant, s'écriant avec Asaph : « Quel autre ai-je au Ciel ? Je n'ai pris plaisir sur la terre qu'en Toi seul ! »

Ce groupe, mes bien-aimés frères, ne voulez-vous pas vous y joindre ? Ne voulez-vous pas fortifier les rangs glorieux des chrétiens décidés, dans ces jours difficiles, au milieu de la désertion de plusieurs, et de la langueur des plus fidèles ? N'êtes-vous pas lassés de notre foi sans flamme, de notre charité sans héroïsme, de notre Christianisme sans joie, sans parfum, sans enthousiasme, sans grandeur, sans sacrifices... et sans conquêtes ? Ah ! plus de partage, plus de commodes réserves, plus de lâche obéissance, ne renvoyons plus l'heure de cette renonciation totale et douce dont parlait Pascal, et de ce « sacrifice vivant et saint, » qui selon saint Paul est « notre ser-



vice raisonnable ! » Voulons-nous qu'on ne cherche plus, qu'on ne souhaite plus, qu'on ne puisse plus concevoir un autre Dieu que le vôtre ? Montrons que ce Dieu, en nous prenant tout entiers, en se soumettant à Lui-même toute notre vie, nous a apporté toute lumière, toute consolation, toute richesse, toute paix, tout bonheur ! Alors l'âme sérieuse, qui cherche Dieu et ne le trouve point, viendra vers nous comme Ruth la Moabite vers Noémi l'Israélite fidèle, en s'écriant : « Ton peuple sera mon peuple, ton Dieu sera mon Dieu ! » et bientôt, prosternée aux pieds de Dieu Lui-même, elle répétera le cri du Psalmiste : « Quel autre ai-je au Ciel ? Je n'ai pris plaisir sur la terre qu'en Toi seul ! »

Le péché

Quiconque pèche transgresse la loi,
car le péché est une transgression (1 Jean 3.4)
de la loi.

L'homme moderne est moins grand que ses œuvres, et son progrès moral n'est pas en proportion de son progrès matériel. Au sein des richesses et des accroissements de toute sorte qui constituent la civilisation, la valeur personnelle ne s'est point augmentée : il semble même qu'à quelques égards elle a perdu.

Avec beaucoup plus de connaissances, beaucoup plus de lumières répandues, on ne peut nier un certain affaiblissement dans la raison, l'instrument même de la connaissance. La raison, la nette distinction du vrai et du faux, la faculté de



bien voir et de bien juger, d'affirmer ou de nier résolument, de poser un principe et de le suivre jusqu'au bout, la raison lumineuse et ferme, attribut incontesté de notre génie national, ne s'est-elle pas émoussée au sein de l'anarchie des doctrines, des pensées et du langage lui-même, au milieu du scepticisme général et de cette largeur mal entendue qui voit partout une portion de vérité? — Et si la force de la raison a reçu une atteinte, les caractères qui sont, comme on l'a dit, la force de la volonté, ont subi une altération analogue. Ils sont rares aujourd'hui les hommes qui consultent les principes plus que les faits et qui, à travers la bonne et la mauvaise fortune, restent inébranlablement fidèles à leurs convictions, à leurs amitiés, à leur drapeau quel qu'il soit. Ils sont si rares, que quand on les rencontre, on les appelle des caractères *antiques*, et ce mot seul est un aveu significatif pour la génération contemporaine. — Mais il est un affaiblissement plus inquiétant en-



core, c'est celui de la conscience. L'affirmation morale hésite comme l'affirmation intellectuelle, comme l'affirmation des volontés. Dans cet inviolable domaine de l'absolu et de l'immuable, la nuance, cette subtile tentation du temps présent, est parvenue à s'introduire. La conscience semble n'être plus aussi vigoureuse dans la distinction du juste et de l'injuste, du bien et du mal. Et surtout l'injuste, le mal, ne provoquent pas chez elle des réactions assez énergiques.

Ce redoutable obscurcissement qui, s'il se consommait, consumerait notre ruine morale, se manifeste, entre autres symptômes, par la faiblesse de la notion du péché. D'imprudentes et fausses idées philosophiques, répandues dans l'air et secondées par la complicité naturelle du cœur humain ont cours dans le monde. Il en résulte que le péché perd son caractère tragique, que les saintes terreurs de la condamnation se dissipent et que, tristement rassuré, on ne s'em-



presse pas de recourir au remède héroïque du Christianisme, ou bien on ne le prend qu'affaibli, édulcoré, en se tournant vers *un autre Évangile*, revu et corrigé par la sagesse humaine.

Il y a là un péril suprême pour la religion et pour la morale. Travaillons à le conjurer en opposant à ces notions vagues et fausses, la notion exacte et vraie du péché telle qu'elle nous apparaîtrait à la quadruple lumière de la raison, de la conscience, de l'histoire et de la Parole de Dieu.

Le péché, a-t-on dit, est une imperfection naturelle de la créature. Toute créature est nécessairement finie et Dieu ne pouvait que la créer finie, autrement la créature serait Dieu même. Cette imperfection, cette limite, c'est le péché, ou du moins ce qui apparaît comme tel à la conscience. Mais cette borne elle-même excite l'homme à la dépasser, cette imperfection sentie le fait aspirer à un état meilleur. C'est là la loi du développement humain. Le mal en est donc la condition, le



stimulant nécessaire.

Mais une telle notion qui peut se concevoir et se supporter dans le domaine abstrait de la pensée, ne tient pas un instant dans le domaine des faits, et s'évanouit à la lumière du plus simple bon sens. En effet, de l'imperfection à la perfection il n'y a qu'une différence de nuance, de degré. L'imperfection et la perfection sont le même élément, faible ou fort, minime ou considérable. L'imperfection est la perfection en germe : l'une conduit ; à l'autre et s'achève dans l'autre, tandis que, du bien au mal il y a une différence absolue, il y a un abîme. Ce n'est plus le même élément à divers degrés, ce sont deux éléments contraires. L'un est la négation, le renversement de l'autre. Prenons des exemples. Les lèvres d'un homme vont s'ouvrir. Elles peuvent livrer passage à ce qu'il y a de plus pur et de plus noble au monde, la vérité. Ou bien il peut s'en échapper ce qu'il y a de plus vil et de plus odieux, le mensonge. Mais qu'y a-t-il



de commun entre la vérité et le mensonge ? Est-ce que par hasard le mensonge serait la condition, le germe, l'apprentissage de la vérité ? — Le cœur de l'homme est doué de la puissance d'aimer, et dans cet amour je conçois des degrés : je conçois un amour inférieur et un amour supérieur, un amour imparfait et un amour parfait. Mais voici que ce cœur s'ouvre à la haine. Ne sentez-vous pas qu'il entre dans une phase absolument contraire ? Or, la vérité c'est le bien, le mensonge c'est le mal. L'amour c'est le bien, la haine, c'est le mal. Le mal n'est donc pas un moindre bien, c'est le contraire du bien. Le péché n'est pas une imperfection, c'est une contradiction : ce n'est pas l'ordre, un ordre inférieur, préparatoire, si vous le voulez, mais enfin un ordre, c'est le désordre même. Ce n'est pas la loi, c'est la *transgression de la loi*. Voilà ce que nous dit la saine raison, non pas seulement celle du savant, mais celle de l'enfant et de l'homme du peuple.



Aussi transforme-t-on plus ou moins cette notion inadmissible du péché en une autre plus spécieuse. Le péché, nous dit-on, est le fait de notre nature matérielle. Il a son siège et sa source dans la chair. Le triomphe progressif de l'esprit sur la chair, voilà la loi du développement humain. On a même poussé de nos jours cette pensée jusqu'à avancer tranquillement que l'homme au début de son histoire n'était que chair, que son premier état a été la pure et simple animalité, mais qu'à un moment donné l'espèce humaine, perfectionnant ses instincts jusqu'à l'intelligence et s'enrichissant tout à coup de l'esprit, a pris le pas sur toutes les autres. Je ne m'arrêterai pas à réfuter cette triste aberration du système. Je me contenterai d'opposer à ces théories dégradantes la grande parole de Dieu rapportée par Moïse : « Faisons l'homme à notre image ! » et l'hymne sublime de David sur l'homme sortant des mains de son Créateur : « Tu l'as fait un peu moindre que les anges,



tu l'as couronné de gloire et d'honneur et tu as mis toutes choses sous ses pieds. » Mais laissant de côté ce honteux excès de la doctrine que nous combattons, tenons-nous en à cette idée souvent émise, et souvent admise, même par des esprits sérieux : le péché a son siège et son origine dans la chair. Et l'on nous cite immédiatement, à l'appui de cette théorie, les péchés de la sensualité tels que l'impureté, l'intempérance. Mais combien de péchés pour lesquels cette origine matérielle, même apparente n'existe pas ? — Voici un homme dont toute la passion est la passion de l'or. Il ne connaît pas la fureur de jouir, mais celle d'accumuler. Quel attrait peut-il y avoir là pour les sens ? Quelle satisfaction pour la chair ? Cet homme est peut-être inaccessible aux tentations de cet ordre : toutes ses ardeurs sensuelles se sont éteintes au profit de cette sèche passion, de cette flamme tristement immatérielle qui le consume pour un peu d'or ! — Cet autre n'a qu'un vice, l'orgueil. Monter,



monter encore, abaisser, en croyant se grandir, tout ce qui s'élève non seulement au-dessus de lui mais à côté de lui; tout sacrifier à une personnalité insatiable; voir s'anéantir, s'il le fallait, le monde entier, pourvu qu'il fût debout sur ses ruines dans cet immense orgueil qui est son tourment et sa volupté, voilà ce qu'il rêve! Qu'y a-t-il là pour les sens et pour la matière? — Il y a donc des péchés et des vices dans lesquels la sensualité n'entre pour rien. Mais je vais plus loin, et je dis que même dans les péchés qui consistent en des satisfactions de la chair, le véritable auteur du péché, le vrai coupable, ce n'est pas la chair, mais l'esprit. En effet dans tout péché, la liberté et la volonté de l'homme sont en jeu. Si brûlante que soit la tentation, il est un moment où l'homme se dit à lui-même : je cède, ou : je ne céderai pas. C'est toujours sa liberté, c'est sa volonté qui consent au mal. Or, la liberté, la volonté appartiennent au domaine moral, à l'esprit. L'esprit est



donc le véritable auteur du péché. La chair est l'occasion, le siège, l'instrument ; mais le moteur, mais l'agent responsable c'est l'esprit, l'esprit rebelle et corrompu. A ce rebelle, la chair fournit, dans l'état actuel de l'humanité, des armes nombreuses et puissantes ; mais c'est l'esprit qui les saisit et les emploie. Aussi malgré les suggestions de la matière, malgré ces prétendues fatalités du tempérament par lesquelles on voudrait expliquer aujourd'hui les individus, les peuples, l'histoire, il demeure vrai que l'esprit est le vrai foyer de la personnalité humaine, et que quand l'homme pèche, c'est à sa nature morale, non à son organisme matériel, qu'il faut s'en prendre : *Le péché est une transgression de la loi.*

Après la raison, c'est la conscience que j'interroge. Parle-nous à ton tour, voix mystérieuse qui retentis dans les profondeurs de notre âme, et qui n'es que l'écho d'une voix plus haute et plus



solennelle, parle, fais justice de tous ces vains sophismes, et dis-nous si le péché n'est qu'une imperfection de notre nature, ou qu'une suggestion fatale de la chair ! La conscience dira avec plus de force encore que la raison : *Le péché est une transgression de la loi.*

Je sais que la conscience peut varier d'un siècle à un autre siècle, d'un pays à un autre pays, d'une race à une autre race, et l'on me citera les Chinois qui noient leurs enfants et le sauvage qui se débarrasse de son vieux père. Mais si la conscience varie sur le catalogue des obligations morales, elle ne varie pas sur l'obligation morale elle-même. Dans ce qu'elle considère comme bien ou comme mal, elle approuve ou elle condamne ; son verdict est absolu ; et si restreinte, si inférieure, si grossière même que soit la loi qu'elle possède, elle veut que cette loi soit observée et elle punit par le remords celui qui la viole. Je sais encore que selon une comparaison saisissante d'Alexandre



Vinet, la conscience étant le gardien logé chez nous, à nos frais, pour surveiller nos actes et en rendre compte, nous distrayons ce gardien, nous le subornons, nous le mettons dans nos intérêts, nous le faisons asseoir à notre table, nous déridons son front sévère et lui faisons vider avec nous la coupe de l'étourdissement. . . Mais je sais aussi que la conscience se réveille de cette ivresse et qu'il vient un jour, une heure où elle dit au plus léger ou au plus dégradé : Tu as péché, tu as violé la loi ! Les frères de Joseph disent avec assurance, en public : « Nous sommes gens de bien ; » mais bientôt après lorsqu'ils sont seuls et vis-à-vis d'eux-mêmes, ils se disent entr'eux : « Vraiment nous fûmes coupables envers notre frère. » Voilà la conscience et sa réaction, tardive peut-être, mais inévitable contre le mal. Si le péché n'est qu'une imperfection innée de ma nature, si le péché n'est que le résultat nécessaire de mon organisme physique, expliquez-moi le remords !



Ai-je des remords d'être un homme et non pas un ange ? Ai-je des remords d'avoir un corps et non pas seulement un esprit ? Non, mais j'ai des remords de ce que étant homme, j'ai transgressé la loi inscrite au fond de la conscience humaine ; j'ai des remords de ce que ayant un corps, j'ai fait servir ce corps d'instrument à l'iniquité. Le remords atteste donc que le péché est un désordre, que le péché est un crime : le remords vient joindre sa voix douloureuse et vengeresse à la parole de l'apôtre : *Le péché est une transgression de la loi.*

Au jugement de la raison, au verdict de la conscience, s'ajoute encore la sentence de l'histoire, j'entends par là la manifestation, dans le domaine des faits, du péché comme d'un désordre. « *Sache, dit l'Écriture, que ton iniquité te trouvera.* » Elle nous trouvera là-haut, mes frères, mais elle nous trouve déjà plus ou moins ici-bas. Si parfois « la sentence contre les mauvaises œuvres ne



s'exécute pas incontinent et si par là le cœur de l'homme est rempli d'envie de mal faire, » parfois aussi la sentence s'accomplit immédiatement dans ce monde même. Que de péchés portent en eux leur juste punition ! Que de passions trouvent déjà leur châtiment dans les ravages qu'elles exercent, dans les stigmates qu'elles impriment, dans les perturbations qu'elles amènent pour l'individu, pour la famille, pour la société ! En combien d'occasions les événements qui suivent le péché ne sont-ils pas comme un premier jugement et une réaction immédiate contre lui ? David, adultère et meurtrier, porte d'abord dans l'angoisse de son âme la peine de son double crime. Témoin ces détresses des psaumes 32 et 51 : « Mes os se sont consumés, je n'ai fait que crier tout le jour. . . ô Dieu ! délivre-moi de tant de sang. » David se repent et certes son repentir est admirable. Dieu qui le lui inspire, par la parole courageuse du prophète Nathan, daigne y avoir



égard et lui accorde le pardon de son péché. Toutefois son péché, même pardonné, le châtiara, et le prophète lui fait entendre cette sentence : *L'épée ne sortira point de ta maison*. Et cette sentence devait douloureusement s'accomplir. Après tant de gloire et de prospérité, que d'humiliations, que de souffrances dans la seconde moitié de son règne ! Ce jeune enfant qui languit et qui meurt, cet autre fils qui brûle d'une flamme incestueuse, cet Absalon qui lève contre son père l'étendard de la révolte, le vieux roi passant le Cédron, gravissant tout en pleurs la montagne des Oliviers, contraint d'ordonner à ses troupes de poursuivre le rebelle et recommandant mais en vain qu'on épargne sa vie, et bientôt, vainqueur inconsolable, s'écriant avec désespoir : *Absalom, mon fils ! que ne suis-je mort à ta place ! Absalon, mon fils, mon fils !...* Voilà les fruits amers, voilà les terribles ravages, voilà le salaire du péché ! *Sache que ton iniquité te trouvera !* C'est de l'histoire sacrée, dites-vous,



c'est la période théocratique où Dieu intervenait directement dans les destinées humaines. — Mais croyez-vous donc que Dieu ait cessé d'y intervenir, que les lois de sa Providence soient abrogées, et qu'aujourd'hui le mal n'engendre plus le malheur ?

Il y a quatre ans, nous étions avec un public nombreux au pied d'une chaire du collège de France, du haut de laquelle tombe toujours un enseignement spiritualiste et hautement moral. Le professeur parlait de la constitution américaine et il déroulait devant nous cette belle page de l'histoire du nouveau monde, dans laquelle un grand peuple déclara au nom de Dieu son indépendance, et soutint cette déclaration par une guerre héroïque à laquelle la France prêta le concours d'une de ses plus nobles épées. Mais une tache d'abord presque inaperçue vint souiller cette page des annales d'un peuple libre. La première rédaction de l'acte d'indépendance contenait un article



proclamant l'abolition du fléau naissant de l'esclavage. Cet article fut biffé pour rallier tous les esprits! . . . C'était une iniquité non directement commise, mais criminellement supportée : c'était un interdit caché dans les fondations de l'édifice. L'édifice grandit. Une prospérité sans exemple vint récompenser ce qu'il y avait de pur, de généreux, de chrétien dans la jeune république, et Dieu sembla donner à ce qu'il y avait d'injuste et de souillé l'absolution de la gloire. Mais l'interdit était là et il devait porter ses fruits de mort. Demandez-les à l'Amérique du 19^e siècle! Demandez-les à ces deux moitiés d'une même nation se précipitant l'une contre l'autre dans une guerre de quatre années! Demandez-les au sang le plus pur des deux Amériques versé par torrents! Demandez-les aux larmes de milliers de veuves et d'orphelins que la guerre a faits! Demandez-les à tant de richesses englouties, à tant d'établissements ruinés, à cette crise effrayante que les flots de



l'Atlantique ont apportée jusque sur nos rivages et qui a pesé sur toute l'Europe ! Demandez-les à cet horrible assassinat couronnement de tant d'horreurs ! Demandez-les aux formidables obstacles qui subsistent encore pour le relèvement de quatre millions de noirs, même après leur émancipation ! . . . Ah ! c'est que l'iniquité a une fécondité déplorable ! C'est qu'une institution inique est comme une plante vivace, étendant au loin ses profondes racines, et empoisonnant pour longtemps le sol même qui la porte. C'est qu'il a été dit aux nations comme aux individus : *Sache que ton iniquité te trouvera*. Non, non, il est impossible qu'un crime auquel tout un peuple a participé ne porte pas tôt ou tard ses fruits de malédiction. Le virus qu'il a introduit dans le corps social y exercera de longs ravages, et il ne peut en être expulsé qu'au prix de secousses et de convulsions dont nul ne peut dire l'opiniâtre durée et la sinistre profondeur ! . . . Dites après cela que le péché est



une imperfection, une faiblesse, un effet naturel de la condition terrestre. Non, le péché est une contradiction et un renversement. C'est un désordre dans le domaine moral, c'est aussi un désordre dans le domaine des faits et la voix de l'histoire comme celle de la raison, comme celle de la conscience, confirme la parole de l'Écriture : *Le péché est une transgression de la loi.*

L'Écriture, avons-nous dit. Invoquons enfin son autorité souveraine, sa décisive lumière. L'Écriture, c'est elle qui regarde en face le péché. C'est elle qui l'appelle de son vrai nom. C'est elle qui le signale et le flétrit, depuis sa première page jusqu'à la dernière, depuis la Genèse qui nous raconte l'entrée du péché dans le monde jusqu'à l'Apocalypse qui nous montre, sous d'effrayantes images, son châtement dans le siècle à venir. C'est elle qui le condamne par les foudres du Sinaï et par le drame sanglant du Calvaire. C'est elle



enfin qui nous en révèle la portée redoutable en nous montrant, par delà la loi violée, le législateur offensé. *O Dieu! j'ai péché contre toi, contre toi proprement*, s'écrie David après sa chute, *et j'ai fait ce qui déplaît à tes yeux*. En effet, derrière la loi, il y a l'auteur de la loi; derrière la conscience, il y a Celui qui nous parle par la conscience, c'est-à-dire Dieu. En obéissant à la loi et à la conscience, c'est à Dieu que nous obéissons. En désobéissant à la loi et à la conscience, c'est à Dieu que nous désobéissons. Toute offense à la loi remonte jusqu'à Dieu lui-même. Le péché étant une transgression de la loi est, par cela même, une révolte contre Dieu. O gravité nouvelle dans la gravité du péché! Et encore ce n'est là, comme on l'a dit, que la partie négative du péché. Mais toute négation suppose une affirmation correspondante. Pourquoi nous révoltons-nous contre Dieu, si ce n'est parce que nous ne l'aimons pas? Et si nous ne l'aimons pas, n'est-ce pas parce



que nous aimons autre chose que Lui? Et que pouvons-nous aimer à la place de Dieu, si ce n'est nous-mêmes, et ce *moi* que Pascal, avec raison, appelait *haïssable*! Ainsi donc, le moi, le misérable moi humain, se révoltant contre Dieu, le moi se préférant à Dieu, voilà pour le coup tout le crime et toute la folie du péché! Péché fondamental et universel, qui vient détruire un dernier sophisme, ou dissiper une dernière illusion, celle de ces hommes honnêtes, pieux même, qui, nés sous la loi chrétienne, sont trop éclairés pour croire que le péché n'est qu'une imperfection, ou qu'un inévitable effet de notre organisme matériel, mais qui se rassurent en disant : « Le péché, c'est le vice, c'est le scandale : nous ne l'avons pas commis, nous sommes donc excusables, tout au moins sommes-nous moins coupables que ceux *qui ont commis de telles choses.* » Erreur! erreur! vous dis-je. Au delà des péchés et de leurs manifestations plus ou moins graves, il y a le péché, le



péché intérieur et primordial, le moi s'insurgeant contre Dieu et se préférant à Dieu! . . . Et, par là, tous les hommes se ressemblent : le plus honnête doit courber la tête à côté du plus criminel : ils sont tous « enfermés dans la rébellion » ; ils sont tous « ennemis de Dieu par leurs pensées et par leurs œuvres, » et la parole de saint Paul se vérifie : « Il n'y a point de différence, parce que tous ont péché et sont entièrement privés de la gloire de Dieu. »

Nous sommes parvenus au terme de notre redoutable analyse. . . Il me semble voir comme un champ-clos où se rencontrent l'Éternel Dieu et l'homme pécheur : Dieu sur son trône éblouissant de sainteté, l'homme à ses pieds, dans la poudre. Tout à coup ce vermisseau a dressé la tête, le moi humain s'est insurgé contre le moi divin, pensée contre pensée, volonté contre volonté, trône contre trône, autel contre autel, et, pour ainsi dire, Dieu contre Dieu. — Voilà le péché!



Comprenez-vous maintenant, que le christianisme tout entier tombe ou se relève avec, cette notion fondamentale! Niez cette notion, ou seulement affaiblissez-la, substituez quelque chose d'amoindri à ce tragique sens du mot péché, cessez d'y voir le suprême désordre, la révolte de l'homme contre Dieu. . . Alors tout est amoindri, tout est altéré dans la religion de Jésus. Alors l'idée du Dieu trois fois saint s'affaiblit comme l'idée de la vocation primitive de l'homme, comme celle du relèvement du pécheur, comme celle du Christ qui vient opérer ce relèvement. Alors l'intervention merveilleuse de Dieu dans l'humanité, le surnaturel, le miracle sont un luxe inutile, et l'humanité peut être sauvée si elle a encore besoin de l'être, sans tant de mystère ni de secousse. Alors le drame de la Rédemption, devenu superflu, s'évanouit comme une vaine théorie et les anges peuvent se dispenser d'en sonder les profondeurs. Alors les saintes annales du Fils unique venu



en chair et de « l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde » peuvent faire place à la fiction dérisoire d'un aimable docteur de Galilée, inspiré par les instincts de sa race et les paysages de sa patrie, mort martyr d'un sombre fanatisme qui s'empare de lui dans la seconde moitié de sa vie, et ressuscitant dans l'imagination d'une femme hallucinée qui, chose étrange ! a fait croire à son hallucination et l'Eglise et le monde !. . . Mais alors aussi, avec la grande doctrine, disparaît la grande morale. La charte héroïque du renoncement, du sacrifice et de la mort à soi-même, fait place à la morale peu exigeante des gens du monde et au pâle cortège des vertus humaines. Quelques natures élevées dépasseront sans doute ce niveau abaissé, les âmes sans idéal suivront tranquillement ces sentiers médiocres ; mais les masses plus, grossières rejeteront un jour ce frein de l'honnêteté bourgeoise qui les gêne sans les contenir. . . et vous entendrez, en frémissant, dans la



rue, le refrain de l'orgie antique : *Mangeons et buvons, car demain nous mourrons.*

Mais si nous maintenons la notion du péché dans toute sa rigueur, telle que l'Écriture l'a révélée et que le Saint-Esprit l'enseigne à notre raison et à notre conscience, alors le majestueux édifice du christianisme se relève tout entier et s'offre à nous comme l'unique refuge de l'humanité perdue. Alors je vous comprends, Adam et Christ, pôles mystérieux de notre race déchue et relevée. Je vous comprends, révélation surnaturelle, miracles, prophéties, cortège éblouissant d'un Dieu qui vient en Christ *réconcilier le monde avec soi*. Je vous comprends, mystère de l'Incarnation et mystère de la Croix. Je vous comprends, mystère du Saint-Esprit, mystère de la conversion et de la nouvelle naissance ! Je vous comprends, délices du ciel et vous aussi, abîmes de la condamnation. Je vous comprends, héroïque religion et morale héroïque ! Je te comprends enfin et je te serre sur



mon cœur, Évangile ! Évangile éternel, Évangile de Jésus-Christ, Évangile des apôtres, Évangile des Pères, Évangile des réformateurs, Évangile des saints, Évangile non des hommes, mais de Dieu, non du siècle, mais des siècles ; Évangile toujours contesté et toujours affirmé, toujours attaqué et toujours vainqueur, « scandale aux Juifs, folie aux Grecs, » mais qui as été, qui es et qui seras « pour tous ceux qui sont appelés, tant Juifs que Grecs, la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu. . . »

Mes frères, je ne puis m'arrêter ici sans adresser un appel direct à vos propres âmes. J'ai opposé notion à notion, théorie à théorie. Mais il ne s'agit pas seulement de théorie ici, il s'agit d'application et d'application personnelle. Nous n'avons pas fait une étude sur une race étrangère ; vous et moi, nous étions en cause ; car ce péché, que j'ai exposé dans sa terrible nudité, c'est le vôtre, c'est le mien.



Oh! si vous n'aviez pas encore sondé cette plaie de votre âme, sondez-la aujourd'hui même et appliquez-y le baume de l'Évangile. N'entendez-vous pas l'Esprit de Dieu, Nathan invisible, vous dire : « Tu es cet homme-là. . . Tu es ce pauvre pécheur, ce transgresseur de la loi, ce révolté contre ton Dieu. Repens-toi et jette-toi entre les bras de Jésus-Christ. » Obéissez à cet appel, allez, allez aujourd'hui même à Jésus-Christ! Unissez-vous à Lui par une foi vivante! Et ce même Esprit, vous appliquant toutes les promesses de l'Évangile, vous dira de nouveau : « Tu es cet homme-là. Tu es ce pauvre pécheur. . . mais ce pécheur racheté, pardonné, reçu en grâce et enfanté à une vie nouvelle! »

Si déjà, *convaincus de péché* par le Saint-Esprit, vous avez cherché et trouvé le sauveur. . . Ah! laissez-moi vous dire encore : sondez la plaie de votre âme! Recommencez le salutaire travail de l'humiliation, rentrez dans ses saintes douleurs,



descendez toujours plus avant, selon la parole de saint Augustin, dans l'enfer de votre propre cœur, pour remonter toujours plus haut au ciel de Dieu ! car plus vous *sentirez vos misères*, plus vous saisirez la grâce de Christ, plus vous recevrez les glorieuses influences du Saint-Esprit ! Plus vous aurez une conscience intense et douloureuse de votre péché, plus vous le haïrez et le vaincrez avec le secours de Dieu ; et vous échangerez enfin un christianisme lâche et médiocre, plein de compromis avec le mal, contre ce christianisme viril et sublime dont l'Église et le monde ont tant besoin !

Il n'y a que deux attitudes pour l'homme pécheur, devant le Dieu saint. La première est celle que nous décrivions tout à l'heure avec épouvante : c'est l'attitude de la révolte, c'est l'attitude dans laquelle nous sommes tous naturellement, en tant que pécheurs. . . et dans laquelle, si nous ne nous convertissons, nous demeurerons jusqu'à la fin



pour entendre cette terrible sentence à laquelle il faudra bien obéir : *Retirez-vous de moi!*

La seconde attitude, quelle est-elle?... Regardez dans le temple de Jérusalem. Sous ces voûtes, d'où la foule s'est retirée, une pauvre pécheresse est tremblante, éperdue aux pieds de Jésus-Christ... qui, d'un mot, la relève et l'affranchit du mal. Allez, et faites comme cette femme : jetez-vous, mon frère, ma sœur, comme si vous étiez seul dans ce temple, seul dans l'univers, aux pieds de Jésus-Christ. Et que, sur nos fronts courbés, descende la parole du Seigneur, si douce, mais si sévère ; si sévère, mais si douce : « Je ne te condamne pas non plus. Va et ne pêche plus à l'avenir. » *Amen.*

La Croix

Je n'ai pas jugé que je dusse savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.

(1 Corinthiens 2.2)

Dans la brillante cité de Corinthe, assise aux confins de l'orient et de l'occident, ouverte au commerce de ces deux moitiés du monde, ouverte aussi à leur double mouvement intellectuel, à leur double civilisation et à leur double corruption, un missionnaire appelé saint Paul est venu apporter un enseignement étrange. Il ne veut prononcer qu'un nom, le nom de Christ, mais ce nom lié au souvenir d'une mort ignominieuse. Jésus et Jésus crucifié, voilà l'objet de sa prédication, le centre et le fond de sa doctrine, voilà l'unique science qu'il se soucie de posséder et qu'il aspire à répandre.



Avant saint Paul, un plus grand que saint Paul avait résumé le christianisme dans ces termes austères ; c'était Jésus-Christ lui-même instituant, la veille de sa mort, le rite de la sainte Cène, choisissant pour symbole suprême de sa pensée et de son œuvre son « corps rompu et son sang répandu, » et disant à ses disciples de tous les temps : *Vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne*, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde.

Après Jésus-Christ, après saint Paul, l'Église a, elle aussi, résumé d'instinct le christianisme dans la Croix. La prédication a consisté à proclamer la Croix, la théologie à la méditer, la vie chrétienne à la contempler et à la porter. La Croix est devenue le sceau irréfragable des disciples comme du Maître ; et si trop souvent l'image en a été reproduite et la signification oubliée, si le signe a été présent et la réalité absente, il n'en est pas moins vrai que l'Église et le monde lui-même ont identifié



de concert le christianisme et la Croix. La Croix domine nos édifices religieux, la Croix se dresse comme un arbre consolateur sur nos tombes. La Croix s'est inscrite d'elle-même sur les bannières des peuples ; et par un juste retour, cet emblème de l'ignominie a brillé comme le signe de l'honneur sur la poitrine du citoyen et du héros.

Essayons, dans ce jour¹ que l'on peut appeler le jour de la Croix, de pénétrer toute la réalité de ce grand symbole. Montrons comment en Jésus-Christ crucifié se concentre la plénitude du christianisme, toute sa doctrine et toute sa morale. Préparons-nous, par cette double conviction, à embrasser d'une foi plus ardente l'*agneau de Dieu qui ôte le péché du monde*, et à le recevoir à sa table.

« Je ne veux savoir qu'une chose : c'est Jésus-

1. Ce discours a été prêché un vendredi-saint.



Christ et Jésus-Christ crucifié. » Là, ai-je dit, est toute la doctrine chrétienne. Là, en effet, se trouve l'unique solution du problème religieux. Ce problème, quel est-il ? L'union de Dieu et de l'homme. Qu'un lien vivant s'établisse entre le Créateur et sa créature morale, que l'homme entre en rapport intime avec Dieu son principe et sa fin, qu'il le connaisse, qu'il l'aime, qu'il lui obéisse, qu'il rattache à Lui sa vie pour le temps et pour l'éternité, — et le problème est résolu. Or, nous disons qu'entre l'homme et Dieu se dresse un formidable obstacle, le péché, et que cet obstacle ne peut être levé, anéanti que par la Croix.

Contestera-t-on la première de ces deux propositions, savoir, que l'obstacle entre Dieu et l'homme c'est le péché ? On ne le conteste pas toujours dans les doctrines humaines, mais le plus souvent on l'oublie ; on élude autant qu'on le peut ce fait humiliant. C'est la lacune, c'est le vice de la plupart des philosophies. Il semble que,



présentant qu'elles n'ont point de solution à cette terrible difficulté, elles s'efforcent de ne pas la voir, et dès lors elles sont frappées d'impuissance au moins pour résoudre le problème religieux. Que m'importe, en effet, que dissertant savamment sur les grands objets de la philosophie, Dieu, l'homme, le devoir, la vie à venir, vous m'offriez sur ces divers points des solutions plus ou moins plausibles ? Que m'importe que vous me donniez des preuves solides de l'existence de Dieu et une description fidèle de ses attributs ; une analyse exacte et profonde des facultés de l'homme, une démonstration sans réplique de mon immortalité personnelle ; un exposé complet de mes devoirs, — si un fait capital est survenu, qui change toutes les données du problème, qui pose tout autrement toutes les questions, et que ce fait soit négligé par vous ? J'ai analysé les facultés humaines : mais si ces facultés sont perverties ; si cette intelligence, ce sentiment, cette volonté sont détournés de leur



destination et voués au mal?... J'énumère les attributs de Dieu : mais si par suite de mon état moral devant lui, tous ces attributs se tournent contre moi ? Je suis convaincu de mon immortalité ; mais si, à cause de mes transgressions, cette immortalité m'épouvante au lieu de me consoler ? Je connais mes devoirs : mais si je les ai mille fois méconnus et violés, et si je me sens incapable de les remplir?... qu'avez-vous à me dire, docteurs de ce siècle?... Vous avez intéressé mon esprit par des raisonnements et des spéculations, mais vous n'avez pas répondu au premier besoin de ma conscience. Médecins frivoles, vous m'avez donné d'admirables préceptes d'hygiène pour un corps bien portant, mais vous oubliez que je suis malade, et vous n'avez pas même regardé mon mal. O philosophes, vous avez manqué au premier principe philosophique, l'observation des faits. Vous avez disserté sur une autre humanité que la nôtre. Donnez-nous donc une philosophie



à l'usage non des justes, mais des pécheurs !

Car le péché est un fait universel et capital qu'il n'est pas permis de passer sous silence, c'est le trait le plus irrécusable de notre pauvre humanité. Qu'est-ce, en effet, que l'histoire de l'humanité ? Est-ce celle de ses vertus, ou celle de ses désordres et de ses crimes ? Égoïsme, cupidité, tromperie, injustice, usurpations, violences, crimes des rois, crimes des peuples, guerres sans cesse renaissantes, passions de toute sorte, des larmes, de la boue et du sang, n'est-ce pas le fond douloureux des annales humaines ? Et quelques rayons de beauté morale brillant dans ces ténèbres ne semblent-ils pas faire ressortir d'autant plus la corruption de l'ensemble ? — Qu'est-ce que la société, si ce n'est l'organisation des hommes en vue du mal qu'ils peuvent se faire réciproquement, une digue opposée par les lois, par les contrats, par la pénalité, par la force dont la société dispose, à la perversité générale ? — Qu'est-ce que l'his-



toire de chacun de nous, si ce n'est celle de ses péchés? Désobéissances de l'enfance, entraînements de la jeunesse, transgressions plus froides de l'âge mûr, péchés d'actions, de paroles, dépenses, ruses du cœur, défaillances de la volonté, lâchetés de la conscience, souvenir humiliant du bien que nous n'avons pas fait et du mal que nous avons accompli, n'est-ce pas le tissu même de notre vie?... Qui de nous n'a senti, une fois, au moins, le poids de sa propre corruption? Qui de nous n'a laissé échapper de son âme l'aveu et le soupir de l'apôtre : *Je suis charnel et vendu au péché?*... Et n'avons-nous pas éprouvé du même coup que ce péché se dresse comme un invincible obstacle entre nous et Dieu? Ce n'est point la distance de sa grandeur à notre petitesse qui nous sépare de Lui. Ah! si notre cœur était pur, il franchirait cette distance et serait aussi près du cœur de Dieu que l'est du sein de sa mère l'enfant endormi dans ses bras. Ce n'est point l'enveloppe



matérielle dont notre âme est revêtue qui nous sépare de Lui. Ah ! si notre cœur était pur, à travers les voiles de la chair et du sang *il verrait Dieu*, et jouirait des douceurs de sa communion. Mais Dieu est saint et nous sommes pécheurs. De là la rupture du lien, de là une infranchissable distance morale. « Ce sont nos iniquités, dit Esaïe, qui ont fait séparation entre nous et Dieu. » Et, de fait, cette séparation n'est-elle pas l'état conscient ou inconscient de la pauvre humanité ? Nous ne cherchons pas Dieu, nous ne l'aimons pas, nous n'entretenons pas avec Lui les rapports d'un enfant avec son père. Hélas ! nous le craignons de cette crainte mauvaise qui éloigne et ferme le cœur, nous le fuyons instinctivement comme un fils infidèle fuirait son père irrité, comme un accusé fuirait son juge, et nous sommes glacés d'épouvante à la seule pensée de paraître devant Lui. « Ce sont nos iniquités, nous redit le prophète, qui ont fait séparation entre nous et Dieu. »



Qui renversera cette muraille d'airain? Qui rétablira le lien brisé? Christ et Christ crucifié, mes frères. Si c'est le péché qui crée l'obstacle entre Dieu et nous, il faut que cet obstacle soit levé, et il ne peut être levé que par la Croix. C'est là notre seconde assertion, que nous allons justifier comme la première.

Nul ne prétendra sans doute que Dieu soit indifférent au péché et ne veuille pas le punir. Quoi! la conscience nous le reprocherait et Dieu ne nous le reprocherait pas? La conscience nous condamnerait et Dieu ne nous condamnerait pas? Que serait donc alors la conscience? Elle ne serait qu'une illusion, une illusion d'acoustique, comme on l'a dit. Nous croirions entendre dans cette voix intérieure et supérieure la voix de Dieu, et nous ne l'entendrions pas? Derrière la conscience il n'y aurait rien, ou ce qui revient au même, ce qui serait pis encore, il n'y aurait qu'un Dieu, indifférent au péché, qui ne réagirait en rien contre



lui, qui verrait du même œil et qui accueillerait du même sourire dans son ciel dérisoire, le juste et l'impie, le chaste et l'impur, l'opresseur et la victime, Lazare et le mauvais riche, saint Paul et Néron! . . . Non cela ne se peut ; un tel Dieu vous ferait horreur et vous souscrivez tous à cette parole d'un penseur chrétien : le Roi du ciel ne peut signer que des paix glorieuses !

Mais comment se fera donc la paix entre l'homme pécheur et le Dieu saint ?

Le voici, dites-vous peut-être : la bonté de Dieu pardonnera au repentir. — La bonté de Dieu, le repentir ! Mots sacrés qui font vibrer sympathiquement notre cœur comme le vôtre. La bonté de Dieu ! à Dieu ne plaise qu'un prédicateur de l'Évangile songe jamais à la nier ou seulement à la restreindre ! Le repentir ! à Dieu ne plaise qu'un prédicateur de l'Évangile puisse jamais en méconnaître la valeur ! Toutefois, ni selon les Écritures, ni selon la conscience humaine, la bonté de Dieu



et le repentir de l'homme ne suffisent pour faire descendre le pardon dans l'âme du coupable et pour lever l'obstacle entre l'homme et Dieu, le péché.

A prendre l'ensemble des Écritures, le pardon s'y trouve lié à une réparation, à une expiation, à un mystérieux sacrifice offert à la sainteté de Dieu par un représentant de l'humanité pécheresse. C'est le sens de la première prophétie de la Genèse annonçant la rédemption future, et des hymnes suprêmes de l'Apocalypse célébrant la rédemption accomplie. C'est le sens de ces innombrables sacrifices prescrits par Dieu lui-même, et qui constituent le fond même du culte de l'ancienne alliance. C'est le sens de cet agneau pascal immolé chaque année dans chaque foyer israélite, c'est le sens de cet autre agneau immolé chaque jour dans le tabernacle ou dans le temple, entre les deux vêpres. C'est le sens de « l'homme de douleur » promis et décrit par les prophètes. C'est le



sens des paroles de Jésus-Christ sur sa propre mort, c'est le sens de l'institution de la sainte Cène. C'est le sens de la vie du Sauveur commentée par tous ses apôtres. A travers la série des révélations de Dieu, le pardon nous apparaît indissolublement lié au sacrifice de la Croix.

Et cette réparation nécessaire selon les Écritures, est également nécessaire selon la conscience humaine. En supposant que Dieu lui octroyât un pardon sans une réparation positive, la conscience ne l'accepterait pas, la conscience n'y croirait jamais ; car si elle est trop souvent muette et endormie, quand elle se réveille, quand elle élève du fond des entrailles de l'humanité sa grande voix, elle est sévère, elle est implacable ! J'en appelle à ce besoin d'expiation qui, à côté d'une foi instinctive en la bonté de Dieu, s'est traduit dans tous les cultes, sous des formes grossières, monstrueuses, criminelles même, mais significatives jusque dans leurs derniers



égarements. J'en appelle au repentir lui-même, si souvent supposé, mais en réalité si rare dans un cœur d'homme. Le repentir, même le plus sincère, même le plus poignant, prouve-t-il la paix à l'âme qui l'éprouve? . . . Ah! c'est le propre de cette noble douleur que, comme celle de Rachel, *elle ne veut pas être consolée*. C'est précisément à ceux qui sont le plus accablés sous le poids du repentir, que vous ne ferez jamais croire que le repentir suffise pour leur obtenir le pardon de leurs péchés. . . à moins que vous ne leur montriez quelque part sous le ciel une réparation positive, à laquelle ils puissent rattacher leur espoir brisé.

Eh bien! venez âmes repentantes et regardez à la Croix! C'est là que le Fils de Dieu, devenu homme pour sauver les hommes, souffre et meurt pour vous. C'est là que Celui qui était « saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs et élevé au-dessus des cieux, » se confond avec les pécheurs, entre avec eux dans une solidarité mystérieuse



mais entière, et descend pour eux dans les abîmes de la mort. Regardez à la Croix, et écoutez autour de cette Croix ce concert de voix inspirées. Écoutez Esaïe : « Il a été navré pour nos forfaits et froissé pour nos iniquités. Le châtiment qui nous apporte la paix est tombé sur Lui et par ses meurtrissures nous avons la guérison. » Ecoutez saint Pierre : « Christ a souffert une fois pour les péchés, lui juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu. » Ecoutez saint Paul : « Celui qui n'avait point connu le péché a été fait péché pour nous, afin que nous devenions justice de Dieu en Lui. » Écoutez saint Jean : « C'est Lui qui est la victime de propitiation pour nos péchés, et non seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde. » Voilà la Croix interprétée par les organes autorisés de Dieu, les apôtres et les prophètes.

Sans doute un profond mystère enveloppe ce sacrifice, et ces ténèbres qui, à la mort du Christ se répandirent sur la nature visible, semblent être



restées autour de cette mort et la voilent aux yeux de notre faible intelligence. Mais du sein de ces ténèbres, une lueur consolante et décisive me montre ces mots écrits sur la Croix : *Va-t-en en paix, tes péchés te sont par-donnés !* Ma raison s'étonne et se trouble, c'est ici *la folie* de l'Évangile, mais mon cœur adhère et ma conscience est apaisée. La voilà cette réparation impérieusement réclamée par les instincts de l'âme humaine. Le voilà ce sacrifice de réconciliation préfiguré au sein du peuple juif et pressenti par le monde païen. Le voilà ce fait rédempteur, antithèse glorieuse et victorieuse du fait du péché. Le voilà cet acte du libre amour divin qui peut seul briser le cercle fatal de corruption, de condamnation et d'impuissance où est enfermée l'humanité pour lui rouvrir les sources de la paix et de la vie. C'est parce que cet acte suprême, éternellement conçu dans le plan de Dieu, s'est accompli il y a dix-huit siècles, c'est parce que l'Agneau de Dieu, *déjà immolé avant*



la fondation du monde, s'est offert un jour sur la Croix, que le pardon du Saint des saints a pu tomber sur un monde coupable. C'est en vue de cette réparation solennelle que Dieu a pu pardonner à l'Israélite repentant et même, osons l'espérer, au pauvre païen soupirant après une délivrance inconnue. C'est par suite de cette expiation efficace que tout pécheur brisé et demandant à Dieu sa grâce l'obtiendra, serait-ce le dernier des criminels gravissant les marches d'un échafaud ! C'est parce que cette Croix est dressée entre le ciel et la terre, dominant tous les temps et tous les lieux, que Dieu supporte la terre et laisse descendre sur elle les feux du jour et la rosée des nuits ; que ce Père céleste n'arrête pas le fleuve des générations humaines et nous appelle encore, nous et nos compagnons de misère, au bienfait de la vie !

Telle était la conviction reconnaissante qui remplissait un jour l'âme d'un jeune philosophe chré-



tien prématurément enlevé à la science et à la foi². Il parcourait avec ravissement les sommets des Alpes et il ne pouvait séparer, dans ses adorations, le Dieu de la nature du Dieu de la grâce. « Il a donc fallu le Calvaire, s'écriait-il, pour la moindre de nos joies, comme pour l'immensité du salut. Ce n'est pas seulement l'éternité qu'il nous rend. Tout ce qui nous reste d'amour, d'espoir et de beauté ; tout ce qui charme la vie, ces doux noms d'enfant, de mère et d'épouse ; tous les trésors du cœur, toutes ces grâces enfin que chaque heure prodigue à tous ont été répandues sur nous avec le sang de la Croix. Ce sang, partout je l'entendais jaillir, partout je voyais ses ruisseaux. Golgotha n'est que l'autel : il s'écoule de là dans les entrailles de la terre, il déborde tous les espaces, il inonde tous les temps que notre crime a profanés. Son océan emporte, baigné dans sa pourpre, un monde qui le blasphème. Magnificences ! Magnifi-

2. Adolphe Lèbre



cences ! » Oui, mes frères, magnificences ! car par la Croix de Jésus-Christ, le problème religieux a été magnifiquement résolu. La bonté de Dieu peut s'exercer envers le pécheur sans cesser d'être sainte ; et le repentir, redoublé et consolé par la Croix, n'aboutit plus au désespoir, mais à la délivrance. Les perfections de Dieu sont intactes ; que dis-je ? elles brillent d'un plus vif éclat, comme les étoiles du ciel après l'orage, et l'homme pécheur est racheté ! Dans les profondeurs de l'Être divin, « la bonté et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont embrassées. » Dans les profondeurs de son âme, l'homme est réconcilié avec Dieu et avec lui-même, avec la loi, avec le devoir, avec la vie, avec la mort, avec l'immortalité ! Le ciel et la terre se rejoignent et la communion est rétablie entre le cœur de l'homme et le cœur de Dieu ! Oui, redisons-le encore, magnificences ! magnificences ! « Je ne veux savoir qu'une chose, c'est Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. »



Là est toute la doctrine chrétienne, là aussi est toute la morale. Et il faut bien qu'il en soit ainsi pour que la Croix soit la suprême vérité. Une réparation purement négative, a dit Vinet, qui en effaçant le mal ne créerait pas le bien, qui ne rétablirait pas en nous la loi qu'elle venge hors de nous, ne serait pas la vraie réparation. Mais la réparation accomplie sur la Croix justifie et sanctifie, absout et régénère, et du dogme le plus consolant elle fait jaillir la plus parfaite morale.

Cette morale, voyez-la glorieusement impliquée dans la Croix, avec sa simplicité féconde, avec son mobile souverain, avec son sublime idéal. Pourquoi saint Paul ne veut-il savoir qu'une chose, Christ et Christ crucifié? Pourquoi n'ajoute-t-il pas à cet enseignement étrange un catalogue d'obligations et de préceptes? Parce que cet enseignement étrange comprend d'avance toutes les obligations et tous les préceptes possibles, et les revêt du caractère le plus impérieux et le plus sa-



cré. — Quel devoir n'est pas supposé et fortifié par la Croix? Est-ce l'amour de Dieu, le respect dû à son nom, ou la soumission à sa volonté? Est-ce l'amour des hommes, la bonté, la générosité, la compassion, le dévouement? Est-ce la justice ou la probité? Est-ce la tempérance? Est-ce la pureté du cœur et des mains? — D'autre part quel péché n'est pas dévoilé et réprouvé par la Croix? Est-ce l'égoïsme ou l'orgueil? Est-ce l'injustice ou la haine? Est-ce la ruse ou la vengeance, l'avarice ou l'impureté. . . ou tout simplement un peu trop de complaisance pour nous-même, d'attachement aux biens terrestres, d'amour de notre repos et de nos aises, de froideur pour le service de Dieu et de nos frères? — Ah! qui ne sent que de ce sommet sublime, qu'on appelle la Croix, la conscience clairvoyante signale et condamne tout mal avec une indicible énergie et qu'elle découvre de secrets péchés là même où auparavant elle n'en soupçonnait pas? Qui ne sent aussi qu'elle



voit apparaître sous un nouveau jour toutes les obligations qu'elle portait gravées au dedans d'elle et qu'elle en reconnaît de nouvelles dont l'homme du monde n'a pas même la pensée?... Et tous ces devoirs, si vivement retracés à la conscience, se rapportent à Dieu et au Dieu de la Croix. Oh! comme ils se simplifient et s'élèvent par une fin si haute! Même les plus indirects, même les plus lointains sont des devoirs envers Dieu. Les plus petits montent au niveau des plus grands; les plus grands sont aussi naturels, aussi obligatoires que les plus petits. Tous grandissent, tous se renforcent, tous se revêtent d'une gravité nouvelle, tous se colorent de ce reflet sacré: le service de Dieu, la gloire de Dieu!

Mais il ne suffit pas que la morale du Calvaire place devant nous tous nos devoirs rattachés à Dieu, leur principe et leur fin, il faut encore qu'elle mette dans notre âme un mobile souverain pour les accomplir. C'est ici l'échec de la morale hu-



maine, et le triomphe de la Croix. « Je ne veux savoir qu'une chose, c'est Christ et Christ crucifié! » Mais savoir cela, c'est savoir que j'étais coupable et que je suis gracié, que j'étais ennemi et que je suis réconcilié, que j'étais perdu et que je suis sauvé! C'est savoir que Celui qui m'a sauvé, ce n'est pas un homme, ce n'est pas un ange, mais le *Fils unique de Dieu*. « Dieu lui-même béni éternellement! » C'est savoir que pour me sauver il s'est abaissé, il s'est dépouillé de sa gloire, il s'est anéanti, « il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, à la mort même de la Croix! » C'est savoir que le plus grand amour s'est déployé envers la plus pauvre des créatures au prix du plus grand des sacrifices. . . Réponds, ô mon âme, un tel amour ne te touche-t-il pas, ne te remue-t-il pas jusqu'au fond, ne te contraint-il pas à aimer? Ah! si cet effort suprême de la charité divine te laisse insensible, alors il faut dire que toutes les analogies sont confondues, que toutes les lois de l'affection



sont démenties, qu'un père peut être aimé, qu'une épouse peut être aimée, qu'un bienfaiteur peut être aimé. . . et que, seul dans l'univers, Dieu ne peut pas l'être ! Mais-ce serait là calomnier le cœur humain et Dieu qui l'a formé. Grâce lui en soient rendues, malgré toute notre tiédeur, toute notre indifférence, toute notre dureté, Dieu a réussi à se faire aimer de nous par la Croix. La charité du Calvaire a trouvé un écho. Un peuple s'est levé du pied de cette croix, s'écriant avec saint Jean : *Nous l'aimons parce qu'il nous a aimés le premier*, et avec saint Paul : *Si un est mort pour tous, tous aussi sont morts afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui est mort et ressuscité pour eux*. Et ce peuple de rachetés, aimant Dieu, a aimé ce qu'il aime. Il a aimé sa loi et l'a trouvée douce ; il a aimé sa volonté et l'a trouvée *bonne, agréable et parfaite* ; il a aimé son joug et l'a trouvé *aisé* ; il a aimé son *fardeau* et l'a trouvé *léger* !



Voilà le mobile souverain de la morale chrétienne; et voilà du même coup sa mesure glorieuse, son sublime idéal. Jusqu'où devons-nous porter l'amour de Dieu? Jusqu'où il a porté lui-même son amour envers nous. Ne voyez-vous pas ici l'infini s'ouvrir devant vous, au lieu des horizons bornés de la morale humaine? Dieu s'est donné en Jésus-Christ, nous devons nous donner à notre tour. Il s'est sacrifié, nous devons nous sacrifier après Lui. « Je vous exhorte donc, mes frères, par les compassions de Dieu, que vous vous offriez vous-mêmes en sacrifice vivant et saint, ce qui est votre service raisonnable. » Le sacrifice, voilà donc non seulement le dernier mot, mais le premier de la vie chrétienne. La morale humaine ne connaît pas ce programme héroïque : elle nous parle de devoir, d'obéissance, de progrès, d'amélioration, de correction, mais elle ne nous parle pas de sacrifice; tout au moins elle n'en parle que comme d'un acte extrême dans une



conjoncture extrême, mais jamais elle n'oserait le présenter comme *notre service raisonnable*. La morale de la Croix, au contraire, place le sacrifice à la base comme au sommet de l'édifice moral, au seuil comme au terme de la carrière. « Si quelqu'un veut venir après moi, a dit Jésus, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. »

Je ne veux savoir qu'une chose, c'est Christ et Christ crucifié. Savoir cela, le savoir du cœur et de l'âme, c'est se détacher de soi-même, s'arracher à soi-même pour se donner à Dieu. Savoir cela, c'est, selon le hardi mysticisme de saint Paul, *être fait une même plante avec Christ dans la conformité à sa mort*, c'est monter avec Lui sur la Croix, et consentir à ce que *le monde nous soit crucifié et nous au monde*. Savoir cela, c'est attacher à cette Croix non seulement nos péchés, nos convoitises, notre orgueil, notre impureté, notre avarice, nos idolâtries, tout ce qui doit mourir en nous, mais



encore tout ce qui doit vivre, nos facultés, nos affections, notre volonté, notre profession, notre fortune, notre influence, nos biens de toute sorte, afin que tous ces éléments légitimes de notre vie renaissent du sein de l'holocauste en vivante offrande au Seigneur !

On connaît ce mot de Calvin, notre Réformateur : « O Dieu, je t'apporte mon cœur comme immolé : *Cor meum tibi veluti mactatum offero.* » Immolation, voilà bien la devise de cette grande vie ; immolation âpre et stoïque plutôt qu'enthousiaste et passionnée, mais immolation pourtant, à la vérité, au devoir, à l'invisible, à Christ, à Dieu ! Mais cette devise, où l'avait-il lue, si ce n'est sur la Croix ? Et c'est parce que avant lui et après lui des milliers d'âmes aussi l'y ont lue, qu'on a vu de tout temps dans l'Église de Dieu l'immolation à l'ordre du jour et le sacrifice en permanence ; qu'on y a contemplé un amour effaçant tous les autres amours, un dévouement effaçant tous les



autres dévouements, une acceptation empressée, une sainte passion de la douleur, et que toutes les fois que ce Roi couronné d'épines, a demandé à ses sujets quelque coûteux sacrifice, quelque sanglant témoignage, il s'en est levé de toutes parts, pour Lui dire : *O Dieu, je t'apporte mon cœur comme immolé!*

On a voulu nier cette connexion entre la Croix et l'esprit de sacrifice, on a prétendu en rejetant le dogme chrétien conserver la morale chrétienne. O folie et ingratitude! Quoi! n'est-il pas visible comme à l'œil sur la grande scène de l'histoire, que c'est du sacrifice du Calvaire qu'a daté dans l'humanité l'ère du renoncement à soi-même et de l'immolation à Dieu et aux hommes! Quoi! sans Jésus-Christ crucifié, auriez-vous eu saint Paul, auriez-vous eu Calvin, auriez-vous eu Vincent de Paul et Elisabeth Fry, auriez-vous la race indéfectible des chrétiens *mettant leur vie pour leurs frères*, ou portant humblement leurs croix? Ah!



essayez de la supprimer, la Croix de Golgotha, ou, ce qui revient au même, essayez de supprimer dans cette Croix la folie de la Rédemption, et vous aurez supprimé sur la terre la folie du sacrifice. . . Alors vous chercherez dans l'Église chrétienne des apôtres, des martyrs, des missionnaires, des diaconesses ou des sœurs de charité. . . et vous ne les trouverez plus ! Mais grâce à Dieu, l'arbre sanglant de la Croix est planté trop avant dans le sol de ce monde, et il y a jeté de trop profondes racines pour que vous puissiez l'en arracher jamais ! Et voilà pourquoi il y aura toujours un peuple de la Croix qui dira par sa sainteté, par sa charité, par son renoncement, par le don joyeux de soi-même, et s'il le faut par l'effusion de son sang : *Je ne veux savoir qu'une chose, c'est Christ et Christ crucifié !*

Mes frères, il est temps de nous demander si nous sommes de ce peuple et si nous pouvons



prononcer pour nous-mêmes cette grande parole. Il est temps de nous demander si nous avons accepté la doctrine et la morale de la Croix, si la Croix est toute notre doctrine et toute notre morale. Il est temps de nous demander si nous nous en sommes tenus jusqu'ici aux abords, à la surface du christianisme ou si nous avons été jusqu'à ce fond intime, jusqu'à ce centre vital. Il est temps de nous demander si cette Croix est pour nous un vague symbole, une théorie stérile, ou bien une réalité, une expérience, une vertu, une vie. Il est temps de nous demander enfin, si aux pieds de la Sainte Victime nous nous sommes sentis humiliés et relevés, consolés et régénérés dans le fond de notre être, et si Christ crucifié est désormais notre lumière, notre force, notre unique et parfaite espérance dans la vie et dans la mort. . .

Dans la mort, avons-nous dit? Écoutez comment Jésus-Christ crucifié est notre seule consola-



tion à l'heure suprême. En 1740, Frédéric-Wilhelm *I^{er}*, roi de Prusse, père du grand Frédéric³, se trouvant sur son lit de mort, fit appeler son chapelain, le pasteur Daniel Jablonsky. Celui-ci exhorta le monarque à un sévère examen de sa vie, et ne craignit pas de lui rappeler, avec un rare courage, certaines circonstances propres à éveiller son repentir. Le monarque irrité se tourna contre la paroi pour couper court à cet entretien. Jablonsky revint au bout de quelque temps. Mais, entre ces deux visites, le Souverain pasteur des âmes avait agi sur le royal malade. Voyant venir son chapelain : « Vous avez raison, dit Frédéric-Wilhelm, je suis un grand pécheur et j'ai fait ce qui déplaît devant l'Éternel. » Alors il fit apporter sa couronne et son sceptre, ordonna qu'ils fussent placés sur une table devant lui, les considéra pendant quelques minutes, puis, joignant les mains,

3. J'emprunte ce récit à l'un des plus anciens et des plus respectables de nos journaux : religieux, la *Feuille Religieuse* du canton de Vaud.



il se mit à prier : « Seigneur Jésus, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, tu m'avais établi roi sur beaucoup d'hommes pour maintenir la justice et le bon droit. Je te confesse mes péchés et te supplie de me faire grâce. Voilà, je jette ma couronne et mon sceptre à tes pieds sanglants. C'est dans tes plaies que je cherche le pardon de toutes mes offenses ! » Alors le chapelain, d'une voix émue : « Grand monarque, puisque tu t'humilies devant le Roi des rois et que tu cherches la rémission de tes péchés dans son sang, en vérité je te le dis : tous tes péchés te sont pardonnés. » Dès ce moment, et jusqu'à la fin, le pasteur put offrir au roi mourant les consolations de la Parole éternelle.

Mes frères, rois ou sujets, puissants ou chétifs d'ici-bas, riches ou pauvres en science, en fortune ou en gloire humaine, bientôt la mort nous réduira tous à la même ignorance, à la même pauvreté, au même néant devant Dieu. Ah ! daigne le Seigneur nous révéler à tous, par l'Esprit, avant qu'il soit



trop tard, l'unique science qui pourra nous faire traverser en paix les ombres du sépulcre, et nous montrer, au-delà du voile, ouvert pour nous recevoir, le sein d'un Dieu Sauveur : *Christ et Christ crucifié ! Amen.*

Rois et Sacrificateurs

A celui qui. nous a aimés, qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, et qui nous a faits rois et sacrificateurs à Dieu son Père, à lui soit la gloire et la force aux siècles des siècles ! Amen.

(Apocalypse 1.6)

Les paroles que vous venez d'entendre, saint Jean les a inscrites en tête de ce livre mystérieux, couronnement de l'édifice biblique, qu'on appelle l'Apocalypse. Admis bientôt, par des visions surnaturelles, aux scènes de l'éternité, l'apôtre-prophète entend ces mêmes paroles tomber de la bouche des bienheureux. Et nous, Église de la terre, faisons aujourd'hui écho à l'Église des cieux, en répétant, du sein de l'imperfection et de la lutte,



ce qu'elle chante dans le repos et dans la gloire : « A celui qui nous a aimés, qui nous a lavés de nos péchés dans son sang et qui nous a faits rois et sacrificateurs à Dieu son Père, à Lui soit la gloire et la force aux siècles des siècles. » Amen !

Ce cantique de la terre et du ciel rend gloire en accents magnifiques à l'œuvre magnifique de Christ. Il en retrace le moyen douloureux et sublime, le sacrifice de la croix : « A celui qui nous a aimés et qui nous a lavés de nos péchés par son sang. » Il en célèbre les résultats glorieux et saints : « Et qui nous a faits rois et sacrificateurs à Dieu son père. » Nous ne pouvons, en un seul discours, embrasser ces deux faces de notre sujet¹. Nous laisserons donc la première dans l'ombre : dans l'ombre, mais non pas dans l'oubli. Ah ! nous n'oublierons jamais que c'est au Christ immolé que nous sommes redevables des titres que sa

1. La rédemption, proprement dite, a été traitée dans le discours précédent.



Parole nous confère, et c'est de ses mains percées que nous recevrons, avec gratitude, la double investiture du chrétien.

En nous créant rois et sacrificateurs, Jésus-Christ n'a fait que nous rétablir dans nos dignités primitives.

Transportons-nous à ce moment merveilleux où l'œuvre des six jours est accomplie. Voici la terre parée de verdure, le ciel qui la couronne de son dôme d'azur, les eaux qui murmurent de toutes parts, l'air et la lumière qui se jouent à travers l'espace illimité, et dans les eaux, dans les airs, sur la terre, des milliers de créatures vivantes. Mais quelque chose manque à cet harmonieux ensemble. . . Où est le centre, où est l'unité, où est le but visible ? Où est l'être dont le regard puisse tout embrasser et le cœur tout sentir ; l'être qui, tout à la fois, appartienne à la terre, la résume



et la dépasse? . . . La création semble dans une silencieuse attente. . . Tout à coup retentit, dans les profondeurs de l'être divin, cette parole : *Faisons l'homme à notre image*, et aussitôt l'homme paraît. Avec quel ravissement ses regards se portent sur les merveilles sans nombre étalées devant lui ! Et n'entendez-vous pas la création tout entière lui répondre comme par un frémissement mystérieux ? Je vous dis que c'est un roi qui fait son entrée dans son palais : et quel palais a jamais égalé l'Eden ? Je vous dis que l'homme est le roi de la création : « Tu l'as fait un peu moindre que les anges, s'écrie David, tu l'as couronné de gloire et d'honneur. » Et Moïse, rapportant les paroles mêmes de Dieu : « Faisons l'homme à notre image, afin qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux des cieux et sur le bétail et sur toute la terre. » Qu'il domine. . . mais pour accepter à son tour la domination de ce Maître suprême que lui seul a le privilège de connaître. Qu'il domine. . . mais pour



lui rapporter toutes les joies que ce monde va lui offrir. Qu'il domine. . . mais pour être, lui, fils du ciel et fils de la terre tout ensemble, l'intermédiaire entre le monde et Dieu, la conscience vivante de l'hommage que l'univers doit lui rendre. Roi de la création, mais son pontife devant Dieu. Roi de la création, mais vassal du Créateur. Et, pour parler avec notre texte, *roi et sacrificateur à Dieu son Père*, telle est la double dignité, telle est la double vocation de l'homme sortant des mains de Celui qui l'a formé.

Mais tournez un feuillet de ce livre antique qui nous raconte les origines du monde et de l'histoire humaine. . . Tout est changé! L'homme a voulu rester roi et il a refusé d'être sacrificateur. Appelé par l'épreuve mystérieuse de l'Éden à constituer sa personnalité morale, à se distinguer de Dieu pour s'unir librement à Lui, à prendre possession de lui-même pour se donner à Dieu, il se pose en dehors de Dieu, il se refuse à Lui, il désobéit,



il pêche. . . et aussitôt son affranchissement est sa ruine, et son élévation sa déchéance ! Cherchez maintenant sa couronne. . . elle est tombée de son front et gît dans la poussière, au pied « de l'arbre de la connaissance du bien et du mal ! » Ce roi, dont les traits respiraient la puissance et la sérénité, regardez-le, livré maintenant à la honte, au remords, à la peur. . . « et se cachant derrière les arbres du jardin. » Ce roi, il est chassé de son palais, dont l'entrée est gardée par un ange armé d'une épée flamboyante. Ce roi, le voilà jeté, avec sa triste compagne, sur une terre « maudite à cause de lui, » assujetti à un travail opiniâtre qui fera ruisseler la sueur de son front, assujetti à la souffrance qui a désormais droit de cité dans un monde corrompu, assujetti à la mort, cette amère contradiction, cet affreux désordre, manifestation et châtiment du désordre moral ! Et il faudra qu'il meure, celui qui avait été appelé à la fête d'une vie impérissable, il faudra que, sorti glorieusement du



sein de la terre, il y retourne ignominieusement, disant à la terre : « Vous êtes ma mère », et aux vers du sépulcre : « Vous êtes mes frères et mes sœurs. » Oui, il faudra qu'il meure, tandis que son âme, déjà *morte dans ses fautes et dans ses péchés*, s'en ira, pleine de trouble et d'effroi, tomber aux pieds du souverain Juge ! O changement ! ô déchéance ! Et comme on peut bien répéter, sur ces ruines morales, les lamentations du prophète sur le désastre de Jérusalem : « Comment l'or est-il devenu obscur ? Comment les pierres du sanctuaire sont-elles dispersées au milieu des rues ? . . . » Il est vrai qu'il reste à l'homme déchu quelques débris de sa dignité première ; comme à ce souverain chassé de ses États, je ne sais quels vestiges ineffaçables de grandeur. Mais qu'importe, si ces débris impuissants ne font que mieux ressortir sa condition misérable ? Il est encore sur la terre l'être spirituel : mais qu'importe, si son esprit est assujetti à la chair ? Il conserve une part de domi-



nation sur ce monde ; mais qu'importe si ce monde matériel et périssable le domine à son tour ? Il est « plus grand que l'univers qui le tue, » ou qui le voit mourir ; il est plus grand « parce qu'il sait qu'il meurt, » a dit Pascal, mais il meurt. . . et la conscience de sa fin ne fait qu'en augmenter les angoisses : voilà son privilège humiliant ! En un mot, sa misère est « celle d'un grand seigneur, d'un roi dépossédé ; » mais c'est une misère d'autant plus profonde, une misère qui ferait pleurer l'univers, si l'univers pouvait la comprendre ; une misère définitive et sans espoir, une misère de laquelle, abandonné à lui-même, il ne se relèvera jamais !

Mais ce qui était impossible à l'homme est possible à Dieu. . . Quel est celui qui, à l'accomplissement des temps, descend du ciel au secours de ce roi proscrit ? C'est un roi, lui aussi, et quel roi ! puisqu'il est un avec le Père ; Parole éternelle



reposant dans son sein, Fils de Dieu, *Dieu béni éternellement!* Mais c'est aussi un sacrificateur disant à son Père, dans un entretien qui précéda les siècles : *Me voici, je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté!* Et, sur la terre, accomplissant, jour après jour, heure après heure, cette *volonté*, qui était qu'il souffrît et qu'il mourût pour nous! O mon âme! n'oublie jamais à quel prix Jésus-Christ est venu opérer ta délivrance! Demande-le à Bethléem, demande-le à Gethsémané, demande-le au Calvaire, demande-le à cet autel permanent sur lequel il s'est immolé pour toi. *Il nous a aimés, il nous a rachetés à Dieu par son sang!*

Mais par ce sacrifice insondable il nous a rendu tous nos titres, *il nous a faits rois et sacrificateurs à Dieu son Père.*

Il nous a faits rois! Quel changement, disions-nous, en comparant l'homme déchu à l'homme normal! Quel changement, dirons-nous encore, en comparant l'homme naturel au Chrétien!...



Oui, du jour où nous avons cru d'une foi simple et vivante à Celui qui « nous a été fait de la part de Dieu sagesse, justice, sanctification et rédemption, » nous nous sommes sentis affranchis, relevés, replacés en notre rang véritable. A la place de ces sentiments de frayeur, de honte, de remords qui oppressaient et abaissaient notre âme, voici le pardon, la paix, la confiance, l'amour : au lieu de « *l'esprit de servitude* » voici l'esprit d'adoption par lequel nous crions : Abbah ! c'est-à-dire : Père ! Ah ! pouvoir ainsi retrouver le Père, saisir au-delà de ce monde et de tous les mondes sa main miséricordieuse, et, cette main dans la nôtre, marcher vers le ciel qui nous est rouvert, n'est-ce pas être rois ? Pouvoir, du sein de cette communion rétablie, jeter un défi à toute puissance hostile et nous écrier avec saint Paul : « Qui accusera les élus de Dieu ? Dieu est celui qui justifie. Qui condamnera ? Christ est celui qui est mort et qui de plus, est ressuscité, qui est assis à la droite de Dieu et



qui intercède lui-même pour nous ? » Tenir un tel langage, n'est-ce pas tenir le langage d'un roi ?

Il est vrai que la loi de souffrir pèse encore sur nous. Le Chrétien souffre comme les autres, et quelquefois plus que les autres. Mais qu'est-ce que la souffrance, lorsqu'on en voit, à deux pas, la glorieuse issue ? Qu'est-ce que la souffrance, quand cette souffrance même devient la préparation la plus active de notre avenir de bonheur, quand chaque poids de douleur entraîne *un poids de gloire infiniment excellente*, quand chaque épine de la terre devient un fleuron de notre couronne des cieux ? — Il est vrai que la loi de mourir pèse encore sur nous. Le Chrétien meurt comme les autres. Mais s'il est déjà grand « parce qu'il sait qu'il meurt, » que sera-ce de savoir que même en mourant il ne meurt pas et de pouvoir s'écrier sur le tombeau vide du Christ : *ô mort où est ton aiguillon ? ô sépulcre où est ta victoire ? Grâce à Dieu qui nous a donné la victoire par notre Sei-*



*gneur Jésus-Christ ! Ah ! mes frères, remporter la victoire sur la mort, reine funèbre de ce monde de péché, n'est-ce pas être roi ? — Et si la mort est à nous parce qu'elle est vaincue, la vie aussi est à nous parce qu'elle a retrouvé son sens et sa destination véritable. Oui, la vie avec ses éléments variés et ses sphères sans nombre, science, affections, richesses, activité, jouissance ; le monde et les événements, les hommes et les choses, tout cela nous appartient, tout cela nous est ouvert comme à Dieu même ; de tout cela rien ne peut nous nuire, mais tout doit nous servir ! *Tout est à vous*, dit saint Paul aux fidèles de Corinthe, soit Paul, soit Apollos, soit Céphas, soit le monde, soit la vie, soit la mort. . . *Tout est à vous !* Quelle royauté, mes frères ! — Et cette royauté appartient au plus chétif des enfants de Dieu. « Je leur ai donné, dit Jésus à son Père, la gloire que tu m'as donnée. » Il l'a donnée à ces bateliers de Génésareth, à ces péagers méprisés et à ces femmes*



perdues, il la donne aujourd'hui encore à l'ouvrier comme au prince de la terre, au charbonnier comme à l'homme de génie. . . Autant de Chrétiens, autant de rois! — Cette royauté peut être méconnue ici-bas, honnie, raillée comme la royauté éternelle de Jésus-Christ fut raillée par Hérode et sa royauté d'un jour. Et cependant au fond de la conscience humaine, il est une voix qui la salue, qui l'honore, qui l'envie. Mais connue ou méconnue, respectée ou niée, un jour elle éclatera à tous les yeux. « Quand Christ qui est votre vie apparaîtra, chrétiens, vous paraîtrez avec lui en gloire, vous serez assis sur des trônes, jugeant les douze tribus d'Israël. » Et non seulement vous jugerez Israël, mais vous *jugerez le monde*, vous *jugerez les anges*, après avoir ici-bas *jugé de tout* et n'avoir *été jugés de personne*! Encore une fois, mes frères, quelle royauté! En connaissez-vous une aussi vaste, aussi haute!. . . En vérité, c'est *la royauté des royautés*! Elle est si grande, elle est



si prodigieuse... que le Chrétien serait le plus orgueilleux des hommes s'il n'en était le plus humble, et si Celui qui l'a fait roi, ne le faisait pas du même coup *sacrificateur*.

Oui, *sacrificateur*, car à quelle condition jouirait-il de ces magnifiques privilèges ? A la condition de renoncer à toute sagesse propre pour ne vouloir que celle de Jésus-Christ, à toute justice propre pour ne vouloir que la justice de Jésus-Christ, à la condition de se sentir *pauvre, misérable, aveugle et nu* pour s'envelopper de la seule grâce de Jésus-Christ, c'est-à-dire à la condition de renoncer à soi-même, et d'accomplir ce sacrifice du moi orgueilleux et charnel, qui implique tous les autres sacrifices. C'est dans les détresses de la repentance qu'on saisit la joie ineffable du pardon. C'est dans les profondeurs de l'humilité qu'on reçoit la bonne nouvelle du salut. C'est quand on se courbe jusque dans la poussière aux pieds du Crucifié



qu'on se relève roi !

Et ce sacrifice qui marque notre entrée dans la royauté Chrétienne, en demeure le caractère permanent et le fruit nécessaire. Nous sommes rois : mais est-ce pour nous élever, pour nous rechercher, pour nous satisfaire nous-mêmes ? Non, ce serait retomber dans cette indépendance et cet orgueil de la créature qui ont fait notre déchéance. Si nous sommes rois, c'est pour servir Dieu, pour le glorifier Lui seul, pour nous consacrer absolument à Lui, en nous arrachant à nous-même et au monde ; c'est pour régner à la manière de notre Maître, dont la royauté fut sainteté, charité, incessante offrande de lui-même à Dieu et aux hommes. Si nous sommes rois, c'est pour offrir chaque jour sur l'autel du Dieu saint un double sacrifice : celui de tout égoïsme, de tout orgueil, de toute impureté, de toute malice, de toute haine, de tous les éléments mauvais de la vie et du monde ; mais aussi celui de tout *ce qui est bon et n'est*



point à rejeter, celui de tous nos biens légitimes, celui de tous les éléments purs de notre vie, dont nous devons faire hommage au Seigneur. Voilà le double sacrifice, le sacrifice sanglant ou d'im-molation, et le sacrifice d'actions de grâce ou *de prospérité*, que le Chrétien présente chaque jour à son Dieu.

Et nous serait-il possible de le Lui refuser, mes chers frères? . . . En présence de Celui qui souffre et meurt pour les péchés du monde, oserons-nous dire : je me couronne de ses dons, mais je veux garder ce péché qui a fait couler son sang! . . . Oserons-nous dire : je crois à ce Sauveur, je m'en-veloppe de sa grâce, mais je lui refuse mon cœur et ma vie! . . . Oserons-nous dire seulement : il y a dans ce cœur une place, il y a dans cette vie une part que je lui refuse! . . . Impossible, mes frères, mais une divine logique nous fera crier avec saint Pierre : « Christ a porté nos péchés en son corps sur le bois afin qu'étant morts au péché nous vi-



vions à la justice » et avec saint Paul : « Si un est mort pour tous, tous aussi sont morts afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes mais pour Celui qui est mort et ressuscité pour eux. »

A lui donc, Chrétiens, le *sacrifice vivant et saint* de tout notre être ! A lui cette intelligence à laquelle il est venu apporter la vérité et la lumière ! A lui ce cœur auquel il a rendu la paix, la joie et l'amour ! A lui cette volonté qu'il a arrachée à l'empire du péché et restituée à *la glorieuse liberté des enfants de Dieu !* A lui cette vie, naguère désorientée, sans principe comme sans but, fleuve aux mille bras se perdant dans les sables, mais qui maintenant recueilli dans un lit profond, porte en un courant unique les ondes confondues de ses ruisseaux divers, dans le sein de Dieu et du monde invisible ! Oui, à Lui nos facultés, à Lui nos aspirations, à Lui nos affections, à Lui nos joies, à Lui nos peines, à Lui notre vie intime, notre vie de



famille, notre vie publique ! A Lui tout ce que nous possédons et tout ce que nous sommes ! *Tout est à vous*, disait saint Paul aux Chrétiens de Corinthe. *Achevons sa pensée : et vous à Christ, et Christ à Dieu !*

Rois et sacrificateurs, mes frères, c'était la vocation de l'homme normal, c'est la vocation de l'homme nouveau. C'était le type conçu dans le plan primitif du Créateur, c'est le type restauré par Jésus-Christ. Rois et Sacrificateurs, voilà l'ordre, voilà l'harmonie ; voilà la double dignité du Chrétien. L'une l'élève, l'autre l'abaisse : l'une l'affranchit de tout joug terrestre, l'autre le place sous le seul joug légitime. L'une lui soumet le monde, l'autre le soumet lui-même et le monde avec lui au Maître suprême. L'une et l'autre font l'homme vrai, l'homme accompli, l'homme vraiment humain. Aussi l'apôtre saint Pierre les confond-il en une seule quand il dit à ses frères : *Vous êtes la sacrificature royale*. Sainte confusion ! glo-



rieuse identité! *Vous êtes la sacrificature royale.* Oui, dans une main le sceptre, dans l'autre l'encensoir d'or; sur le front la couronne du roi et sous cette couronne le bandeau du sacrificateur sur lequel étaient écrits ces mots : *Sainteté à l'Éternel*, voilà le Chrétien!

Mais le monde tend toujours à *séparer ce que Dieu a joint*, et comme aux jours de la tentation première, il nous veut rois, mais il ne nous veut pas sacrificateurs. Il nous offre, selon nos situations diverses, des royautés sans sacrificature et il ne voit pas qu'elles sont par cela même, fausses, souillées, et périssables. Christ au contraire réunit toujours ces deux dignités et, nous investissant d'une royauté qui lui est propre, il ne répudie aucune des royautés d'ici-bas, mais il les transforme par la sacrificature en royautés pures, légitimes, et immortelles. Prenons des exemples. Commençons par la royauté proprement dite, ce privilège ou ce



fardeau adjudgé par la Providence à quelques élus d'ici-bas. La royauté, quel don de Dieu ! Commander à tout un peuple, le résumer en sa personne, se confondre avec lui dans une page de l'histoire. . . quel destin, quelle grandeur ! Mais quand cette grandeur sera-t-elle vraiment digne de ce nom, si ce n'est lorsque le roi de la terre sera sacrificateur au monarque des cieux ? Quel plus noble spectacle que celui d'un David courbant sa majesté empruntée devant la Majesté suprême ; d'un saint Louis illuminant son trône des rayons d'une piété dont nous déplorons les erreurs, mais dont nous admirons la ferveur et la sincérité ; d'un Gustave Adolphe préparant ses troupes par le chant d'un cantique à cette bataille de Lutzen dans laquelle il devait mourir et vaincre ! — Mais que celui qui tient le sceptre, oublie qu'il l'a reçu des mains de Dieu, pour la gloire de Dieu et pour le bien de ses peuples. . . Oh ! alors, voyez-vous la prévarication se proportionner à la hauteur du rang et à l'éten-



due du pouvoir ! Il me suffira de citer, non pas les noms maudits d'un Achab ou d'un Néron mais, tel prince de notre patrie trop aisément salué du titre de bon ou du titre de grand. Après quelques siècles écoulés, un juge se lève, il s'appelle l'Histoire. Il compulse, il étudie toutes les pièces du procès, et il révisé plus d'une fois les arrêts des contemporains éblouis. Il montre ici, sous une bonté trop vantée, les qualités mais aussi les défauts les plus caractérisés de notre génie national, les mœurs et la conscience également faciles, et la foi d'une mère héroïque sacrifiée en plaisantant à un trône. Ailleurs, sous une grandeur qui est bien plus celle du siècle que celle du prince lui-même, d'indignes petitessees, tous les caprices de la volupté et de la tyrannie, sous la prospérité apparente la misère publique et tout l'effort d'un règne aboutissant à cet acte d'une politique insensée au nom de laquelle, dit un écrivain moderne²,

2. Edgard Quinet. *Révolution française*.

◇ « la France s'est arraché elle-même le cœur ou les entrailles par l'expulsion ou l'étouffement de près de deux millions de ses meilleurs citoyens ». Ainsi juge l'histoire. . . en attendant le jugement de Dieu. O rois de la terre, soyez sacrificateurs !

Il est d'autres royautés que celles qui siègent dans des palais et commandent à des armées. C'est une royauté que le génie. Qu'il se déploie dans le domaine des sciences et découvre les lois qui président au mécanisme des mondes, qu'il fasse vibrer la voix de l'orateur ou la lyre du poète, qu'il guide le ciseau du sculpteur ou le pinceau de l'artiste, qu'il fasse jaillir de l'âme inspirée d'un Mozart ou d'un Beethoven des torrents d'harmonie, le génie est un grand roi, dont l'empire n'a pas de frontières, et qui compte à travers tous les siècles et en toute nation autant de sujets qu'il y a de cœurs dignes de le comprendre. Mais quand le diadème du génie jette-t-il son éclat le plus pur, si



ce n'est lorsqu'il s'incline devant Dieu et lui donne gloire ? A qui appartient le sceptre dans le monde de la science ? N'est-ce pas à un Newton, à un Kepler, qui s'humiliaient devant Dieu, à proportion qu'il daignait leur expliquer ses secrets ? Quels écrivains, quels orateurs, quels poètes auront vraiment honoré leur génie, recueilleront non pas les applaudissements éphémères d'une génération ou d'un siècle, mais l'admiration reconnaissante de l'humanité et seront trouvés toujours grands, toujours beaux, à mesure que l'humanité grandira elle-même en se pénétrant de plus en plus de l'élément divin ? Ceux qui, fidèles à une inspiration supérieure auront propagé la sainte flamme du vrai, du beau et du bien, soutenu toutes les nobles causes, rappelé aux hommes le ciel et Dieu par leurs pieux élans ou tout au moins par leurs douloureux soupirs, — ou bien ces génies égarés qui, destinés à porter la lumière, n'ont fait que des ténèbres dans les âmes, et ces auteurs frivoles



et charnels qui n'ont su qu'enchaîner l'homme à la terre et voiler devant lui les horizons célestes ? Quels artistes auront le privilège d'émouvoir à toujours les générations humaines et d'exciter au fond des âmes la noble sensation du beau dans toute sa pureté ? Ceux qui, simples copistes du monde de la matière, auront encouragé le culte des sens et l'oubli de l'invisible — ou ceux qui auront incarné dans le marbre ou sur la toile une pensée supérieure, un sentiment qui nous transporte, un idéal qui nous reflète Dieu et nous rapproche de Lui ? . . . Ah ! qu'il nous serait facile, si la dignité de cette chaire nous permettait de discuter ici des noms modernes, d'opposer poète à poète, écrivain à écrivain, artiste à artiste, et quelquefois un même poète, un même artiste à lui-même, pour prouver que sur le trône du génie, pour être roi il faut être sacrificateur.

C'est une royauté que la fortune. De combien de difficultés elle nous affranchit, de combien



de servitudes elle nous rachète ! Quels moyens d'influence, quel ascendant elle nous procure ! Et si le propre de la fortune, comme l'a dit Pascal, est de se répandre en libéralités, quelle carrière digne d'envie elle ouvre à l'âme généreuse ! Pauvres secourus, orphelins recueillis, asiles ouverts à toutes les infortunes, bibles répandues, églises fondées, temples s'élevant de toutes parts, missionnaires jetés sur toutes les plages ; charité chrétienne, surabondant comme la grâce de Dieu là où ont abondé le péché et la souffrance, dites-nous les bénédictions de la richesse sanctifiée ! — Mais placez cette même fortune dans des mains infidèles, et voici la fureur d'amasser ou celle de jouir, voici les satisfactions de la chair et les duretés de l'égoïsme, voici l'envie et la haine du pauvre répondant à l'orgueil et à l'insensibilité du riche, voici sur la terre un homme qui se « revêt de pourpre et de fin lin et se traite magnifiquement tous les jours, » tandis que Lazare est couché à sa



porte avec sa faim et ses ulcères. . . . et là-bas, de l'autre côté du voile, ce prodigieux renversement des rôles et cet abîme d'infortune dans lequel on ose à peine regarder. . . . O riches, comprenez vos privilèges et vos devoirs ! ô rois de la fortune, soyez sacrificateurs !

Mes frères, quelle que soit notre condition ici-bas, nous pouvons la transformer, par une pieuse consécration au Dieu de l'Évangile, en une condition royale ! Si à défaut de la fortune nous avons l'aisance ou tout au moins le strict nécessaire : si à défaut du génie ou de la science, nous possédons les clartés d'une saine raison et d'une conscience droite ; si à défaut de l'empire sur une nation, nous exerçons une charge modeste dans l'État ou dans l'Église, ou la simple autorité d'un chef de famille, mettons aux pieds de Jésus-Christ cette aisance, cet emploi modeste, ce simple bon sens, cette humble influence dans une humble sphère ;



soyons sacrificateurs, et nous serons rois ! Sacrificateurs et rois, je le déclare au terme comme au début de ce discours, ce sont là les deux titres que Dieu veut pour chacun de nous. Point de royauté qui ne doive se transformer en une humble sacrificature ! Point de sacrificature qui ne puisse s'élever à une royauté !

Un jour le prophète Samuel, cherchant de la part de Dieu un nouveau roi pour son peuple, et tenant en main la corne de l'onction, se rend dans la petite ville de Bethléem, dans la demeure du vieil Isaï. Celui-ci fait comparaître successivement devant, le prophète ses sept fils, grands et beaux. . . Sont-ce là tous tes enfants ? lui dit Samuel. Isaï répond : « Il reste encore le plus petit, mais voici, il paît les brebis. . . » Et c'est sur le front du jeune berger David que coula l'huile sacrée.

Mes frères, l'Esprit de Dieu, nouveau Samuel, veut sacrer aujourd'hui non pas un roi, mais autant de rois qu'il y a dans ce temple d'âmes immor-



telles. Mais sur qui descendra l'onction sainte ? Sur celui qui, se courbant le plus bas dans le sentiment de ses péchés, acceptera avec la simplicité d'un enfant la grâce de Dieu en Jésus-Christ et lui répondra par le don joyeux de son cœur et de sa vie. Celui-là (et plaise à Dieu que ce soit toi, mon frère, que ce soit toi, ma sœur, que ce soit chacun de ceux qui sont assis dans ce temple), celui-là s'en retournera roi et sacrificateur dans sa maison terrestre. . . . en attendant de ceindre, dans les demeures éternelles, une couronne plus glorieuse. . . . mais pour la jeter avec une humilité plus profonde au pied du trône de Dieu et de l'Agneau, et pour chanter d'une bouche purifiée l'immortel cantique :

A CELUI QUI NOUS A AIMÉS ET QUI NOUS A LAVÉS DE NOS PÉCHÉS PAR SON SANG, ET QUI NOUS A FAITS ROIS ET SACRIFICATEURS, À DIEU SON PÈRE, À LUI SOIENT LA GLOIRE ET LA FORCE AUX SIÈCLES DES SIÈCLES ! Amen.

Thomas

et la

Résurrection de Jésus-Christ

« Or, Thomas, appelé Didyme, qui était l'un des douze, n'était point avec eux quand Jésus vint. Et les autres disciples lui dirent : nous avons vu le Seigneur. Mais il leur dit : si je ne vois les marques des clous en ses mains, et si je ne mets mon doigt où étaient les clous, et si je ne mets ma main dans son côté, je ne le croirai point.

Et huit jours après, les disciples étant encore dans la maison et Thomas avec eux, Jésus vint, les portes étant fermées, et il fut là au milieu d'eux et il leur dit : Que la paix soit avec vous ! Puis il dit à Thomas : Mets ton doigt ici et regarde mes mains ; avance aussi ta main et la mets dans mon côté, et ne sois point incrédule, mais croyant.

Et Thomas répondit et lui dit : Mon Seigneur et mon Dieu !

Jésus lui dit : Parce que tu m'as vu, Thomas, tu as cru : bienheureux sont ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru ! »



Si, devant de huit jours la marche de l'histoire évangélique¹, nous choisissons aujourd'hui pour sujet de méditation l'épisode dont vous venez d'entendre le récit, c'est qu'il y a plus d'une analogie entre la situation de Thomas et la nôtre, entre sa disposition d'esprit et nos propres dispositions, par rapport au grand fait de la résurrection de Jésus-Christ; c'est par conséquent que l'étude de cette scène évangélique nous paraît présenter un grand intérêt d'actualité et une utilité toute spéciale pour l'Église et pour le siècle.

Thomas n'avait pas été témoin, comme ses collègues dans l'apostolat, de la résurrection de son Maître, et cependant il était appelé à y croire sur leur témoignage et sur les données de sa propre conscience. Séparés de l'événement par plus de dix-huit siècles, nous sommes aussi appelés à y croire sur des preuves analogues, à la fois historiques et morales.

1. Ce discours a été prêché un jour de Pâques.



Comme à l'apôtre un moment incrédule, Dieu consent à nous accorder une manifestation extérieure, une sorte de vue du Christ mort et ressuscité, à travers le cours des siècles.

Enfin Jésus nous fait entendre, aussi bien qu'à Thomas, cette leçon si utile à recueillir dans une époque à la fois sceptique et positive : *Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru!* Et il nous rappelle, avec une singulière opportunité, que la foi n'est pas la vue, qu'elle repose bien moins sur le témoignage des sens que sur des raisons du dedans, et qu'elle est essentiellement confiance et abandon de l'âme au Dieu de l'Évangile et de la conscience humaine.

La preuve immédiate, la preuve matérielle de la résurrection de Jésus-Christ manquait, avon-nous dit, à l'apôtre Thomas qui, tout troublé par la mort de son Maître, avait probablement quitté



Jérusalem et s'était éloigné de ces lieux pleins de deuil et d'horreur. Il ne s'était trouvé ni dans le jardin d'Arimathée où Pierre et Jean, voyant le sépulcre vide, avaient saisi dans l'absence du mort la réalité de la résurrection ; ni dans la maison d'Emmaüs où deux disciples avaient reconnu à la clarté de la lampe le divin Maître qui avait cheminé avec eux ; ni dans ce lieu où étaient assemblés les disciples et où Jésus entra tout à coup « les portes étant fermées, » et leur adressa cette douce salutation : La paix soit avec vous ! Thomas revient à Jérusalem quelques jours après. Il entend les disciples affirmer le grand prodige et lui dire tous ensemble : Nous avons vu le Seigneur. « Si je ne vois, s'écrie-t-il, la marque de ses clous en ses mains, si je ne mets mon doigt où étaient les clous et si je ne mets ma main dans son côté, je ne croirai point. » Que signifie cette parole ? N'est-elle que la réserve d'un esprit ferme qui ne veut pas se rendre à la légère, mais qui



est prêt à accepter des preuves suffisantes ? Si elle n'est que cela elle n'est pas digne de blâme, mais bien plutôt d'éloge ; car la foi ne saurait être une adhésion aveugle et précipitée, un triomphe de l'imagination surprise sur la raison asservie ; et nous souscrivons pleinement à cette parole de Fénelon : « Il me, faut des raisons pour soumettre ma raison. » Mais ces raisons existaient pour Thomas. Bien avant la preuve qu'il demandait, il avait déjà des preuves, des preuves suffisantes de la résurrection de Jésus-Christ. Il ne se rend pas à ces premières raisons pourtant vraies, bien fondées et capables de déterminer sa conviction. Il en veut d'autres qui sont surrogatoires et superflues ; il veut des preuves matérielles, palpables et personnelles ; il ne veut en un mot se fier qu'à ses propres sens. En cela Thomas est sceptique et incrédule. En cela il fait preuve non d'une juste fermeté mais d'une injuste exigence, non de force mais de faiblesse, non de raison mais de déraison.



Chacun de vous, mes frères, va être forcé de le reconnaître. Deux preuves, en effet, et je dirai même deux évidences lui sont données et devraient entraîner sa conviction : l'évidence du témoignage, et ce que j'appellerai l'évidence morale.

L'évidence du témoignage. Voici des apôtres, ses compagnons, ses amis éprouvés qui lui disent : « Nous avons vu le Seigneur. » Ce n'est pas un seul qui le déclare, ce ne sont pas trois ou quatre d'entre eux, ce sont tous les apôtres, qui avec leurs individualités diverses se réunissent dans la même affirmation : un Nathanaël, l'israélite sans fraude, un saint Pierre si prompt mais si loyal, un saint Jean à l'âme limpide et profonde. Ces hommes sont qualifiés autant qu'on puisse l'être pour être les témoins de ce grand fait. C'est à eux-mêmes que Jésus est apparu. Ils ne sauraient le confondre avec un autre, puisqu'ils ont vécu dans sa société la plus intime ; ils ne sauraient non plus confondre un mort avec un vivant ; un



fantôme avec un être réel. Jésus leur a adressé la parole, Jésus « leur a montré ses mains et son côté. » Ils ne peuvent songer à mentir, à le tromper, lui Thomas. Ce sont des hommes véridiques, des hommes simples et droits, incapables de raconter autre chose que ce qu'ils ont vu, de dire autre chose que ce qu'ils pensent eux-mêmes. D'ailleurs ils ont douté comme lui : *tardifs à croire* à ce grand événement, s'ils l'affirment c'est qu'ils sont pleinement convaincus de sa réalité. Voilà la première évidence qui devait frapper Thomas, l'évidence du témoignage.

Mais il faut y ajouter l'évidence morale. Thomas a contemplé Jésus pendant trois ans et demi. Il l'a entendu parler, il l'a vu agir comme un Être supérieur à ce monde. Un tel être, s'il consent à mourir, ne peut rester dans un sépulcre. Il est impossible que Celui qui dépasse de si haut la terre, *suive le chemin de toute la terre* et s'y arrête misérablement. Il est impossible qu'il soit vaincu par la



mort qu'il a vaincue lui-même pour la fille de Jaïrus, pour le fils de la veuve de Naïn, pour son ami Lazare. En outre il a déclaré solennellement qu'il ressusciterait le troisième jour. Sa parole toujours vraie, toujours ferme, ne saurait être démentie par les événements. S'il ne ressuscite pas. . . c'est que sa parole a été une illusion, ou une imposture. La parole de Jésus-Christ, une illusion ou une imposture! . . . Et cela aux yeux de Thomas ! Impossible. C'est ce que j'appelle l'évidence morale.

Double démonstration, à laquelle Thomas ne se rend pas. Il en veut une troisième, la seule, dit-il, qui puisse le convaincre, la vue et la vue personnelle. En cela, mes frères, nous vous le demandons à tous, fait-il preuve d'une judicieuse fermeté d'esprit ou d'une injuste exigence, fait-il preuve de raison ou de déraison ?

Et voilà aussi notre réponse à ceux d'entre vous qui pourraient être portés à dire comme Thomas : « Si nous avons vu, vu de nos propres yeux, Jésus-



Christ ressuscité, alors nous croirions et nous aurions raison de croire. Jusques-là nous restons dans un doute raisonnable. » Non, dirons-nous à notre tour, votre doute n'est pas fondé, votre exigence n'est pas légitime, car les mêmes raisons qui, selon vous, auraient dû convaincre Thomas, vous sont présentées : comme lui, si vous voulez bien y réfléchir, vous êtes en face d'une double évidence, l'évidence du témoignage et l'évidence morale.

Il est vrai que vous n'avez pas le témoignage parlé des apôtres, mais vous avez leur témoignage écrit. Ce qu'ils ont prêché à la génération de leur temps, ils l'ont consigné pour toutes les générations futures dans ce Nouveau Testament qui est entre vos mains. Je respecte les droits de la science dans l'étude des documents sacrés ; j'admets les recherches d'une critique consciencieuse. Mais une chose est certaine, c'est que d'après les résultats généraux des travaux actuels, nous



avons dans les quatre évangiles, sur la résurrection de Jésus-Christ, le témoignage direct de deux apôtres, saint Matthieu et saint Jean, et de deux compagnons d'apôtre, saint Marc et saint Luc ; c'est que nous avons encore sur ce même fait de la résurrection de Jésus-Christ, et cette fois d'après l'unanimité des interprètes, le témoignage si frappant de saint Paul dans le fameux passage de la première épître aux Corinthiens, chapitre 15, dans les huit premiers versets. C'est enfin, qu'aujourd'hui les critiques les plus négatifs² reconnaissent, qu'à tort ou à raison, les premiers disciples de Jésus-Christ croyaient tous à la ré-

2. Le plus illustre de ces critiques, Baur, a écrit ces lignes : « Ce que la résurrection est en soi reste en dehors du cercle des recherches historiques. L'histoire n'a qu'à s'en tenir à ce fait : que pour la foi des disciples, la résurrection de Jésus-Christ était une réalité certaine et inébranlable. Ce n'est que dans cette foi que le christianisme a trouvé une base solide pour tout son développement historique ultérieur. » (Baur, *Das Christentum und die christliche Kirche der drei ersten Jahrhunderte* ; 2^e édition, p. 39 et 40 ; cité par M. Jacot dans sa *Thèse sur la Résurrection de Jésus-Christ*. Toulouse, 1866.



surrection de leur Maître, en rendaient unanimement témoignage, et faisaient de ce témoignage l'objet même de leur prédication, La question est donc bien simplifiée et elle se réduit à ceci : ce témoignage apostolique qui est incontesté, portait-il sur un fait vrai ou sur un fait imaginaire ? La résurrection, que tous ces témoins affirment, était-elle une hallucination ou une réalité ? Dans ces termes, mes frères, la question ne m'inquiète plus et je suis tranquille sur votre réponse. Relisez simplement, sans parti pris, les récits sacrés et prononcez vous-mêmes. Quoi ! pourriez-vous voir une hallucination indéfiniment répétée dans ces apparitions de Jésus-Christ, si multipliées, si diverses, racontées avec tant de candeur et de précision ? Dans l'épisode si simple et si touchant de Marie-Madeleine ? Dans celui des disciples d'Emmaüs ? Dans la scène du lac de Tibériade ? Dans le dialogue avec saint Pierre ? Dans, les apparitions enfin, mentionnées par saint Paul et sui-



vies de celle dont il a été favorisé lui-même ? Non, non, c'est là de L'histoire et non de la légende. Si les documents sacrés ne sont pas dignes de foi sur ce point, je ne vois pas sur quels autres points ils pourraient l'être. Allons plus loin : si la résurrection de Jésus-Christ ne ressort pas de cet ensemble d'attestations, je ne sais pas ce qu'il faudrait pour l'établir, et j'affirme que, si ce n'était pas un fait appartenant à l'ordre surnaturel, nié d'avance par certains esprits, personne, au point de vue historique, n'aurait jamais songé à le contester.

Il y a donc ici pour nous, comme pour Thomas, l'évidence du témoignage. Mais il y a encore l'évidence morale. Ce Christ, dont vous avez, vous aussi, contemplé la divine figure et entendu les célestes accents à travers la simplicité des Évangiles, ce Christ qui vous apparaît, que vous le vouliez ou non, comme dominant les siècles, comme supérieur à la nature et à l'humanité, ce Christ dans



lequel vous reconnaissez au moins l'idéal sublime vers lequel doit tendre et monter notre race, aurait subi la loi commune et fini comme l'un de nous ! Celui qui, comme on l'a si bien dit³, « ne parle et n'agit jamais comme un homme pour qui la mort soit un terme, mais toujours comme un homme pour qui la mort est un point de départ... qui construit sa vie sur sa mort, en attend tout, y rapporte tout, y renvoie tout tellement que ce qui est la disparition des autres sera sa grande, sa vraie manifestation à lui, » ce Prince de la vie, aurait été lui aussi un vaincu et un captif de la mort ? Ce Saint et ce Juste, dont l'âme pure comme le ciel habita un corps exempt de souillure, aurait senti dans une tombe inconnue les outrages de la corruption, et sa chair sacrée aurait été en proie aux vers du sépulcre... Non, non, une voix proteste au-dedans de vous, et crie avec saint Pierre : *Il n'était pas possible qu'il fût retenu dans les liens*

3. Coulin. *Conférences sur le Fils de l'Homme*, p. 147.



de la mort. Il est ressuscité, voilà le témoignage de l'histoire. Il devait ressusciter, voilà le témoignage de votre conscience !

Mais vous insistez peut-être et vous dites : nous reconnaissons que les preuves antérieures devaient suffire à Thomas ; néanmoins Jésus-Christ lui accorde celle qu'il demandait. Il a répondu à son vœu, exigeant peut-être, mais sincère. Il s'est montré à lui, glorieusement ressuscité, il lui a dit : « Avance ici ta main et la mets dans mon côté, et ne sois plus incrédule mais croyant. » Et c'est alors que Thomas, vaincu cette fois par une irrésistible évidence, s'est écrié : mon Seigneur et mon Dieu !

Il est vrai ; Jésus a accordé à Thomas ce qu'il réclamait. Il avait ses raisons pour cela. Entr'autres motifs, il voulait le convaincre personnellement comme apôtre et avec une clarté surabondante,



de ce grand fait, dont il devait ainsi que tous ses compagnons témoigner au monde. Mais que direz-vous, si nous vous montrons que Jésus a pour vous la même condescendance, et qu'en un sens, en une certaine mesure il vous accorde à vous-mêmes cette preuve de la vue que demandait Thomas ? . . . Oui, nous prétendons que Jésus-Christ mort et ressuscité, que Jésus-Christ avec les stigmates de sa croix mais avec sa vie impérissable passe et repasse sous votre regard, et que si vous avez *des yeux pour voir*, vous le verrez, vous le voyez devant vous⁴ !

Transportez-vous à plus de dix-huit siècles en arrière. Jésus vient de mourir sur la croix. Ce n'est pas seulement l'évangile qui l'atteste, ce sont les écrivains profanes : c'est le railleur Lucien, c'est l'historien Tacite qui mentionnent son supplice ignominieux. — Retraversez maintenant les

4. J'emprunte l'idée de ce développement à un article de M. le Pasteur Durand, de Vevey, intitulé : *Miracles permanents (Vie chrétienne, année 1856.)*



siècles, que voyez-vous ? Ce crucifié, le voici dans son église, née au pied de sa croix, et qui, animée de son souffle, vivant de sa vie, est selon l'expression de l'Apôtre, *son corps*, visible ici-bas. Le voici dans la société qu'il a transformée, dans la famille qu'il a purifiée et assise sur des bases nouvelles et impérissables. Le voici dans la législation qu'il inspire, dans les mœurs qu'il pénètre de son influence, le voici dans l'idéal sublime des arts, dans l'essor fécond des sciences ; le voici dans toute notre civilisation dont il est l'âme cachée et le moteur irrécusable ; le voici dans l'histoire dont il est le pivot divin ; le voici dans chacun de ses disciples qui dans la mesure où il vit de la vie véritable s'écrie avec saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi. » Le voici enfin dans cette grande fête chrétienne, présent dans son église sur toute la surface de la terre convoquant les peuples, remplissant les temples, et, en ce moment même, reparaissant plein de vie



au milieu de nous! . . . Hélas ce n'est pas seulement à Jérusalem, il y a dix-huit siècles, qu'on a voulu l'immoler et sceller sa tombe. Il a été encore flagellé, déchiré, mis à mort, *dans son corps qui est l'Église*. Le monde a voulu l'étouffer, cette église, dans des flots de sang; mais du sein de cette tombe sanglante il a reparu, tandis que le paganisme qui le poursuivait avec le fer et le feu a dit en expirant : « Tu as vaincu, ô Galiléen ! » On a voulu, au sein même de la chrétienté, le persécuter dans la personne de ses témoins fidèles. Nouvelles flagellations, nouveaux opprobres, nouvelles croix. Et il a reparu, toujours couvert de blessures, mais toujours vivant au sein de mille morts ! La sagesse humaine a dirigé contre lui ses *dards enflammés* par la haine; elle a voulu enfoncer encore des clous dans sa chair, le dix-huitième siècle célébrait ses funérailles. . . Il a reparu vivant, paré d'une jeunesse éternelle. D'autres attaques sont aujourd'hui dirigées contre lui; d'autres condamnations,



d'autres flétrissures, d'autres crucifixions lui sont et lui seront infligées. . . mais vous le savez, il vivra et il vaincra, il ressuscitera, plein de force, du fond du sépulcre, tandis qu'il y verra descendre toute erreur, toute institution, toute puissance qui s'oppose à sa gloire. . . Et c'est du sein de cette vie impérissable, sans cesse victorieuse du trépas, qu'il vient à vous, dans ce temple où vous êtes et où il est lui-même, vous disant comme à son apôtre : *Avance ici ta main et la mets dans mon côté, et ne sois plus incrédule mais croyant! . . .*

Mes frères, c'est ici le miracle de Thomas ! C'est ce miracle transformé sans doute, s'accomplissant d'une manière différente : mais qui pourra dire qu'en se transformant il a perdu en réalité, en grandeur, en éclat, en démonstration saisissante ! Et quel est celui d'entre vous qui à cette vue (car c'est ici une sorte de vue qui vous est accordée comme à l'apôtre) ne se sent pressé dans son cœur de s'écrier avec Thomas : *mon Seigneur et*



mon Dieu! . . . Noble apôtre! nature droite et généreuse! Ame sans feinte, sans détour, sans réserve intéressée! capable de douter, mais aussi capable de croire, lorsque la lumière se fait dans son âme loyale! *Avance ici ta main*, lui dit Jésus, et lui-même avait dit : *si je ne mets la main dans son côté.* . . . Mais il ne la met pas, il s'arrête plein de respect, il contemple les cicatrices profondes qu'ont laissées sur le corps de son Maître les meurtrissures de la Croix. . . Cela lui suffit, ses genoux fléchissent, son cœur déborde, et ses lèvres laissent échapper ce cri d'adoration : mon Seigneur et mon Dieu! Et le dernier à croire à la résurrection du Sauveur, il est le premier à confesser de la manière la plus éclatante son absolue divinité. Toutes les paroles de Jésus s'éclairent à ses yeux de la lumière intense de cette heure féconde, il saisit *le mystère de piété* dans toute sa force, et il s'écrie de toute son âme, confondue et ravie : *Mon Seigneur et mon Dieu!*



C'est en vain, en effet, qu'une exégèse sans profondeur (pour dire le moins) a voulu voir ici une sorte d'exclamation sans portée et sans signification précise. Cette outrageante interprétation tombe devant les termes même du texte qui ne souffrent aucun équivoque : *Thomas répondit et Lui dit* : (Vous l'entendez, *Lui dit*, dit à Jésus) *mon Seigneur et mon Dieu!* C'est en vain encore, que la même exégèse cherche à éluder la portée de ce cri d'adoration en disant que Thomas, dans son trouble, n'est pas maître de choisir les expressions et dépasse dans un élan irréfléchi, sa propre, pensée. Mais si Thomas était hors de lui-même, Jésus ne l'était pas sans doute, et Jésus accepte pleinement, sans restriction aucune, cette appellation divine qui, si le Fils n'était pas Un avec le Père de substance et de nature, ne serait qu'un blasphème : mon Seigneur et mon Dieu! Heureux et béni quiconque dans cet auditoire peut se joindre au cri d'adoration de l'apôtre, non seulement des



lèvres, non seulement de l'intelligence, mais du cœur, de la conscience et de l'âme toute entière ! Heureux et béni quiconque sous l'attrait du Père, et sous l'onction de l'Esprit se prosterne aux pieds de Celui *qui a été mort, mais qui est vivant aux siècles des siècles*, en s'écriant avec l'Église de la terre et l'Église du ciel : *Mon Seigneur et mon Dieu !*

Toutefois, mes frères, là ne s'arrête pas la scène de notre texte, et nous ne devons pas nous arrêter non plus sans recueillir le dernier mot de l'entretien : « *Parce que tu as vu, Thomas, tu as cru. Bienheureux sont ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru !* » Sachons-le bien : Si Jésus dans sa condescendance, a bien voulu donner à Thomas les témoignages palpables qu'il lui demandait, s'il consent à nous les donner en un sens et sous une autre forme à nous-mêmes, il veut nous rappeler que la foi consiste au fond à se passer de ce genre



de preuves ou plutôt à les dépasser, pour croire par des raisons d'un ordre supérieur, pour croire sur le témoignage de la Parole de Dieu et sur les données de notre conscience, à Christ et aux réalités éternelles. Si la foi trouve, par un côté, un appui jusque dans le monde visible et sur la scène de l'histoire, ses racines et ses vrais témoignages appartiennent essentiellement à l'ordre spirituel et moral.

Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru ! Disons tout d'abord, que croire sans avoir vu, d'une vue personnelle et immédiate, est la condition inévitable de la foi dans un monde assujetti à la loi de l'espace et du temps. C'est la condition de la foi dans le domaine historique, dans le domaine scientifique, tout aussi bien que dans le domaine religieux. Si pour croire légitimement en Jésus-Christ, il faut l'avoir vu des yeux de sa chair, à quelle imperceptible minorité ne restreignez-vous pas le privilège de la foi chrétienne ? Vous le re-



streignez à une seule génération vivant au temps de Jésus-Christ dans ce coin de terre qu'on appelait la Judée. Mais tous ceux qui avant les jours du Fils de l'homme ont contemplé de loin sa venue, ces Abraham, ces Moïse, ces Jacob, ces Daniel, qui du sein des siècles obscurs voyaient luire *son jour et en avaient de la joie*, tous ces croyants de l'ancienne alliance, que nous considérons comme des héros, n'étaient que des insensés, ils n'avaient pas le droit, n'ayant pas vu le Christ, de croire et d'espérer en Lui! — Et tous ceux qui après Jésus-Christ se sont déclarés ses disciples et le seront jusqu'au dernier jour de la race humaine, ils n'ont pas non plus le droit de l'être parce qu'ils n'ont pas *connu Christ selon la chair* et n'ont pas assisté à sa vie, à sa mort et à sa résurrection! . . . Qui pourrait soutenir un instant cette assertion absurde? Qui n'entend cette félicitation de saint Pierre aux Juifs de la dispersion : « Vous croyez en Lui, *quoique ne l'ayant point vu*, vous l'aimez



quoique ne le voyant point encore, et en croyant vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse. » *Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru!*

Il y a plus ; croire sans avoir vu est non seulement la condition de la foi au point de vue du temps et de l'espace qui sont les conditions de la vie, mais c'est encore l'essence même de la foi, c'est le fond même de sa nature. Qu'est-ce que la foi si ce n'est une incessante victoire de l'invisible sur le visible, de l'esprit sur la chair, de l'éternité sur l'heure présente, de la pensée de Dieu sur nos vaines pensées, et des réalités du ciel sur les réalités de la terre ?

Cet homme qui prie, que voit-il ? Il ne voit ni le Dieu vers lequel monte sa prière, ni l'invisible chemin par lequel elle arrive à *l'oreille du Tout-Puissant*. Après avoir prié,

Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,



il ne découvre le plus souvent dans les hommes et dans les choses aucune trace de la réponse de Dieu à ses prières, parfois même il n'aperçoit dans le cours des événements qu'une sorte d'ironie aux soupirs de son cœur, — et pourtant il croit ! Il croit qu'aucun des cris de son âme ne se perd à travers l'espace, mais que tous parviennent au trône de Dieu ; il croit que ce Dieu, maître des événements et des cœurs agit sur ces événements et sur ces cœurs en tenant compte de sa prière, il croit que du fond de sa chambre solitaire il peut « mouvoir la main qui fait mouvoir le monde, » et il attend en paix l'exaucement du Père céleste, sachant « que celui qui demande reçoit, que celui qui cherche trouve et qu'on ouvre à celui qui heurte. » *Bienheureux sont ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru !*

Ce chrétien qui après de longues angoisses a trouvé en Jésus-Christ la paix et s'est senti re-



naître à une vie nouvelle sous le souffle de l'Esprit, que voit-il ? A-t-il pu, comme la pécheresse dans la maison de Simon, se jeter aux pieds de Jésus-Christ, embrasser ses genoux sacrés, lire sa grâce dans ses regards, entendre sa douce voix lui dire : Tes péchés te sont par-donnés ? . . . Non : dans son cabinet de prière, aucune vision, aucune voix céleste, aucune présence visible de Christ ! . . . Et cependant il a senti son fardeau tomber au pied de la Croix, et à travers cette bible qu'il presse sur son cœur, à travers les voiles de la chair et la distance de dix-huit siècles, il a reçu de son Sauveur invisible et présent le pardon et la paix ! Jésus est devenu l'hôte de son foyer, l'ami de son âme, et l'Esprit-Saint, invisible aussi, accomplit de jour en jour *sa force dans son infirmité*. Bienheureux sont ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru !

Ce serviteur de Dieu qui défend au milieu d'une atmosphère remplie d'erreur la cause de la vérité, — ce sera un Luther faisant retentir sa voix de



tonnerre dans le ciel de l'Église, ce sera un pauvre missionnaire portant la Croix en pays païen, ce sera un humble pasteur, un plus humble laïque prêchant fidèlement l'Évangile de Christ au sein d'une époque infidèle, — que voit-il autour de lui ? Des difficultés sans nombre, d'insurmontables obstacles, les puissances terrestres armées contre lui, le siècle qui le persécute ou qui le méprise. Mais il a pour lui la Parole de Dieu qui ne passera point, il peut dire avec le géant de Worms : « Mon Dieu ! ma cause est ta cause »... et il est invincible !

Cet homme auquel Christ a mis au cœur une étincelle de son amour — ce sera un Vincent de Paul ramassant dans la neige de pauvres enfants-trouvés, ce sera un Wilberforce rêvant à quinze ans l'affranchissement des noirs, ce sera un Hermann Francke commençant avec quelques florins l'établissement d'une maison d'orphelins, ce sera quelque chrétien obscur voulant à tout prix se



donner « à Christ dans les pauvres, » — que voit-il autour de lui ? des sujets de découragement et de crainte, la ligue des égoïsmes, les impossibilités constatées par la prudence humaine. Mais *la charité de Christ le presse*, il marche, il marche toujours à travers l'éloge ou le blâme, il brave tous les obstacles, il affronte toutes les résistances — et des milliers d'enfants abandonnés trouvent des mères, et le plus honteux des trafics sera aboli après quatorze ans de lutte, et toutes sortes de misères matérielles et morales, seront abritées ou secourues, en attendant que le dernier jour révèle toute l'étendue d'une œuvre que la foi avait raison de poursuivre, car elle était l'œuvre de Dieu même. *Bienheureux sont ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru !*

Ce chrétien qui veille avec angoisse au chevet de son bien-aimé, que voit-il ? Des forces qui déclinent, la puissance de la mort qui se joue de tous nos soins, de tous nos efforts, de tous nos



vœux, et qui semble remporter non seulement sur ce pauvre corps, mais sur l'âme elle-même son fatal triomphe ; un être chéri qui s'en va, qui s'en va peut-être au midi de la vie, et que le néant semble ravir à l'activité la plus nécessaire, à la tâche la plus sacrée. . . Et pourtant, ô mon frère, ô ma sœur, qui entourez ce lit de mort, vous croyez et vous espérez ! Dans cette nuit de la dernière heure, vous avez entrevu une lumière, l'amour d'un Dieu Sauveur ; dans ce silence vous avez entendu des harmonies célestes et vous savez qu'à travers le tragique mystère de la mort le Père s'est penché vers son enfant, le Rédempteur vers son racheté pour lui dire : *entre dans la joie de ton Seigneur !* . . . Quelques heures se passent, sombres et désolées entre toutes les heures, et vous allez déposer *votre mort* au champ du repos. Là que voyez-vous ? De lugubres cyprès, des monuments funèbres, tous les emblèmes de la mort et de la destruction ; à vos pieds une fosse étroite où ce



que vous avez tant aimé va descendre, disparaître sous quelques pieds de terre. . . « Et en voilà pour jamais ! » O douleur, ô désespoir, ô *victoire du sépulcre*, qui semble sans retour ! . . . Mais non, vous croyez et vous espérez encore ! A travers les allées du champ du repos, vous avez entendu la voix de l'ange qui disait dans le jardin d'Arimatee : *Ne le cherchez pas parmi les morts, mais parmi les vivants !* Vous avez entendu la voix du divin ressuscité lui-même : *Je suis la résurrection et la vie.* . . et au delà des siècles vous contemplez un œil qui se rouvre, un visage aimé qui reparaît au sein d'une transfiguration glorieuse, une bouche qui chante le nom du Seigneur, mais qui prononce aussi le vôtre, une main qui presse votre main et que la mort ne glacera plus. « O mort, où est ton aiguillon ! O sépulcre, où est ta victoire ? Grâce à Dieu, qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ ! »

Ah ! nous pouvons le redire maintenant, avec



une conviction reconnaissante : *Bienheureux sont ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru!* Oui, bienheureux, car cette foi c'est notre lumière, c'est notre consolation, c'est notre espérance, et l'on peut bien dire avec Vinet, que sans elle « il faudrait mourir, mourir de douleur d'avoir été condamné à vivre. » Oui, bienheureux, car cette foi c'est notre inspiration, c'est notre titre de grandeur, c'est l'aile sublime qui nous soulève au-dessus de la poudre! Oui bienheureux, car cette foi par ses aspirations ardentes, par ses douloureux mais nobles efforts, par cette faim et cette soif qu'elle excite en nous, est la préparation la plus efficace à la vie et à la vue du ciel! Ah! qui dira, après, tant de luttes contre les bornes étroites du monde visible, après ce regard intense à travers *le verre obscur*, après ces longs soupirs, après cette rude ascension vers Dieu et vers la lumière, qui dira le rassasiement de notre âme transportée tout à coup dans cette lumière elle-même, et contemplant, sous le rayon-



nement des célestes clartés, toutes les voies de Dieu justifiées, toutes les contradictions levées, tous les problèmes résolus, toute erreur confondue, toute vérité triomphante, toute vaine gloire évanouie comme une fumée et Dieu seul glorifié, toute œuvre entreprise hors de Christ ou contre Lui mise à néant, tout ce qui a été fait en Lui et pour Lui, éternel, impérissable, et couronné d'une magnifique récompense! . . . Qui dira notre indicible félicité, lorsque nous te verrons toi-même, ô notre Sauveur, toi qui t'es approché de nous dans le silence de notre cabinet, dans la majesté de tes temples, dans le mystère de la Cène, toi aux pieds duquel nous avons prié, pleuré et espéré; toi dont la main nous a soutenus dans nos tentations et dans nos douleurs et dont le sein nous recueillera à l'heure suprême. . . Oh! qui dira la plénitude de notre bonheur, lorsque nous te contemplerons enfin face à face, et que *te voyant tel que tu es, nous te serons semblables!*



Mes frères, mes bien-aimés frères, comprenons le prix de notre *très sainte foi* ! Allons la retremper aujourd'hui dans la communion de Christ mort et ressuscité ! Marchons à son obscure mais précieuse clarté à travers les ténèbres de ce monde, et que, selon la parole d'un éminent chrétien ⁵ « la joie de croire nous suffise en attendant la joie de voir. »

5. Lobstein

L'œuvre du Saint-Esprit

Le vent souffle où il veut et tu en entends le son, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Il en est de même de tout homme qui est né de l'Esprit.

(Jean 3.8)

Il est deux aspects sous lesquels on peut considérer le Saint-Esprit : sa nature et son œuvre, ce qu'il est en lui-même et ce qu'il produit dans les âmes.

La nature du Saint-Esprit ! Grande et haute question ! Relever toutes les déclarations des Ecritures sur ce point important, soit dans l'Ancien Testament, soit dans le Nouveau, particulièrement dans saint Jean et dans saint Paul, les deux



apôtres théologiens ; puis de ces données scripturaires, s'élever par l'effort de la pensée et par l'intuition du cœur à la conception de la personnalité du Saint-Esprit et marquer sa place dans l'essence divine ; saisir dans l'unité suprême de Dieu une pluralité mystérieuse, dans l'égalité parfaite une distinction parfaite ; voir ainsi l'idée du Dieu rationnel, plus ou moins abstraite, immobile et froide, faire place à la notion riche, vivante, animée du Dieu révélé ; — voilà un noble labeur de l'esprit et nous comprenons qu'il ait tenté cet évêque de la cité des Ptolémées qui, dans un magnifique essai de spéculation, a concentré sur ces profondeurs tout l'effort du génie humain.

Mais, mes frères, nos auditoires supporteraient-ils ces fortes méditations que ne redoutaient pas nos pères, et l'esprit positif du siècle ne viendrait-il pas se joindre à je ne sais quelle paresse intellectuelle pour bannir des sujets aussi abrupts de la chaire Chrétienne ? Convenons-en d'ailleurs,



traiter de telles matières avec tous les développements qu'elles comportent, ce serait faire de la théologie plutôt que de la religion. Or, dans cette heure rapide, conquise non sans peine sur notre vie agitée, c'est de la religion plutôt que de la théologie que vous attendez de nous.

Occupons-nous donc aujourd'hui de l'œuvre de l'Esprit, des divines opérations de cet Agent mystérieux dont l'Écriture nous parle en tant de passages et sur lequel la solennité de ce jour¹ dirige l'attention de l'Église : La parole de notre texte, empruntée à l'entretien de Jésus avec Nicodème, nous décrit cette œuvre du Saint-Esprit dans une comparaison saisissante : « L'Esprit souffle où il veut et tu en entends le son, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va ; il en est de même de tout homme qui est né de l'Esprit. » En hébreu, comme dans le grec du Nouveau Testament, empreint d'hébraïsme, le même mot désigne le

1. Ce discours a été prêché un jour de Pentecôte.



vent et l'*esprit*. De là une analogie instructive, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, entre la sphère de la nature et la sphère de la grâce ; analogie qui nous fournira sur l'action du Saint-Esprit de précieuses lumières et nous montrera successivement le mystère de cette action, son absolue nécessité pour toute âme d'homme, et la souveraine liberté de ses modes d'opération dans les cœurs.

J'ai parlé d'abord du mystère de l'action du Saint-Esprit. Ne nous figurons pas avoir échappé au mystère parce qu'au lieu d'envisager la nature du Saint-Esprit, nous envisageons son œuvre. Là aussi, dans les rapports de l'infini avec le fini comme dans la contemplation de l'infini en lui-même nous touchons au merveilleux, à l'incompréhensible. Le mystère est partout, au ciel et sur la terre ; il nous enveloppe, il nous presse de toutes parts et que sommes-nous nous-mêmes si ce n'est « un mystère jeté au sein du mystère uni-



versel ? » Il faut le reconnaître et en prendre son parti, ou bien se résoudre à nier, parce qu'on ne les comprend pas, une foule de faits et de phénomènes indéniables. Comment l'Esprit infini peut-il agir sur notre esprit borné ? Comment cette personnalité mystérieuse peut-elle s'unir à la nôtre ? Comment le divin peut-il toucher et pénétrer l'humain ? Comment, au sein de notre liberté, la liberté et la souveraineté divine peuvent-elles se déployer en nous ? Questions insolubles et éternellement insolubles. Et cependant cette action, ces communications merveilleuses, ces triomphes de l'Esprit sur notre nature sont des faits incontestables.

La comparaison de notre texte nous rend sensible cette réalité de l'œuvre de l'Esprit dans l'obscurité de son mode d'action. *Le vent souffle où il veut et tu en entends le son, mais tu ne sais d'où il vient ni où il va.* Nous ne voyons pas le vent, mais nous voyons ses effets. Nous ne connais-



sons ni son point de départ ni son point d'arrivée, mais nous saisissons les traces certaines de son passage. Qu'il souffle doux ou véhément à travers nos campagnes, et un suave murmure, une plainte mélancolique ou un sourd mugissement parviennent à nos oreilles, tandis qu'un spectacle plein d'animation frappe nos yeux. Le feuillage frissonne doucement, les moissons ondule avec grâce : ou bien les forêts s'agitent, les branches des arbres se tordent sous l'effort de la tempête, des tourbillons de poussière s'élèvent et de sombres nuages traversent les airs comme des armées qui se poursuivent et parfois se heurtent en faisant jaillir la foudre. *Il en est de même de tout homme qui est né de l'Esprit.* Cet agent divin demeure invisible, mais ses effets sont visibles. Un souffle d'en haut a passé sur les âmes : nous le reconnaissons à cette agitation féconde, à ces mouvements célestes, à ces glorieux résultats qui s'offrent à nos regards.



Quel exemple nous en est donné dans ce grand jour de Pentecôte dont nous célébrons l'anniversaire ! une multitude de juifs, venus de tous pays, remplit les rues de Jérusalem. Quelques apôtres, faibles et ignorants mais remplis du Saint-Esprit se sont répandus au sein de cette foule et lui ont parlé en toutes sortes de langues *des choses magnifiques de Dieu*. A leur tête, Pierre, l'humble pêcheur, harangue cette multitude qui raillait d'abord les Galiléens inspirés en disant : *ils sont pleins de vin doux*. Il explique par la prédiction du prophète Joël ces merveilleux phénomènes, il rend ensuite témoignage de la résurrection de Jésus-Christ et termine par cette vive apostrophe : « Que toute la maison d'Israël sache que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié. » A ces mots, un frisson parcourt l'immense auditoire, et tous ces hommes, touchés de componction disent à Pierre et à ses compagnons : « Hommes frères, que ferons-nous ? » Et Pierre leur



dit : « Convertissez-vous et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour obtenir la rémission des péchés et vous recevrez le don du Saint-Esprit. » Et trois mille Israélites sont ajoutés à l'Église de Jésus-Christ. Merveilleux effet de la parole de l'apôtre ! — C'est l'éloquence, dites-vous, et son étonnant prestige. Non : saint Pierre n'était pas un orateur : pas plus que saint Paul il n'annonçait l'Évangile *avec les discours pathétiques qu'enseigne la sagesse humaine*. D'ailleurs l'éloquence humaine ne produit que des effets humains ; elle peut exciter l'admiration, l'enthousiasme, exalter les courages, soulever dans un sens ou dans un autre les passions populaires ; mais pour produire ces effets spirituels, pour renverser les préjugés et l'orgueil judaïques, pour déterminer la repentance, pour amener les pensées « captives à l'obéissance de la croix » il a fallu autre chose que l'éloquence humaine, il a fallu l'action du Saint-Esprit. — C'est, dites-vous en-



core, la puissance de la vérité, la proclamation de la résurrection de Jésus-Christ. . . Sans doute ; mais que de fois la vérité n'a-t-elle pas été présentée avec la même clarté et la même force, sans produire des effets semblables ? Reconnaissez ici le travail du Saint-Esprit accompagnant la prédication de la vérité. Le souffle d'en haut a passé sur ces âmes et les a remuées jusqu'au fond. Comment ? c'est le secret de Dieu. Mais le ciel s'est abaissé sur la terre, et une création divine s'est opérée dans les cœurs. « Le vent souffle où il veut et tu en entends le son, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va. Il en est de même de tout homme qui est né de l'Esprit. »

Oui, il en est de même, à travers les siècles, non seulement dans ces réveils généraux, dans ces Pentecôtes renouvelées que Dieu envoie de temps à autre à son Église, mais dans les conversions individuelles qui s'opèrent encore sous vos yeux. Vous avez vu des âmes transformées, des



pécheurs ramenés de leurs égarements, des vies arrachées au monde et rendues à Jésus-Christ. Fruits célestes, que la terre est incapable de produire ! Effets divins que la nature n'explique pas, que les vicissitudes de la vie n'expliquent pas, que les influences humaines n'expliquent pas, et qui dénotent une cause divine : Le vent céleste a soufflé. Comment ? c'est le secret de Dieu. Mais nous en *entendons le son*, nous en constatons le glorieux passage. Mystère, mais réalité !

Au reste, quand nous pourrions moins encore la comprendre, l'œuvre du Saint-Esprit n'en serait pas moins absolument nécessaire pour convertir les cœurs. Rien ne peut la remplacer, ni la suppléer. La comparaison de notre texte vient encore nous l'apprendre.

Que le vent se taise, tout est immobile et silencieux dans la nature. Aucun souffle humain ne peut au loin balancer les rameaux des arbres, incliner les moissons, ou enfler la voile du na-



vire. Que le vent se lève — et les couches d'air se déplacent, les feuilles s'agitent, l'air frémit, et l'aile du vaisseau l'emporte à travers les ondes. *Il en est de même de tout homme qui est né de l'Esprit.* Sans l'action du Saint-Esprit les âmes demeurent dans l'immobilité et dans la mort. *Ce qui est né de la chair est chair et ce qui est né de l'esprit est esprit.* Le péché s'est étendu sur l'âme, humaine et ne lui a plus laissé qu'une vie charnelle qui est une véritable mort. Oubli de Dieu, oubli du ciel, oubli de la loi de Dieu, obscurcissement de la conscience, domination de la chair sur l'esprit, voilà l'état naturel de l'homme depuis que « *le péché est entré dans le monde et par le péché la mort.* » C'est cet état que Dieu vient faire cesser par la proclamation de l'Évangile, par le don de son Fils. Mais nous ne pouvons recevoir l'Évangile, nous ne pouvons recevoir Jésus-Christ que par le Saint-Esprit. Le Saint-Esprit peut seul mettre notre âme en rapport vivant avec l'Évan-



gile, en rapport vivant avec Jésus-Christ. Sans l'action du Saint-Esprit, l'Évangile, Jésus-Christ, restent hors de nous, ils sont pour nous comme s'ils n'étaient pas.

Recueillez à cet égard le témoignage de tous les Chrétiens, ils vous diront : Nous lisions la parole de Dieu dans nos demeures, et nous l'entendions dans nos temples, mais cette parole de Dieu ne pénétrait pas au-dedans de nous. Nous l'entendions de nos oreilles, nous l'admettions par l'intelligence, mais elle ne faisait pas tressaillir nos âmes. Plus d'une fois ses grandes doctrines nous froissaient, ses saints mystères nous repoussaient, cette révélation de Dieu était enveloppée pour nous d'obscurité et de contradictions : car « l'homme animal *ne comprend pas* les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, elles lui paraissent une folie parce que c'est *spirituellement* qu'on en juge. » Mais un jour nous avons dit à Dieu avec David : *Dessille mes yeux afin que je regarde aux merveilles de la loi, et*



ces merveilles nous sont apparues, ces ténèbres nous sont devenues lumière, ces contradictions harmonie, cette folie sagesse, la vérité chrétienne a répondu aux plus profonds besoins de notre cœur. C'est l'esprit de Dieu qui a illuminé *les yeux de notre entendement, qui nous a fait connaître les choses qui nous ont été données de Dieu* et qui a rendu sa parole vivante et efficace dans nos âmes.

Cette parole rendue vivante, les grandes vérités qu'elle enseigne sont devenues vivantes pour nous. Elle nous parlait à chaque page de notre péché. Nous y entendions les accents poignants d'un David, l'humble prière du péager, les douloureuses expériences d'un saint Paul : « Quand je veux faire le bien, le mal est attaché à moi » et la déclaration solennelle d'un saint Jean : « le monde est plongé dans le mal. » Et nous avions une conscience confuse de ce mal, nous nous reconnaissons pécheurs avec l'humanité tout entière, mais sans douleur, sans trouble, sans larmes,



sans un besoin personnel et irrésistible de sortir de notre corruption, lorsqu'un jour *l'Esprit est venu nous convaincre de péché* ; il nous a dit au fond même de notre conscience : *tu es cet homme-là* ; tu es ce pauvre pécheur, souillé, condamné, perdu... Oh ! alors, quel trouble ! quelle inquiétude ! quelle repentance ! Et la prière du péager s'est pour la première fois échappée de notre âme : « O Dieu ! sois apaisé envers moi qui suis pécheur. » O Dieu, pardonne-moi, sauve-moi au nom de Jésus-Christ.

Jésus-Christ ! Nous avons entendu depuis notre enfance son nom sacré, nous avons lu dans sa Parole l'histoire de sa vie, de ses souffrances, de sa mort, de sa résurrection : et il était resté pour nous un être absent, éloigné, homme du passé, sans rapport direct avec notre âme qui l'appelait vaguement le Sauveur de l'humanité. Mais, *convaincus de péché par le Saint-Esprit*, comme il nous est devenu nécessaire, comme



nous avons soupiré après sa délivrance! Ainsi que la statue dont les voiles tombent, il nous est tout à coup apparu dans son ineffable réalité, dans son infinie douceur. . . Mais il n'est pas resté immobile, il s'est avancé vers nous, et il nous a dit à nous-mêmes : « Ne crains point, crois seulement. Va en paix, tes péchés te sont pardonnés. » Alors nous avons compris cette parole : *nul ne peut dire que Jésus-Christ est le Seigneur, si ce n'est par le Saint-Esprit*. Le dire des lèvres, c'est facile! Le dire de l'intelligence, c'est facile! mais le dire du cœur et de l'âme, *nul ne le peut si ce n'est par le Saint-Esprit*, qui seul persuade, qui seul ouvre le cœur, qui seul lui donne Jésus-Christ, et le donne à Jésus-Christ!

Et quand nous avons connu, quand nous avons possédé Jésus-Christ, nous avons senti qu'une vie nouvelle était éclosée dans notre âme. Jusques-là nous étions préoccupés sans doute de devoir et de moralité, mais nous ne vivions



pas de la vie de Dieu. Convaincus de péché, ayant obtenu grâce, c'est ce Dieu Sauveur qui est devenu l'objet suprême de notre vie. L'aimer, le servir, lui immoler nos convoitises, lui consacrer tout notre être, voilà pour nous ce que c'est que vivre. Et si nous étions plus fidèles, si nous laissions l'Esprit poursuivre, consommer en nous son œuvre glorieuse, quelle horreur du mal ! quel accomplissement du bien ! Quels triomphes sur la chair et le sang ! Quelle humilité ! quelle charité ! quelle sainteté ! Alors nous pourrions dire avec saint Paul : « La loi de l'Esprit de vie qui est en Jésus-Christ m'a affranchi de la loi du péché et de la mort. . . Si quelqu'un est en Christ il est une nouvelle créature. Les choses vieilles sont passées, toutes choses sont devenues nouvelles. »

Œuvre magnifique, mais œuvre surhumaine ! œuvre « non de l'homme ni de la volonté de l'homme, » mais de l'Esprit de Dieu. Sans le Saint-



Esprit, nous pouvons avoir l'apparence, la copie extérieure du christianisme : nous n'en avons pas la réalité. Sans le Saint-Esprit, la repentance n'est qu'un regret stérile, la foi n'est qu'une adhésion intellectuelle, la charité n'est que de la philanthropie, la prière elle-même n'est qu'un mouvement des lèvres ou une vague et stérile élévation de l'âme. Par le Saint-Esprit le repentir est une sainte douleur, la foi est une conviction qui saisit tout notre être, la charité une double flamme qui nous porte vers Dieu et vers nos frères, la prière un soupir de l'Esprit qui descend du ciel et qui y remonte en nous emportant avec lui. O vous qui soupirez après la vie de Dieu, n'avez-vous pas douloureusement senti combien l'Esprit vous est nécessaire pour soulever votre âme *attachée à la poudre* ! Représentez-vous vivement, d'une part l'état naturel de l'homme, l'éloignement de Dieu, l'égoïsme, les inclinations mondaines, le poids honteux de la chair ; d'autre part l'état glorieux



du chrétien, la communion avec Dieu, l'amour, la sainteté, — et pour passer de l'un de ces états à l'autre, votre inertie, vos vaines résolutions, votre inconstance, votre impuissance. . . Ah ! ne vous écrierez-vous pas avec le prophète en présence de ce désert moral où règnent l'immobilité et la mort : « *Esprit, souffle des quatre vents, souffle sur ces morts, afin qu'ils revivent !* »

L'œuvre de l'Esprit est nécessaire. L'Esprit est le saint agitateur de l'âme humaine, le Créateur unique de la vie d'en haut. Mais il agit avec une souveraine liberté : je veux dire que *riche en conseil et abondant en moyens*, il travaille dans les âmes avec une suprême indépendance, et que ce n'est point à nous à régler sa marche, à déterminer ses modes d'action.

Dans le domaine de la nature, le vent *souffle où il veut* et comme il veut : aujourd'hui sur les



hautes cimes, demain plus près de terre à travers les vallées profondes ; aujourd'hui, porté, sur les ailes de l'aurore, demain sur les ailes de la nuit. Il souffle « de l'Orient ou de l'Occident, du septentrion ou du midi. » Ici c'est un vent de tempête qui déracine les arbres et ébranle les rochers ; là c'est un vent *doux et subtil* comme celui qu'entendit le prophète sur les hauteurs du Carmel : agent à la fois un et divers de mouvement et de vie, souffle de Dieu se promenant librement dans le vaste domaine de la création.

Il en est de même de tout homme qui est né de l'Esprit. Qui pourra dire l'infinie variété des opérations de Dieu dans les âmes ! L'Écriture nous offre d'innombrables exemples des moules divers dans lesquels Dieu jette les éléments glorieux de la nouvelle création. Autre est la conversion des trois mille, qui, au jour de la Pentecôte, se précipitent comme un torrent dans l'Église de Jésus-Christ ; autre celle des apôtres lentement initiés



du Judaïsme à la religion de Jésus. Autre est la conversion de Saul de Tarse, violente et fortement accentuée ; autre celle de l'officier Ethiopien et du centenier Corneille, âmes exemptes de préjugés, marchant de vérité en vérité, de lumière en lumière. Autre encore celle du geôlier de Philippe, au sein d'une nuit agitée ; autre celle de Lydie paisiblement assise sur le bord du fleuve, et sentant son cœur s'ouvrir pendant que Paul parlait. De tout temps les diversités de nature, d'éducation, d'antécédents, de tempérament même, varient à l'infini l'œuvre essentiellement une de la régénération des pécheurs.

L'Esprit souffle à travers la diversité des caractères. Les natures ardentes ou paisibles, expansives ou concentrées, les Marthe et les Marie, les saint Jean et les saint Pierre, les Luther et les Calvin, sont diversement transformés par l'action de l'Évangile.



L'Esprit souffle à travers la diversité des âges. J'ai vu l'enfant arriver dans une même période à la raison et à la foi, le jeune homme consacrer à Dieu le printemps de sa vie, et le vieillard « appelé à la onzième heure, » n'ouvrir les yeux à la lumière d'en haut que lorsqu'ils allaient se fermer à la lumière d'ici-bas.

L'Esprit souffle à travers la diversité des époques. Autre est le Christianisme, si ardent et si pur de l'Église primitive; autre celui qui brille çà et là dans la nuit du moyen-âge, autre le Christianisme réfléchi des temps modernes.

L'Esprit souffle à travers la diversité des nationalités. Le génie anglais grave, exact et pratique, le génie germanique plus vague et plus profond, le génie français plus lumineux, plus vif, plus résolu, marquent chacun la piété de leur empreinte.

L'Esprit souffle enfin à travers la diversité des Églises. Il nous plairait peut-être de l'enfermer



dans la nôtre, mais il plane, dans sa liberté souveraine, au-dessus de tous les compartiments de la vaste « maison de Dieu. » Ne le sentez-vous pas dans les pages de « l'Imitation, » mystiques épanchements d'une piété qui fuit le monde ; et dans les écrits de nos Réformateurs, pleins d'une piété mâle, vigoureuse, qui ne fuit pas le monde, mais qui y demeure tout armée pour le combattre et pour le vaincre ? Ne le sentez-vous pas dans un Oberlin comme dans un Vincent de Paul, dans un Coligny ou un Duplessis-Mornay comme dans un Fénelon, un Saint-Cyran ou un Pascal ? — Arrêtons-nous un instant devant cette grande figure contemporaine, qui disparaissait naguère à l'horizon du Nouveau-Monde, glorieuse et ensanglantée. C'était un chrétien animé de l'Esprit, qu'Abraham Lincoln. Après la mort prématurée d'un fils, cette rude et forte nature, brisée de repentance, se donna sans réserve au Dieu de Jésus-Christ, et vous auriez pu le voir, à la Maison-



Blanche, devançant l'aube du jour comme David, pour lire et méditer la Parole éternelle. Ah ! n'était-ce pas dans cette solitude, toute pleine de la présence de Dieu, qu'il avait senti peser de plus en plus sur sa conscience l'iniquité de son peuple, et descendre dans son âme cette énergie surhumaine, cette indomptable persévérance qui lui ont permis d'effacer enfin, à travers les plus formidables obstacles, la souillure de sa noble patrie, et de contempler, de son œil mourant, l'affranchissement de quatre millions de noirs ! — Transportez-vous maintenant dans un pli des montagnes du Tarn, et, à travers les pages d'un journal intime, pénétrez dans l'âme de cette jeune fille² de noble naissance, si profondément pieuse au milieu des erreurs et des puérités même de sa foi particulière, âme poétique émue par tous les spectacles de la nature, mais plus encore par les merveilles de la grâce ; ouverte aux joies légitimes de la vie,

2. Eugénie de Guérin.



mais éprise de l'infini ; aimant d'une sainte passion le pauvre, l'orphelin, le malade ; aimant surtout ce frère, sa première affection après Dieu, aimant son âme d'une charité toute maternelle et presque divine ; désolée quand il s'éloigne de son Dieu, réjouie comme les anges du ciel lorsqu'il vient à la repentance, et quand une mort précoce le lui ravit, ne vivant plus que dans le ciel où elle retrouvera cette âme qu'il lui a été donné d'enfanter à la vie ! — O voies merveilleuses de la sagesse de Dieu, « infiniment diverses » selon la parole de l'Apôtre ! O ressources sans nombre de la grâce de Jésus-Christ ! O puissance de l'Esprit qui déborde toutes nos conceptions !

Mais, à travers ces différences multipliées éclate une unité profonde. *Il y a diversité d'opérations, mais il n'y a qu'un seul Esprit.* Toutes ces âmes, à quelque Église, à quelque siècle, à quelque nation qu'elles appartiennent, nous offrent le même prodige spirituel : elles sont



nées de l'Esprit. Toutes pourraient chanter, sur des modes divers, cette belle strophe d'un poète chrétien :

Dans l'abîme de misères,
 Où j'expirais loin de toi,
 Ta bonté, Dieu de mes pères,
 Descendit jusqu'à moi !
 Tu parlas, mes yeux s'ouvrirent !
 A mes regards éperdus
 Tes secrets se découvrirent !
 J'étais mort et je vécus.

« J'étais mort et je vécus ! » Tout est là, mes frères. Voilà l'expérience décisive, voilà l'unité des chrétiens ! Voilà le « témoignage du Saint-Esprit. ».

Aussi, en terminant ce discours, nous ne vous demanderons pas par quelles voies, sous quelles influences, dans quelle Église, au sein de quelles formes religieuses, avec quelles tendances particulières s'est développée votre piété. Nous n'avons pas le droit de compliquer la question : nous



vous disons donc simplement, mais sérieusement, avec notre texte : êtes-vous *nés de l'Esprit*?... Oui, êtes-vous *nés de l'Esprit*? Avez-vous senti le souffle céleste passer sur votre âme et renouveler votre vie? Est-ce qu'un principe divin a pénétré en vous pour vous unir à Dieu et vous séparer du monde? Est-ce que Dieu, Christ, le pardon, le salut, le ciel, le service du divin Maître, sont pour vous des réalités? Est-ce vers ces réalités que se portent de plus en plus vos pensées, vos affections, vos efforts, ou tout au moins vos soupirs? Est-ce que vous vous sentez, en quelque degré, en communion avec ces chrétiens vivants que nous avons aujourd'hui fait passer devant vous? En un mot, êtes-vous *nés de l'Esprit*!

Que si vous nous disiez peut-être, en vous autorisant des propres paroles de Jésus-Christ pour vous soustraire à son appel : Si l'Esprit peut seul nous faire naître et si l'Esprit souffle où il veut, qu'avons-nous à faire que d'attendre le jour



où il plaira à Dieu de nous l'envoyer? Ah! nous vous répondrions avec fermeté : oui, attendez ce jour, mais attendez-le avec une sainte impatience : attendez-le en priant, en désirant avec sincérité, en recherchant avec énergie le don céleste. Si nous avons relevé, dans ce discours, la liberté et la souveraineté de Dieu, nous n'avons pas un instant oublié la liberté et la responsabilité humaines. Dieu est l'Ouvrier suprême, mais vous êtes « ouvriers avec Lui! » *Je vous donnerai un cœur nouveau et un esprit nouveau*, nous dit l'Éternel par la voix du prophète. Mais il nous dit aussi, par la voix du même prophète : *Faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau*³. Ces déclarations, en apparence opposées, se concilient dans l'expérience de toute âme sincère.

D'ailleurs, ne vous représentez pas le don du Saint-Esprit sous la forme d'une vision, d'une extase, ou de quelque phénomène extraordinaire.

3. Ezéchiel 36.26 et 18.31



L'Esprit s'approche de nos cœurs par les voies les plus simples et les plus habituelles. Il est dans cette page de la Bible qui nous émeut, dans cette prédication chrétienne qui nous édifie, dans cette vérité qui nous saisit avec force, dans cette impulsion généreuse que reçoit un jour notre volonté ; il est dans ce trouble de notre conscience, dans ce vide qu'éprouve notre cœur, dans cette larme qui s'échappe involontairement de nos yeux. . . . Vous disiez : je l'attends. Et il était près de vous, cet Esprit de grâce, entourant et pressant votre âme de ses divines influences ! Que de fois il vous a déjà parlé, que de fois il a excité de saints désirs dans votre cœur ! mais vous l'avez repoussé peut-être. . . . Il vous parle encore à cette heure même, dans le silence de ce temple, dans les émotions de cette fête chrétienne. . . . Ah ! Ne l'éteignez pas ! ne le *contristez* pas ! et que, comme aux jours de la création première, un monde nouveau puisse éclore au-dedans de vous, sous le souffle de Dieu !



Élie et la veuve de Sarepta



« Alors la parole de l'Éternel fut adressée à Élie en disant : Lève-toi et t'en va à Sarepta qui est près de Sidon et y demeure. Voici j'ai commandé là à une femme veuve de te nourrir. Il se leva donc et s'en alla à Sarepta ; et comme il fut arrivé à la porte de la ville, voilà une femme veuve était là qui amassait du bois ; et il l'appela et lui dit : Je te prie, prends en ta main une bouchée de pain pour moi. Mais elle répondit : l'Éternel ton Dieu est vivant, que je n'ai aucun gâteau ; je n'ai qu'une poignée de farine dans une cruche et un peu d'huile dans une fiole : et voici, j'amasse deux bûches, puis je m'en irai et je l'apprêterai pour moi et pour mon fils, et nous le mangerons, et après cela nous mourrons.

Et Elie lui dit : ne crains point ; va, fais comme tu dis : mais fais-m'en premièrement un petit gâteau et apporte-le moi, et puis tu en feras pour toi et pour ton fils. Car ainsi a dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : la farine qui est dans la cruche ne manquera point, et l'huile qui est dans la fiole ne défaudra point, jusqu'à ce que l'Éternel donne de la pluie sur la terre. Elle s'en alla donc et fit selon la parole d'Élie, et elle mangea, et lui, et la famille de cette femme pendant plusieurs jours. La farine de la cruche ne manqua point, et l'huile de la fiole ne tarit point, selon la parole que l'Éternel avait proférée par le moyen d'Élie. »

(1 Rois 17.8-16)

C'est une merveilleuse destinée que celle du prophète Elie. Apparaissant tout à coup sur le



théâtre de l'histoire, disparaissant de même dans une ascension glorieuse, il passe pour ainsi dire en Israël comme un jugement de Dieu accompagné des plus éclatants prodiges. A sa voix le ciel se ferme, et, devenu d'airain, retient la pluie et l'abondance. A sa voix, le ciel se rouvre et rend la vie aux campagnes desséchées. A sa voix, le feu du ciel descend sur son sacrifice et le consume glorieusement, en présence des prêtres de Bahal confondus. A sa voix, le même feu, messenger de la colère de Dieu après avoir été le signe de sa faveur, foudroie les soldats d'Achazia, envoyés pour le saisir. A sa voix, le Jourdain divise ses ondes pour lui livrer passage. A sa voix, le fils de la veuve de Sarepta recouvre la vie. Enfin, après une carrière semée de prodiges, un miracle l'enlève de ce monde en attendant qu'un miracle l'y ramène du fond de l'éternité. Après neuf siècles écoulés, le prophète d'Israël reparaît sur la terre au sein des splendeurs de la Transfiguration, et le Nouveau



Testament, jaloux, lui aussi, de raconter sa gloire, ajoute à son histoire le post-scriptum sublime du Thabor.

Mais aujourd'hui, mes frères, Elie ne se montre pas à nous ceint de force et couronné de gloire ; il nous apparaît dans la faiblesse et dans l'opprobre, au sein des angoisses et des humiliations de la pauvreté .

Le voyez-vous, au bord du torrent de Kérith, ne possédant aucune provision ni aucune ressource, et réduit à recevoir jour après jour son pain, comme une aumône de la main de Dieu, par un moyen qui confondra pensée? Mais de nouvelles épreuves l'attendent. L'eau du ruisseau tarit, les noirs messagers cessent de lui apporter sa nourriture, et la voix de Dieu lui dit : *Lève-toi et va-t-en à Sarepta qui est près de Sidon, voici j'ai commandé là à une femme veuve de te nourrir.*



Quitter cette retraite à laquelle il s'était si bien accoutumé, quitter cette solitude toute peuplée de la présence de son Dieu, s'en aller à l'étranger, et là attendre du secours de la part d'une veuve qui en aurait besoin pour elle-même, quelle épreuve pour sa foi ! Mais il part, soutenu par cette parole du Psalmiste mieux que par le bâton qu'il tient en ses mains : « J'élève mes yeux vers les montagnes d'où me viendra le secours. Mon secours vient de l'Éternel qui a fait les cieux et la terre. » Le voici sur le territoire de Sidon, le voici aux portes de Sarepta. . . Mais que sa confiance, même si bien fondée en son cœur sur la parole de Dieu, doit être ébranlée au moment où il aperçoit la pauvre veuve et où celle-ci lui expose son sort ! Sans doute, il se l'était représentée comme peu fortunée, comme indigente même. Mais il n'avait pu se figurer ce degré de misère, exprimé par la femme elle-même dans ce naïf et effrayant langage, qui est comme la résignation du désespoir. « L'Éternel est vivant



que je n'ai aucun pain. Je n'ai qu'une poignée de farine dans une cruche et un peu d'huile dans une fiole. Et voici, j'amasse deux bûches, puis je m'en irai et je l'apprêterai pour moi et pour mon fils, et nous le mangerons, et après cela nous mourrons ! »

Quel dénuement, quelle extrémité ! Voir diminuer ses ressources, se dire qu'à telle date, si la crise se prolonge, elles prendront fin. . . et entrevoir devant soi, au bout de cette sombre avenue où l'on est engagé, ce *passant* sinistre, cet *homme armé* sous les traits duquel l'Écriture nous représente la misère, ah ! c'est affreux sans doute : mais il y a du temps, il y a de l'espace, il y a place encore pour une chance heureuse, pour un changement imprévu. Mais, voir ses ressources, définitivement épuisées ; voir la misère non plus à son horizon, mais à sa porte ; voir l'*homme armé* dans sa propre demeure et sentir sa rude étreinte, dire du morceau de pain qu'on approche de ses lèvres



tremblantes, ou qu'on tend à un être qui vous est plus cher que vous-mêmes : c'est le dernier!... Ah! je renonce à décrire l'horreur de cette agonie, de cette mort anticipée. Et voilà ce qui se passe peut-être, à l'heure où je vous parle, dans quelque faubourg reculé, sous quelque mansarde de notre capitale. Tandis que nous avons pris, nous, notre repas du matin, et que nous retrouverons dans notre demeure bien pourvue le repas du soir, il y a peut-être quelque veuve de Sarepta qui a dit en commençant cette journée : « Voici, j'amasse deux bûches, puis je m'en irai et j'apprêterai un mets grossier pour moi et pour mon fils, et nous le mangerons, et après cela nous mourrons! »

Ainsi parle à Élie, sans pain, la veuve réduite à son dernier morceau de nourriture. Et c'est là le sort de la femme chargée de le nourrir! Et c'est de cette association de misères que doit sortir la délivrance! Encore une fois, quelle épreuve pour la piété d'Élie! A sa place, que de doutes, que



de défiances, que d'alarmes auraient agité nos cœurs, nos cœurs si inquiets, si troublés, dès que la moindre de nos ressources se trouve menacée, dès qu'un point noir se forme dans notre ciel! . . . Mais lui, si quelque doute s'élève en son âme, il le réprime par la parole de Dieu. « Lève-toi et va-t-en à Sarepta qui est près de Sidon. Voici, j'ai commandé à une femme veuve de te nourrir. » Et encore : « L'Éternel est celui qui fait mourir et qui fait vivre, qui fait descendre au sépulcre et qui en fait remonter. L'Éternel est celui qui appauvrit et qui enrichit, qui élève et qui abaisse : il élève le pauvre de la poudre et tire le misérable de dessus son fumier. » Donc, point de doute, point de crainte. Dieu, qui est l'auteur de sa détresse, saura bien être, quand il lui plaira, l'auteur de sa délivrance. Et, se tournant vers la femme : « Ne crains point, ainsi a dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : la farine qui est dans la cruche ne manquera, point, et l'huile qui est dans la fiole ne défaudra



point, jusqu'à ce que l'Éternel ait envoyé de la pluie sur la terre. »

Mes frères pauvres, qui pouvez vous trouver dans cette assemblée, recevez instruction. Apprenez que votre indigence, comme celle du prophète, est une dispensation de Dieu.

Sans doute, dans la condition du pauvre, il peut y avoir, il y a souvent de la faute du pauvre : paresse, imprévoyance, inconduite, intempérance, ah ! il faut bien le dire, avant tout, intempérance. Savez-vous ce qu'affirme une plume autorisée¹ : « Les cabarets absorbent toutes les semaines le tiers des salaires, et il faudrait dire la moitié, si l'on comptait les forces diminuées, la santé compromise, la vie abrégée. » Oh ! mes frères ouvriers, laissez-moi décharger mon cœur devant vous ! Laissez-moi vous dire combien ce cœur souffre, quand je rencontre à chaque pas, dans nos rues, des repaires d'intempérance, et que je les vois

1. M. Jules Simon



toujours remplis ! Laissez-moi vous adresser cet avertissement de Salomon : « Ne regarde point le vin quand il est rouge et quand il brille à travers la coupe, car il mord par derrière comme un serpent, et il pique comme un basilic, » Oui, il mord, sachez-le bien, pauvres, il mord dans la moelle même de votre subsistance et de celle de vos enfants, il mord dans votre dignité d'homme et de créature de Dieu ! — Sans doute, dans la condition du pauvre, il peut y avoir aussi de la faute du riche. Abus des circonstances, usure, oppression, spoliation, spéculations téméraires dans lesquelles on compromet avec sa propre fortune la fortune d'autrui et les économies du pauvre ; *maisons bâties sur un gain déshonnête*, dont parle l'Écriture, *où la pierre criera de la paroi et où les nœuds des poutres s'entre-répondront* (Dieu entend cette voix et il s'en souviendra au jour du jugement !) ou tout simplement assistance insuffisante, négligence égoïste, oubli involontaire et pourtant coupable



des besoins du malheureux. — Sans doute, encore dans la condition du pauvre, il peut y avoir de la faute de la société. Se préoccupe-t-elle suffisamment du sort des classes laborieuses ? Fait-elle tout ce qu'elle peut pour combattre le paupérisme ? S'inquiète-t-elle assez de ce terrible problème et des questions qui s'y rattachent, de la cherté des loyers et des subsistances, de la proportion entre le travail et les forces de l'homme, entre le travail et le salaire ? Et si, par exemple, comme l'affirme encore l'écrivain généreux que j'ai déjà cité, la modicité du salaire des femmes dans nos grands centres de population, est telle, qu'elles se trouvent plus d'une fois placées entre la misère et le déshonneur, la société a-t-elle fait son devoir, et peut-elle, mieux que Pilate, se laver les mains ? — Sans doute, enfin, il faut remonter pour expliquer la souffrance de la pauvreté, comme toute autre souffrance, au péché, père de la douleur et source de tous maux. Qui dira toute la part qui



lui revient, soit dans l'existence même, soit dans les proportions effrayantes des inégalités sociales et dans les sentiments coupables qui de part et d'autre viennent y mêler leur venin ?

Mais, quoiqu'il en soit, ces divers abus sont des fruits de la liberté humaine que Dieu nous a octroyée avec tous ses périls. Quoiqu'il en soit, au delà de toutes les causes secondes, au delà des faits et de leurs conséquences, au delà des fautes dont la responsabilité retombe sur qui de droit, il y a la volonté de Dieu sans laquelle rien ne s'opère. Et dans ce sens on peut dire que la pauvreté est voulue, ou tout au moins permise de Dieu.

Dans combien de circonstances d'ailleurs ne procède-t-elle pas directement de Lui ? N'est-ce pas Dieu qui avait fait en Israël le ciel d'airain et la terre stérile ? N'est-ce pas Dieu qui avait réduit son serviteur Elie à ne posséder rien et à demander son pain aux corbeaux du torrent ou à la veuve de Sarepta ? N'est-ce pas Dieu qui en



retirant à celle-ci l'appui de sa vie, l'avait conduite à l'épuisement graduel de ses ressources et avait ainsi préparé ce dénuement extrême qui a fait frémir nos cœurs ?

Pour vous aussi, mes frères pauvres, des événements indépendants de votre volonté, mais voulus de Dieu (car il n'y a pas de hasard) ont pu vous faire ce que vous êtes. — Vous êtes nés dans une famille indigente et non dans une maison aisée. Qu'y pouvez-vous ? la Providence ne l'a-t-elle pas voulu ? — Un ciel d'airain a brûlé vos récoltes, ou les fleuves débordés les ont emportées : des maladies mystérieuses attaquant les animaux ou les plantes ont anéanti le produit de vos champs. — Il s'est fait dans le monde politique une crise qui, de secousse en secousse, est venue jusqu'à vous et vous a enveloppé, victime obscure ou éclatante, dans un désastre ruineux. — L'être qui était votre joie et votre ressource ici-bas vous a été retiré, et tout avec lui ; — une maladie est venue mi-



ner votre corps robuste et vous enlever ce travail qui était votre pain ; — une infirmité, votre triste partage dès l'enfance, ne vous a pas laissé les ressources naturelles qui restent au plus pauvre, et vous a voué dès le berceau à une double indigence. . . Mais, d'où viennent ces lots d'infortune, si ce n'est de Dieu ?

O pauvres, ô malheureux, ô déshérités de ce monde, prononcez-la cette parole, ou plutôt entrez dans cette pensée : cela vient de Dieu ! Cela vient de Dieu ! Pensée, salutaire qui vous rappelle votre absolue dépendance en même temps que l'absolue souveraineté de Dieu, et vous humilie *sous sa puissante main* !

Cela vient de Dieu ! pensée de paix, car elle vous fait lever les yeux vers le ciel d'où descend toujours quelque calme et quelque soulagement ; elle substitue à la rude main du sort la main d'un Père !



Cela vient de Dieu ! pensée de consolation, car ce qui vient de Dieu n'est pas sans dessein et sans but, et ne peut tendre qu'à une fin, le bien réel et éternel de ses enfants !

Cela vient de Dieu ! pensée d'espérance, car ce qui vient de Dieu peut être, du soir au matin, ôté ou tout au moins allégé, adouci par lui. O pauvre, ne te désespère pas ! Prie, confie-toi, espère ! Serais-tu comme Elie, errant et sans asile, serais-tu comme la veuve à ton dernier morceau de pain, *ne crains point, crois seulement*, et jette un regard dans la cabane de Sarepta.

Quel doux spectacle s'offre à nos yeux, mes frères, dans cette chétive demeure ! Regardez cette table dressée. . . Le prophète, la veuve et son fils s'y asseyent ? ensemble et Dieu les rassasie avec la faible portion du jour. . . Le lendemain se lève. . . et voici, la fiole se trouve remplie d'huile et la



cruche de farine. Un autre jour paraît. . . et puis un autre. . . et puis un autre. . . et l'huile et la farine se renouvellent dans leurs humbles vaisseaux. Ce ne sont point des quantités abondantes, ce ne sont point des provisions pour longtemps amassées, ce ne sont point des mets variés et somptueux, c'est pour chaque jour le strict nécessaire. Mais voyez-vous ces fronts heureux, ces visages sereins ? Entendez-vous le prophète bénir la main invisible qui chaque jour remplit et la cruche et la fiole ; la révéler, cette main céleste, à la femme païenne et à son jeune fils ; leur apprendre à connaître ce Dieu qu'il apprend lui-même à aimer davantage ; et la bénédiction d'en haut, spirituelle et temporelle, descendre d'un même cours sur ce riant foyer, sur ce groupe fidèle. . . O pauvre, chaque fois que tu te prendras à désespérer, rappelle-toi cette cabane, cette table, cette cruche, cette fiole. . . et fais monter ta prière vers le Dieu d'Elie et de la veuve de Sarepta !



A votre tour maintenant, vous qui possédez une part quelconque des biens de ce monde, vous qui êtes à l'abri du besoin, ou entourés des sécurités de l'aisance, ou élevés sur les hauteurs de la fortune, à votre tour de recevoir cette grande leçon : que si la pauvreté vient de Dieu, la richesse aussi vient de lui. Le Seigneur a voulu nous rendre cette origine évidente en se passant ici de tout intermédiaire. La veuve de Sarepta reçoit directement de Dieu, sans autre concours que celui de sa confiance, le pain qu'elle partage avec son hôte. Et nous aussi, malgré les apparences, et à travers la chaîne d'effets et de causes qui s'étend de nous à Dieu, c'est de Lui en réalité que nous recevons les biens modiques ou considérables qui sont entre nos mains.

Pour vous *vos champs et vos maisons*, dit l'Écriture, *sont l'héritage des pères*. Mais qui a donné à vos pères ces maisons et ces champs ? Qui a fait *échoir vos cordeaux dans des lieux*



agréables, plutôt que sur le sol aride de la gêne ou de la misère ?

Pour vous, vos heureux instincts, votre esprit pénétrant, vos talents, votre génie ont assuré votre succès. Mais oubliez-vous que celui qui fait luire l'astre dans le ciel est le même qui allume le rayon de l'intelligence humaine ?

Pour vous, votre bras laborieux et infatigable a lentement bâti l'édifice de votre prospérité. Mais qui a donné à votre bras la force ou l'adresse ? Qui vous a créé sain et robuste tandis qu'à vos côtés votre semblable ne traîne qu'un corps maladif ?

Ne savez-vous pas d'ailleurs, hommes de ce siècle, que la première richesse des individus et des peuples est la richesse du sol, qui nous vient directement de Dieu ? Etudiez l'histoire et rappelez vos propres souvenirs. Toutes les fois que Dieu a semblé mettre une restriction à la fécondité de nos campagnes, n'avez-vous pas vu l'in-



quiétude gagner tous les esprits et la pression de la gêne se faire sentir ou pressentir à tous les foyers, depuis le plus pauvre jusqu'au plus riche? Et si Dieu ne daignait pas rouvrir sa main après l'avoir un moment fermée, s'il continuait à nous refuser pendant un an, deux ans, trois ans, les récoltes indispensables, s'il se servait de ces mille fléaux qui sont en son pouvoir pour condamner nos champs à une stérilité absolue... que deviendrions-nous? oui, que deviendrions-nous? Et à quoi nous serviraient nos inventions, nos découvertes, nos fils électriques et nos chemins de fer, nos cités brillantes, nos monuments splendides et tout l'appareil de notre civilisation, si ce n'est à faire ressortir, comme de pompeux ornements sur un corps ruiné, notre irrémédiable misère? Ah! ne l'oubliez point, hommes de ce siècle, à l'origine de toutes vos richesses, il y a la cruche et la fiole de Sarepta! Des ruisseaux divers, au cours sinueux et prolongé, peuvent alimenter ces



réservoirs de la vie, mais à la condition qu'une source première les alimente eux-mêmes. La main de l'homme active et prudente, peut presser la farine dans la cruche et verser l'huile dans la fiole, mais à la condition que la main invisible et souveraine lui transmette (et de jour en jour, et d'heure en heure) ce qu'elle doit répandre. La cruche enfin, au lieu d'être d'argile, peut être d'argent ou d'or, la fiole de verre peut être de cristal ou d'albâtre, étinceler de pierreries, s'épancher sur une table splendide et sous des lambris dorés. . . mais ce n'en est pas moins le Dieu de la veuve qui a daigné la remplir.

O riche, prononce-la donc à ton tour sur ta richesse, la parole du pauvre sur son indigence : cela vient de Dieu !

Cela vient de Dieu. . . et ton orgueil s'abaisse et tu reprends devant Dieu l'humble attitude de la créature qui ne peut se glorifier de rien, car il n'est rien qu'elle n'ait reçu !



Cela vient de Dieu. . . et pour toi aussi le ciel apparaîtrait, il s'entr'ouvre au-dessus de ta tête, et tu vois la main de Dieu sortant de la nue déposer chaque jour sur ta table ton pain quotidien, dont la saveur est doublée par la reconnaissance !

Cela vient de Dieu. . . et ta conscience réveillée te dit aussitôt que ce que tu as reçu de Dieu, tu dois le lui consacrer !

Le contesteriez-vous, mes frères ? Regarderiez-vous vos biens comme vous appartenant en propre, et comme une possession indépendante dont vous pouvez faire ce que bon vous semble ? Ce serait oublier ce que vous venez de reconnaître, c'est que Dieu les accorde ou les refuse, les augmente ou les diminue à son gré, que par conséquent ils sont à lui et non à vous. Ce serait oublier que l'Écriture, d'accord avec la conscience et le simple bon sens vous appelle serviteurs et



non pas maîtres, administrateurs et non propriétaires ; que d'après son constant langage, vos biens quels qu'ils soient, sont un dépôt qui vous est confié, un talent qui vous est remis pour le service de Dieu. Sans doute vis-à-vis des hommes, vos biens, légitimement acquis, sont à vous, et nul n'a le droit de vous les prendre ou d'en régler l'usage. Mais vis-à-vis de Dieu, il n'en est plus de même : ils sont à lui, vous lui en êtes redevables, et comme David dans cette belle journée où son peuple et lui-même à sa tête versaient pour la construction du temple des flots d'or, d'argent et d'airain, vous devez vous écrier en présentant au Seigneur vos trésors, les produits de vos champs et tout ce qui est à vous : *Eternel, toutes ces choses viennent de toi, et les ayant reçues de tes mains, nous te les présentons.*

Or le premier hommage, la première offrande que nous devons en faire à Dieu, c'est d'en donner à ceux qui en manquent et que sa Providence jette



dans nos bras.

C'est là le dernier enseignement de la touchante histoire que nous méditons. Dieu a fait le pauvre, Dieu a fait le riche, mais il les a faits pour se rencontrer dans la charité. Voyez Élie et la veuve de Sarepta ; Elie sans asile et sans pain, la veuve comparativement riche puisque Dieu lui a donné un asile et assez de pain pour le partager. . . Ils se rencontrent, Dieu les adresse l'un à l'autre, Dieu les confie l'un à l'autre et sa bénédiction descend sur eux.

Qu'ils se rencontrent donc aussi le riche et le pauvre au sein de notre société qui se réclame du nom de Christ. Qu'ils se rencontrent, au lieu de marcher ici-bas comme sur deux zones parallèles séparées par un abîme : l'une facile et brillante, l'autre aride et sombre ; l'une où tout abonde, l'autre où tout manque ; l'une où la richesse s'étale, oisive, égoïste, et dédaigneuse, l'autre où la misère s'avance, oubliée, méconnue, abaissée !



Oh ! que les deux zones se rapprochent et qu'il s'opère entr'elles l'incessante communication de la charité !

Que le riche et le pauvre se rencontrent par la multiplication de ces institutions salutaires qui tendent à affranchir, à relever celui qui souffre ; à le mettre en état de se suffire à lui-même, à développer en lui le saint amour de la famille, à lui ouvrir les sources de l'instruction, à lui faciliter comme dans la cité ouvrière de Mulhouse, l'accès de la propriété, et à l'intéresser ainsi, au même titre que les classes plus favorisées, à la chose publique !

Que le riche et le pauvre se rencontrent, en attendant des améliorations toujours lentes à venir, par des secours largement et joyeusement donnés chaque fois qu'une nécessité les réclame ; et que cette formule de l'Église apostolique cesse d'être une lettre morte : *que votre abondance supplée à leur indigence afin qu'il y ait de l'égalité !* Arrière



sans doute cette égalité brutale qui n'est qu'un rêve souillé de sang! Mais arrière aussi ce parti pris, commode et cruel, d'une disproportion qui doit toujours peser à des cœurs chrétiens! Arrière la conscience relâchée qui ne se préoccuperait pas de cette intention divine : *afin qu'il y ait de l'égalité!*

Que le riche et le pauvre se rencontrent non pas seulement dans une assistance suffisante, mais dans cette cordiale sympathie, dans ce mutuel respect, sans lesquels l'assistance abaisse tout ensemble et celui qui donne et celui qui reçoit. Riches, plus de hauteur, plus de dédain, plus de dureté! Pauvres, plus de jalousie, plus de méfiance, plus de tromperie, plus d'ingratitude!

Que le riche et le pauvre se rencontrent enfin dans la communion de Dieu et de Christ. Là est la profonde et durable unité. Là, s'effacent les distinctions d'un jour. Là, se révèle, au sein d'une même misère et d'un même relèvement, le prin-



cipe de l'égalité humaine. Là, le riche et le pauvre sentent que la vraie misère est celle d'un cœur éloigné de Dieu, et la vraie richesse celle d'un cœur qui le possède. Là, ils apprennent, pour ne plus l'oublier, que Dieu les a faits l'un pour l'autre et tous les deux pour Lui ! Là, le poignant contraste de Lazare et du mauvais riche n'est plus possible, il s'efface peu à peu des annales humaines pour faire place au consolant tableau d'Élie et de la veuve de Sarepta ! Ce tableau, mes chers frères, vous pouvez et vous voudrez le réaliser aujourd'hui même. Ce temple est la cabane de la veuve. Dieu y rassemble en ce moment ses *Elie errants et affamés* : il place devant vous vos pauvres, vos malades, vos infirmes, vos veuves, vos orphelins, vos vieillards abandonnés. Nous leur avons dit de la part de Dieu : courage, confiance ! Nous leur avons promis le secours et la délivrance d'Élie. . . Voulez-vous nous démentir, voulez-vous démentir Dieu lui-même ? Ah ! bien plutôt soyez les témoins de



sa fidélité et les instruments de ses miséricordes. C'est par vous que Dieu veut les secourir. Prêtez-vous à ce doux ministère ! Renouvelez, renouvelez la scène de Sarepta ! O vous dont Dieu a fait déborder si libéralement la cruche et la fiole, donnez avec abondance. O vous qui n'avez que le strict nécessaire dans vos humbles vaisseaux, partagez ce nécessaire lui-même avec de plus pauvres que vous, car nul n'est exclu des privilèges de la charité. Donnez avec affection, donnez avec joie à ces malheureux qui s'attendent à vous. Donnez-leur, car ils sont vos concitoyens, vos coreligionnaires, les membres de votre église, vos semblables, vos frères en Adam et en Jésus-Christ. . . Mais ne sont-ils pas plus encore ? Quel sceau touchant et auguste n'ai-je pas vu empreint sur leur front ! . . .

Ecoutez. Lorsque la veuve de Sarepta vit venir à elle ce voyageur inconnu qui lui demandait un peu d'eau et une bouchée de pain, elle croyait n'avoir devant les yeux qu'un homme humble et



pauvre comme elle-même. Quelle fut sa surprise, quel fut son ravissement, lorsqu'elle reconnut en lui un prophète d'Israël, lorsqu'elle apprit qu'elle avait *logé un ange de Dieu sans le savoir!* . . .

Mes frères, il y a *ici plus qu'un prophète!* Pauvres, qui nous tendez la main, vous vous transfigurez à nos regards! En vous nous apparaît Celui qui, après avoir vécu sur la terre entouré des pauvres et des petits, a voulu revivre non pas comme nous dans une postérité brillante et honorée aux yeux du monde, mais dans le troupeau gémissant des chétifs, des misérables et des méprisés d'ici-bas! Oui, nous t'avons reconnu sous ce nouveau voile d'ignominie, sous cette nouvelle couronne de douleur, ô toi divin Jésus, qui as porté toutes nos misères et tous nos péchés; toi qui as été mis en langueur, frappé, crucifié pour nous; toi sans qui nous étions tous condamnés, perdus, exclus à jamais de la communion du Père; et par qui nous sommes



tous, si nous voulons croire en toi, pardonne, adoptés et sauvés à jamais! . . .

Et c'est toi, ô Dieu-Sauveur, qui daignes nous demander comme pour toi-même une partie de nos biens, non pour payer ce salut gratuit et magnifique à l'égard duquel nous serons éternellement insolubles, mais pour te témoigner, en soulageant nos frères, un peu de notre reconnaissance pour ce don suprême!

O notre Dieu-Sauveur, nous ne te refuserons pas ce que tu nous demandes. Voici nos cœurs, voici nos biens. Ta charité nous presse. Nous voulons t'aimer, te servir dans ces créatures souffrantes qui sont tes représentants. Nous voulons être de ceux qui, sauvés par ta mort et vivant de ta vie, entendront sortir de ta bouche ces ineffables paroles qui feront à elles seules la félicité de tes élus : *J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais étranger et vous m'avez recueilli, j'étais nu*



et vous m'avez vêtu, j'étais malade et en prison et vous m'avez visité. Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès la fondation des siècles ! Amen !

Jésus et la samaritaine

Or, il fallait qu'il passât par la Samarie. Il arriva donc à une ville de Samarie, nommée Sychar, près du champ que Jacob donna à Joseph son fils. Or, là était la source de Jacob. Jésus donc, fatigué du voyage, s'était ainsi assis près de la source ; c'était environ la sixième heure. Une femme de la Samarie vient pour puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donne-moi à boire. Car ses disciples s'en étaient allés à la ville pour acheter des vivres. La femme samaritaine lui dit donc : Comment toi, qui es Juif, me demandes-tu à boire, à moi, qui suis une femme samaritaine ? (Car les Juifs n'ont point de relations avec les Samaritains.) Jésus répondit et lui dit : Si tu connaissais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, tu l'aurais prié toi-même, et il t'aurait donné de l'eau vive. La femme lui dit : Seigneur, tu n'as point de vase pour puiser, et le puits est profond, d'où aurais-tu donc cette eau vive ? Es-tu plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits, et qui en a bu lui-même, ainsi que ses fils et ses troupeaux ? Jésus répondit et lui dit : Quiconque boit de cette eau-là aura de nouveau soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; au contraire, l'eau que je lui



donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissante jusqu'à la vie éternelle. La femme lui dit : Seigneur, donne-moi cette eau-là, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus ici pour puiser. Jésus lui dit : Va, appelle ton mari, et viens ici. La femme répondit : Je n'ai point de mari. Jésus lui dit : Tu as bien dit : Je n'ai point de mari ; car tu as eu cinq maris ; et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari ; tu as dit vrai en cela. La femme lui dit : Seigneur, je vois que tu es un prophète ! Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous dites, vous, que le lieu où il faut adorer est à Jérusalem. Jésus lui dit : Femme, crois-moi, l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. Vous, vous adorez ce que vous ne connaissez point ; nous, nous adorons ce que nous connaissons ; car le salut vient des Juifs. Mais l'heure vient, et elle est maintenant arrivée, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car aussi, ce sont de tels adorateurs que le Père cherche. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. La femme lui dit : Je sais que le Messie (celui qui est appelé Christ) vient ; quand celui-là sera venu, il nous annoncera toutes choses. Jésus lui dit : Je le suis, moi, qui te parle.

Et là-dessus, ses disciples arrivèrent, et ils s'étonnaient de ce qu'il parlait avec une femme ; néanmoins, aucun ne dit : Que lui demandes-tu ? ou : De quoi parles-tu avec elle ?

La femme laissa donc sa cruche et s'en alla à la ville, et



elle dit aux gens : Venez, voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait : ne serait-ce pas le Christ? Ils sortirent de la ville, et ils venaient vers lui.

(Jean 4.5-29)

D'émouvants souvenirs planaient sur les lieux où nous rencontrons aujourd'hui le Sauveur. C'est là que l'antique Jacob avait creusé un puits profond « pour lui-même, et ses enfants et ses troupeaux. » Là encore se passait au temps de Josué la grande scène des bénédictions et des malédictions prononcées par les Lévites, auxquelles les douze tribus d'Israël, groupées sur les deux montagnes d'Hébal et de Garizzim, répondaient par un *Amen* solennel. Là enfin, après les désastres d'Israël, après la rupture de l'unité politique et de l'unité religieuse elle-même, s'éleva un temple rival de celui de Jérusalem où les Samaritains, Israélites schismatiques et dégénérés, rendaient à



Dieu un culte mélangé d'erreurs, dont le premier dogme semblait être la haine du Juif que celui-ci leur rendait avec une triste réciprocité.

Mais à ces lieux pleins de souvenirs, va s'en attacher un nouveau qui effacera tous les autres. C'est celui du divin Fils de Marie s'asseyant fatigué, altéré, au puits du patriarche et conversant dans un langage céleste, avec une femme de Samarie. Et quand le voyageur, parcourant la Terre-Sainte, s'assiéra, la bible à la main, au bord du puits de Jacob qui subsiste encore aujourd'hui ; ce qui se retracera irrésistiblement à son esprit et à son cœur, ce ne sera pas l'écho des bénédictions et des malédictions des Lévites, ce ne sera pas la vieille querelle des Samaritains et des Juifs ; — ce sera la rencontre du Fils de Dieu et de la pécheresse de Sichar. Il croira assister à leur entretien mémorable et il entendra les accents immortels de Jésus au milieu du silence du désert.

Soyons aujourd'hui, ce pieux voyageur ! Fran-



chissant par la pensée la distance des temps et des lieux, contemplons tour à tour les deux interlocuteurs de ce merveilleux dialogue. Faisons plus : devenons peu à peu l'un d'entre eux, substituons-nous à la Samaritaine et puissions-nous comme elle sentir s'allumer ou se rallumer en nous cette soif spirituelle que Jésus seul peut apaiser !

Jésus, l'homme de l'éternité dans le temps et du ciel sur la terre, voit sans cesse rayonner le monde invisible à travers le monde visible. Il passe sans effort de l'un à l'autre, il va de tout à Dieu et aux réalités éternelles. En ce moment même, la vallée brûlante qu'il traverse, le poids du jour qui l'accable, la soif qui le dévore, et ce puits qu'il rencontre comme la Providence du désert, retracent à son âme cette autre Samarie desséchée et brûlante qui s'appelle la vie humaine, cette soif spirituelle qui consume tout enfant d'Adam. . . et cette *eau vive* que lui seul est venu apporter à



nos âmes.

Mais, à l'inverse de Jésus, la Samaritaine ne peut s'élever des choses visibles aux choses invisibles : elle est comme enchaînée et rivée aux objets et aux sensations d'ici-bas. Sous la couche épaisse d'une vie charnelle, sans religion et même sans moralité, ses instincts spirituels sont en quelque sorte morts et ensevelis. Voyez plutôt : à une première parole de Jésus lui signalant une *eau vive* dont il a le secret, elle répond : « Tu n'as rien pour puiser et le puits est profond : d'où aurais-tu donc cette eau vive ? » Jésus s'exprime plus clairement : Il distingue cette eau matérielle, insuffisante et passagère d'une onde spirituelle, intarissable, éternelle! . . . Elle ne comprend pas encore. « Seigneur, donne-moi de cette eau afin que je ne vienne plus ici pour en puiser. » Pauvre femme ! quelle ignorance ! quelle impuissance à l'élever au-dessus de la région des sens ! Comment le Sauveur atteindra-t-il cette âme si profondé-



ment engourdie ! Comment pourra-t-il réveiller en elle cette soif spirituelle qu'il présuppose puisqu'il y fait appel, mais qui est comme anéantie sous le poids des instincts terrestres ? Comment il le pourra ? . . . C'est son secret, qui s'offrira plus tard à notre admiration. Demandons-nous pour le moment si cette soif que Jésus présupposait dans l'âme de la Samaritaine n'existe pas aussi dans les nôtres.

Elle s'y trouve ; mes frères, elle constitue le fond même de notre nature. L'homme porte en lui des désirs sans bornes et des aspirations immenses. Le poète a dit vrai :

. Malgré moi, l'infini me tourmente !

Il faut au cœur humain, si fragile mais si vaste, cette satisfaction suprême qui s'appelle l'infini ! L'infini en connaissance, l'infini en amour, l'infini en durée, l'infini, c'est-à-dire le parfait en morale, l'infini en bonheur, . . . il lui faut la plénitude de la vie !



C'est avec ce cœur avide et palpitant que le jeune homme s'élançe vers l'avenir, tenant en main une coupe large et profonde où il s'apprête à recueillir toutes les félicités dont l'attrayante image semble flotter devant lui dans un ciel d'azur. Le monde s'avance au-devant du jeune homme et, inclinant vers lui mille amphores brillantes, il s'offre à remplir sa coupe. Que de promesses ! que de jouissances ! Voici l'indépendance, ce rêve de l'enfant, cette possession enivrante du jeune homme. Voici les plaisirs, les fêtes, les joyeux amis. Voici les arts et leur magie. Voici la science et ses premières conquêtes. Voici la gloire et ses premières fumées. Voici les affections du cœur avec leur charme pur ou leurs brûlants transports ! . . . Cœur avide, es-tu désaltéré ? . . . Pourquoi cependant cette agitation, cette poursuite d'objets toujours nouveaux, ces coupes succédant à d'autres coupes ? N'aurais-tu pas rencontré ce calice que tu rêves, ce calice auquel tu pourrais puiser à



longs traits une eau toujours fraîche et pure, sans déception ni remords? . . . Des déceptions, des remords, en aurais-tu déjà éprouvé? . . . On le dirait à voir certaines ombres qui passent sur ton front. . .

Mais le temps fuit. . . , la riante matinée de la jeunesse a fait place au midi brûlant de l'âge mûr. Le monde s'avance avec d'autres breuvages pour remplir notre coupe. Voici les responsabilités enviées de la famille, et ce doux intérieur dont nous sommes le centre et l'âme. Voici une profession modeste ou brillante dans laquelle nous allons faire l'application de nos forces et recueillir le fruit de nos travaux. Voici l'entraînement des affaires, la fortune et ses perspectives, la vie publique et ses émotions tumultueuses mais attrayantes. . . . Cœur avide, es-tu désaltéré? . . . Mais qu'ai-je aperçu? Les nuages passent plus souvent sur ton front. Le souci y grave ses empreintes et bientôt ses sillons ineffaçables. Pas une de ces



nouvelles sources de joie qui ne soit devenue, à plus d'un égard, une source de tristesse. Famille, carrière, fortune, succès, vie privée, vie publique, tout t'avait réservé quelque mécompte, quelque déception. . . Eh ! que parlé-je de mécompte et de déception ? . . . Un jour je te vois, mon frère, le front caché dans tes mains, sur le bord d'une tombe ! . . . Tu as connu quelque'une des grandes épreuves d'ici-bas. Ah ! ce n'est point à ce moment que je t'adresserai cette question cruelle : Es-tu heureux ? . . . Non, c'est au milieu même de la prospérité, au sein d'une position enviée, à l'heure de la faveur et du succès, que je constate je ne sais quelle lassitude qui parfois te saisit et t'accable. Me trompé-je ? Un jour tu as dit de ton bonheur : est-cela ce que j'avais rêvé ? . . . — Montre-moi ta coupe et je t'y montrerai, avec un prédicateur moderne, une lie amère que tous les breuvages terrestres y ont successivement déposée en se retirant, et qui mêle une goutte empoisonnée à toutes



tes jouissances.

Mais le temps fuit. . . Cette vie qui t'a si peu donné commence à tarir. Le fleuve se fait étroit entre ses rives décolorées. Voici les premières, atteintes de l'âge, les premiers pressentiments du déclin. Si du moins la vieillesse t'offrait un port tranquille, ce repos tant souhaité qui ressemble au soir d'un beau jour, et cette période recueillie dans laquelle l'homme, rassasié d'années, savoure d'une part ses souvenirs, et de l'autre ses espérances. Mais hélas ! c'est là la vieillesse du rêve, et non celle de la réalité. La réalité, la voici. Tes souvenirs ? Quelques-uns d'entre eux sont doux, plusieurs sont amers, plusieurs trempés de larmes ou accompagnés de la piqûre du remords. Tes espérances ? Pour ce monde, tu n'en as plus. Pour l'autre, tu en as-peu, car tu n'as pas cultivé en ton âme ces plantes célestes, et de l'obscur éternité vers laquelle tu marches, il t'arrive bien plus de craintes que d'espérances. Oui, tu crains cette



mort qui déjà semble prendre une première possession de ton corps usé, tu crains cet avenir pour lequel tu n'es pas prêt, tu crains ce Dieu qu'il faudra y rencontrer demain. . . Ah! je n'ose plus te dire, tant tu me fais pitié : cœur avide, es-tu satisfait? Je te vois, toi parti si joyeux, si riche d'avenir, traînant tes derniers pas sur ton triste chemin, jusqu'à ce qu'un jour tu chancelles, tu tombes, laissant échapper de tes mains ta coupe épuisée qui se brise sur la pierre d'un sépulcre!

Mes frères, est-ce là de la fiction, ou de l'histoire? L'histoire qui se passe chaque jour sous vos yeux; l'histoire de vos voisins, de vos amis, l'histoire qui est déjà la vôtre et qui le sera peut-être jusqu'au bout? Et cette histoire, n'est-elle pas le commentaire frappant, saisissant de réalité, de cette parole de Jésus : *Quiconque boira de cette eau aura encore soif?* Oui, cette soif d'infini, de lumière, d'affection, de bonheur, qui était en vous,



vous l'avez adressée non aux fontaines du ciel, mais aux sources inférieures de la terre, et vous n'avez fait que l'irriter par ces breuvages trompeurs. Il en devait être ainsi ; vous avez méconnu votre nature, vous avez étouffé ses plus nobles aspirations ; elle se venge par sa tristesse, le dégoût, le vide, la souffrance sourde et incurable. Il en devait être ainsi : ce n'est pas avec le borné, l'imparfait, le terrestre, qu'on satisfait d'infinis besoins, ce n'est pas avec les choses d'ici-bas qu'on peut remplir un cœur fait pour les choses d'en haut. Ce n'est pas le monde, non pas même le monde entier qui peut apaiser en vous la soif de Dieu !

Ah ! si du moins vous vouliez le reconnaître et vous l'avouer à vous-même, et présenter enfin à Jésus-Christ ce cœur que le monde a déçu et flétri ! Il viendrait à vous, cet Ami que toute douleur appelle, il s'assiérait à vos côtés, et attachant sur vous ce « regard qui est la délivrance, » il



vous dirait comme à la femme de Samarie : « Si tu connaissais le don de Dieu et qui est Celui que te dit : donne-moi à boire, tu Lui en aurais demandé toi-même et il t'eût donné de l'eau vive. Celui qui boira de cette eau aura encore soif, mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif. »

Mais non, cette soif spirituelle, qu'éprouve dans ses profondeurs toute âme d'homme, plusieurs, comme la Samaritaine, travaillent à l'étouffer (et ils n'y réussissent que trop) sous la vie de la chair, comme s'ils avaient à cœur de réaliser ce lugubre tableau de Bossuet : « Plus de raison, ni de partie haute : tout est corps, tout est sens, tout est abruti et entièrement à terre. » D'autres sentent la blessure, mais ils jettent sur elle un manteau d'orgueil, plutôt que d'aller, humbles et contrits, la dévoiler au Médecin céleste. D'autres souffrent et avouent leur souffrance, mais ils sont découragés et restent dans une langueur fatale,



pareils à ces malades indifférents à tout remède, et bientôt au mal lui-même. D'autres enfin, et c'est le plus grand nombre, cherchent à échapper à l'universel malaise par la distraction, par l'étourdissement, par le tourbillon des affaires ou des plaisirs, — ou par ce lâche accommodement aux imperfections de la vie qu'on appelle quelque fois dans ce monde la raison et la sagesse. O Dieu ! délivre-nous d'une telle raison ! ô Dieu ! aie pitié d'une telle sagesse ! ô Dieu ! réveille nos âmes, serait-ce au prix des plus grandes douleurs, et fais renaître en nos cœurs cette soif profonde et insatiable qui est notre tourment, mais notre gloire ; l'aiguillon qui nous blesse et nous meurtrit, mais qui peut seul nous pousser dans tes bras !

Comment Jésus réveillera-t-il la soif endormie de la Samaritaine ? En réveillant sa conscience, en produisant en elle une conviction irrésistible de péché. *Va et appelle ton mari !* Parole qui pénètre



comme un glaive dans son âme, parole qui fait apparaître tout d'un coup à ses propres yeux les péchés de la vie qu'elle avait réussi à oublier ! Aussi, s'écrie-t-elle avec une promptitude naïve : « *Seigneur, je vois que tu es un prophète.* » C'est-à-dire : « Seigneur, tu m'as sondée, tu m'as jugée. » Le trait a porté, vous le voyez. Il a si bien porté que la Samaritaine veut en détourner la pointe aiguë, en posant aussitôt au Sauveur une question qui ne la concerne plus directement elle-même, la question actuelle, la question pendante entre les Juifs et les Samaritains : « Est-ce à Jérusalem ou à Garizzim qu'il faut adorer ? » Jésus qui sait que son but est atteint, malgré la diversion tentée par cette âme, daigne répondre à cette question par un de ces mots lumineux et vastes qui épuisent un sujet en le touchant, mais que nous n'avons pas le temps de commenter ici. Il donne raison aux Juifs contre les Samaritains, à la foi des pères contre la foi dégénérée des schismatiques, mais en



annonçant que Juifs et Samaritains feront place à un nouveau peuple adorant Dieu « en esprit et en vérité » dans ce tabernacle spirituel, indépendant des temps et des lieux, qui est l'Eglise ou le cœur chrétien. — « Je sais, répond la Samaritaine, que le Christ doit venir. Quand donc il sera venu, il nous annoncera toutes choses. » — « Je le suis, moi qui te parle, » dit solennellement Jésus. — C'en est assez. Il a révélé à la femme ce qu'elle est, et ce qu'il est Lui-même : elle la pécheresse perdue, Lui le Messie, le *Désiré des nations*, le Fils de Dieu, le Sauveur ! C'en est assez ! Voilà une âme blessée à salut. Toute émue, toute troublée, elle « laisse sa cruche, et s'en va, par la ville, » rendre ce témoignage si frappant dans son humilité ; « Voilà un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait, ne serait-ce point le Christ ? »

Pécheresse de Sichem, je salue en toi une nouvelle créature ! Convaincue de péché, tous les instincts spirituels vont se réveiller dans ton âme,



et tu en chercheras en Christ seul la satisfaction profonde. Pécheresse de Sichem, tu ne retourneras plus aux citernes de ce monde, mais tu iras t'abreuver à *la source des eaux vives*. Pécheresse de Sichem, tu feras plus encore ! Désaltérée toi-même, tu seras pour d'autres le canal de la grâce, *des fleuves d'eau vive découleront de toi !* Je vois déjà venir tes compatriotes auprès de Jésus, et je les entends dire : « Ce n'est plus sur la parole de la femme que nous croyons, mais voici nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est le Christ, le Sauveur du monde. »

Ames altérées, mais qui dissimulez ou étouffez votre noble soif dans la matière, dans l'indifférence ou la frivolité, dans l'orgueil ou l'abattement, que faut-il pour réveiller cette soif au dedans de vous, et vous contraindre à la désaltérer en Christ ? Il faut que Christ vienne, vous aussi, vous *convaincre de péché*.

Votre cœur a souffert des misères de la vie,



mais votre conscience n'a pas souffert de la misère des misères, le péché. Vous avez douloureusement senti, éloquemment décrit peut-être les imperfections, les contradictions, les déceptions et les désordres de ce monde, mais vous ne vous êtes pas dit encore, que le désordre central est en vous-mêmes ; dans votre propre cœur. Il faut que vous le reconnaissiez enfin, en vous frappant la poitrine. Il faut que vous vous sentiez, âmes altérées, non seulement malheureuses, mais coupables, coupables au premier chef, dans la première des relations de votre vie, coupables envers Dieu! . . . Ah ! quand ce sentiment, si faible soit-il (il est toujours trop faible), aura commencé au-dedans de vous, alors vous éprouverez une soif plus profonde et plus ardente que toutes les autres, celle du pardon et de la sainteté. Et cette soif, vous ne pourrez plus ni vous en défaire, ni même vous en distraire, vous ne pourrez plus jeter sur elle le voile de la frivolité ou de l'orgueil, vous ne pourrez plus en



demander l'apaisement aux sources d'ici-bas, il faudra aller à deux genoux, les mains suppliantes, le demander au Dieu de Jésus-Christ.

Oh ! s'il paraissait maintenant devant vous, ce divin Sauveur, comme il parut devant la Samaritaine, s'il attachait sur vous comme sur elle son pénétrant regard, s'il ouvrait la bouche pour prononcer le mot révélateur de votre corruption et pour déclarer *tout ce que vous avez fait...* quel trouble, quel effroi !... Ne voudriez-vous pas vous enfuir de ce temple ?... Mais non, demeurez sous ce regard ! Laissez-vous, une fois enfin, juger par Jésus-Christ. Laissez-le vous révéler vous-même à vous-même en arrachant tous les voiles. Laissez-le vous retracer ces actes coupables, que votre conscience vous reproche, ces paroles que vous n'avez pas su retenir, ces pensées qui sont montées comme des vapeurs impures du fond de votre cœur. Laissez-le remettre devant vous le mal que



vous avez commis, et celui que vous avez voulu commettre, double charge qui doit toujours peser sur votre conscience. Laissez-le faire justice de ces éloges que vous vous laissez décerner avec tant de complaisance, laissez-le dévoiler ces mobiles inférieurs, cette recherche de vous-même, cette préoccupation du regard des hommes, qui déparent vos meilleures œuvres ; laissez-le constater cette révolte foncière et permanente contre Dieu, que vous sentez frémir au-dedans de vous sous les apparences de l'honnêteté, de la sagesse, de la piété elle-même. . . Laissez-le vous juger, vous condamner, vous accabler en vous disant *tout ce que vous avez fait*.

Que si le trait porte aussi dans votre âme, n'essayez pas, comme fit d'abord la Samaritaine, d'en détourner la pointe aiguë par quelque diversion intéressée, par quelque question de théologie ou d'église. . . Ah ! il ne s'agit pas ici de théologie ou d'église, mais de conversion et de salut. Il ne s'agit



pas de la question générale, mais de la question personnelle, de la question qui prime toutes les autres, de la question de votre état actuel devant Dieu, et de votre situation. . . demain dans l'éternité. Encore une fois, n'essayez point d'échapper. . . laissez la lumière se faire au-dedans de vous ! Laissez le Seigneur, dans cette solennelle rencontre, mettre à nu tous les péchés de votre vie jusqu'à ce que, vous sentant comme enfoncer dans un océan d'iniquités, vous n'ayez plus qu'un cri à faire entendre : *Seigneur, sauve-moi, car je pérís !*

Car voici, c'est du sein de votre détresse que sortira votre délivrance ! C'est dans cet abîme d'humiliation que « Dieu vous attend pour faire grâce. » Après vous avoir dit *ce que vous avez fait*, Jésus-Christ vous dira tout *ce qu'il a fait* lui-même. . . Ce qu'il a fait ? Il vous a aimés, « lorsque vous étiez ses ennemis. » Il vous a vus perdus. . . et il est descendu du ciel, il a revêtu



une chair mortelle, il a vécu de votre vie, il a souffert, il a été *mis en langueur*, il s'est laissé insulter, condamner, flageller, immoler sur une croix. . . pour vous apporter du haut de cette croix, le pardon, la paix, l'éternelle vie, pour vous rendre le vrai bien, le souverain bien perdu, Dieu ! Dieu et un Dieu apaisé, qui n'a pour votre passé qu'un pardon gratuit, absolu, sans réserve, effaçant jusqu'aux derniers vestiges de vos péchés ; pour votre présent que les *richesses incompréhensibles* de sa grâce ; pour votre avenir que ses plus éclatantes promesses et son auguste société dans les cieux ! Dieu, et un Dieu apaisé, mes frères, n'est-ce pas là le don suprême ? Nest-ce pas là cet infini, ce parfait, cet immuable, cet éternel, cet inépuisable après lequel soupiraient nos cœurs, mais qu'ils ne trouvaient jamais, parce qu'au lieu de le chercher, ils le fuyaient d'une fuite insensée à travers toutes les vanités d'ici-bas ! Dieu et un Dieu apaisé, pour toujours rendu à notre âme !



Dieu dans nos joies, Dieu dans nos peines, Dieu dans nos tentations, Dieu dans nos déceptions et dans nos froissements, Dieu dans nos abandons et dans nos ruines, Dieu dans la vie, Dieu dans la mort. . . Ames altérées, n'est-ce pas là la *source des eaux*? . . . N'en entendez-vous pas le joyeux murmure, n'en respirez-vous pas l'humide fraîcheur? Ne sentez-vous pas que si vous alliez vous y abreuver de toute l'ardeur de vos aspirations, vous vous désaltérieriez enfin, vous auriez trouvé non une source, mais *la source*, non une eau passagère et trompeuse comme tant d'autres, mais *l'eau vive* elle-même, l'eau vive *jaillissant jusques dans la vie éternelle*?

Prends maintenant ta coupe, jeune homme, et essaie de cette source céleste. . . Dans cette onde limpide qui descend des hauteurs tu puiseras le secret d'une jeunesse pure, ouverte aux sentiments les plus généreux, aux inspirations les plus fécondes. Tu y recueilleras tous les parfums



et toutes les saveurs, excepté l'acre saveur du mal dont tu ne voudras plus.

Prends ta coupe, ô toi qui marches sous le midi brûlant de la vie ! Tu trouveras ici le rafraîchissement que le monde ne donne pas ; et tandis que bien des gouttes amères te seront épargnées, celles qui se mêleront nécessairement à ton breuvage seront adoucies par l'eau céleste. . . et demain absorbées par elle.

Prends ta coupe, vieillard découragé ! il est encore des joies pour toi. Si les fontaines de la terre s'épuisent, le Ciel, ouvert par Jésus-Christ, le ciel, dont tu es plus près, t'envoie des rosées plus abondantes.

Venez tous, mes frères, venez au puits de Jacob ! Accourez, âmes altérées, à la douce invitation de celui qui dit : « si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ». . . en attendant que là-haut, sous les ombrages « de l'arbre de vie » et sur les



bords du fleuve qui baigne les murs de la sainte cité, la même voix nous répète, mais au sein de la perfection et de l'harmonie éternelle : *Que celui qui a soif vienne et je lui donnerai de l'eau vive sans quelle lui coûte rien. »*

Paul et Barnabas à Lystre

Et comme les païens et les Juifs, avec leurs magistrats, se mettaient en mouvement pour les outrager et les lapider, eux, s'en étant aperçus, se réfugièrent dans les villes de la Lycaonie, à Lystre et à Derbe, et dans le pays d'alentour ; et là ils annonçaient la bonne nouvelle.

Et un homme, à Lystre, impotent des pieds, se tenait assis ; perclus dès sa naissance, il n'avait jamais marché. Cet homme écoutait parler Paul, qui, ayant arrêté son regard sur lui, et voyant qu'il avait la foi pour être guéri, dit d'une voix forte : Lève-toi droit sur tes pieds. Et il sauta, et il marchait. Or la foule, ayant vu ce que Paul avait fait, éleva la voix, disant en langue lycaonienne : Les dieux, s'étant faits semblables aux hommes, sont descendus vers nous. Et ils appelaient Barnabas Jupiter, et Paul Mercure, parce que c'était lui qui portait la parole. Et le sacrificateur de Jupiter, qui est à l'entrée de la ville, ayant amené devant la porte des taureaux avec des guirlandes, voulait, ainsi que la foule, offrir un sacrifice. Mais les apôtres Barnabas et Paul, l'ayant appris, déchirèrent leurs vêtements et s'élançèrent dans la foule, criant et disant : Hommes, pourquoi faites-vous cela ? Nous aussi, nous sommes des hommes sujets aux mêmes infirmités que vous. Et nous vous prêchons l'Évangile, qui vous dit de vous détourner de ces

◇ choses vaines pour vous tourner vers le Dieu vivant, qui a fait le ciel et la terre et la mer et toutes les choses qui y sont. 16. Ce Dieu, dans les générations passées, a laissé toutes les nations marcher dans leurs voies, quoiqu'il ne se soit point laissé lui-même sans témoignage, lui qui faisait du bien, qui vous envoyait du ciel les pluies et les saisons fertiles, qui vous donnait la nourriture avec abondance et remplissait vos cœurs de joie... Et en disant cela, à peine purent-ils empêcher la foule de leur sacrifier.

Mais d'Antioche et d'Iconium survinrent des Juifs qui, après avoir gagné la foule, et lapidé Paul, le traînèrent hors de la ville, croyant qu'il était mort. Mais comme les disciples s'étaient rangés en cercle autour de lui, il se releva et entra dans la ville. Et le lendemain il s'en alla avec Barnabas à Derbe.

Et après avoir annoncé l'Évangile dans cette ville-là, et y avoir fait un assez grand nombre de disciples, ils retournèrent à Lystre, à Iconium et à Antioche, affermissant les âmes des disciples, les exhortant à persévérer dans la foi, et leur représentant que c'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu.

(Actes 14.5-22)

Le livre des Actes est l'épopée des premiers triomphes de l'Église. Aussi est-il à la fois abon-



dant et concis, rapide et chargé de faits comme l'histoire héroïque qu'il raconte. Et de même qu'en trente années se pressent, comme les victoires d'une campagne glorieuse, tant de provinces remplies du nom de Christ, tant de cités où flotte l'étendard de l'évangile, tant d'églises fondées, tant d'âmes enfin, en tant de lieux divers, passées « des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie ; » de même aussi dans les trente pages du livre des Actes, se pressent les bulletins de ces victoires, mêlés aux événements les plus dramatiques, emprisonnements, délivrances, tempêtes, naufrages, séditions, martyres, miracles et jugements de Dieu.

Si dans ces pages héroïques, nous en choisissons une seule pour la parcourir en détail, celle par exemple du premier voyage missionnaire de Paul et de Barnabas, quels émouvants épisodes n'y trouverions-nous pas ? Ce départ solennel d'Antioche après la prière et le jeûne, —



la sainte folie de la croix proclamée dans l'île de Chypre, à Paphos, en face du sanctuaire de Vénus, l'enchanteur Elymas confondu, le proconsul Serge-Paul converti — l'apparition des deux missionnaires dans la synagogue d'Antioche de Pisidie, le discours de saint Paul, les mouvements divers qu'il excite, les Gentils soupirant après la vie éternelle, les Juifs jaloux excitant une sédition et les apôtres « secouant la poussière de leurs pieds » pour aller porter ailleurs le message de l'Évangile, — enfin la grande scène de Lystre, que nous venons de vous lire : l'impotent guéri, toute une ville ivre d'enthousiasme, les serviteurs de Christ adorés comme des dieux, traités bientôt après comme des malfaiteurs, et les semences de la vie éternelle tombant sur cette terre païenne à travers la tempête !

Arrêtons-nous aujourd'hui sur ce dernier épisode plein d'intérêt et de grandeur. Suivons les deux missionnaires dans la cité de Lycaonie et



considérons successivement la noble conduite de Paul et de Barnabas, et les fruits de leur présence à Lystre. Nous y trouverons, pour l'Église, pour ses pasteurs et pour ses fidèles, de hautes leçons que nous demandons à Dieu de rendre profitables à toutes nos âmes.

Notre récit s'ouvre par l'histoire d'une guérison miraculeuse. Un homme perclus dès sa naissance, sur un seul mot de saint Paul, recouvre soudain la force et le mouvement et marche devant la multitude confondue par cet éclatant miracle.

Miracle ! mot malsonnant aux oreilles des docteurs de ce siècle ! La sagesse du jour trouve le miracle inadmissible. Elle voudrait l'éliminer des récits sacrés dont elle accepte néanmoins, à un point de vue général, la vérité historique, et des enseignements chrétiens dont elle daigne reconnaître la vérité morale. A cette étrange prétention,



nous nous contenterons d'opposer une réflexion bien simple : c'est que, si l'on veut éliminer le miracle des récits et des enseignements de l'Évangile en conservant ceux-ci, on tente une opération absolument impossible. Le miracle est tellement lié, entrelacé à ces récits et à ces enseignements, il fait tellement corps avec eux qu'on ne réussira jamais à l'en séparer¹. Essayez de prendre le Nouveau-Testament et de supprimer, en gardant la *trame* de l'histoire sacrée, la *broderie* du miracle ; et vous aurez bientôt déchiré, anéanti la trame elle-même. Vous supprimerez ici un discours important du Seigneur, là un fait essentiel de sa vie, ailleurs un enseignement formel des apôtres ou un trait capital de leur histoire, vous arracherez un feuillet et puis un autre feuillet, un

1. Sans parler de la résurrection de Jésus-Christ qui tient si étroitement à ce qui la précède et à ce qui la suit, étudiez à ce point de vue la multiplication des pains, la guérison de l'aveugle-né, la résurrection de Lazare, le premier miracle des apôtres à Jérusalem, motif de leur comparution devant le sanhédrin, etc., etc.



livre et puis un autre livre. . . et il ne vous restera plus que des lambeaux informes ! Donc de deux choses l'une : ou bien il faut refuser à l'Évangile le caractère d'un livre sérieux, et y voir un tissu de légendes servant d'illustration à quelques belles pensées religieuses : ou bien si on l'envisage comme un livre dont la vérité historique et la supériorité morale s'imposent à la conscience, il faut accepter le miracle qui en fait partie intégrante.

A la vue de l'impotent guéri, les habitants de Lystre s'écrient par un juste instinct, mais dans leur grossière ignorance : « Les dieux, ayant pris une forme humaine, sont descendus vers nous ! » Et ils appelaient Barnabas *Jupiter*, probablement à cause de son âge plus avancé et de son extérieur imposant, et Paul *Mercur*e, parce que la vivacité intelligente qui brillait sur ses traits, la parole ardente qui s'échappait de ses lèvres, semblaient rappeler l'interprète et le messager des dieux. Cé-



dant à l'enthousiasme général, le sacrificateur de Jupiter amène aux mystérieux étrangers des taureaux ornés de bandelettes et de couronnes, pour leur offrir un sacrifice. . . . Observez les apôtres, mes frères. C'est ici que vous allez reconnaître s'ils sont des serviteurs de Dieu, ou des faiseurs de religion ne cherchant que le succès, avides de gloire humaine, exploitant le ciel au profit d'une domination terrestre. . . . Regardez et jugez. Ils se jettent, nous dit notre texte, au milieu de la multitude, ils déchirent leurs vêtements en signe d'indignation et de douleur, et ils s'écrient avec force : « O hommes, pourquoi faites-vous cela ? Nous ne sommes que des hommes sujets aux mêmes infirmités que vous, et nous vous annonçons qu'en quittant ces choses vaines, vous vous convertissiez au Dieu vivant qui a fait le ciel, la terre et toutes les choses qui y sont. » Nobles paroles, dont la conduite des apôtres était le noble commentaire. Cette sainte douleur de voir ces idolâtres, rendant



à la créature l'hommage qui n'est dû qu'au *Créateur béni éternellement* ; cette droiture et cette humilité qui les force à se déclarer, au risque de perdre tout leur prestige, « hommes comme eux, et soumis aux mêmes infirmités » ; quelle révélation significative sur la distance incommensurable qui sépare la créature du Créateur, quelle éloquente réfutation du Paganisme, quelle proclamation de la première des vérités chrétiennes : le néant de l'homme et la souveraineté de Dieu ! Ah ! mes frères, comme la conduite des apôtres confirmait leur prédication ! Et combien, en transportant à Dieu les rayons de la gloire qu'on voulait leur décerner à eux-mêmes, ils transportaient aussi les pensées et les affections de leurs auditeurs, de tous les objets terrestres et de toutes les *choses vaines* au Dieu vivant !

Mais une multitude exaltée ne se laisse pas si aisément apaiser. Toujours idolâtre, toujours ivre d'enthousiasme, c'est à peine si la protesta-



tion énergique des apôtres l'empêche de leur offrir des sacrifices. . . Toutefois avant la fin du jour, la scène change brusquement. Le fanatisme israélite vient poursuivre l'apôtre jusque dans les murs de Lystre. Quelques Juifs, arrivés d'Antioche et d'Iconie, entrent dans la ville, sèment contre Paul des accusations calomnieuses, et alors. . . ô mobilité de la vague populaire ! ô délire inconstant de la multitude qui tour à tour dresse ou brise ses idoles ! Ce peuple qui avait défié saint Paul se tourne furieux contre lui ; il le lapide, le traîne aux portes de la ville et le laisse pour mort sur la place. . . . Ah ! mes frères, si l'apôtre eût cherché sa propre gloire, s'il eût poursuivi son propre triomphe, quelle déception ! quelle chute ! quel humiliant insuccès ! Mais Paul ne se prêche pas lui-même, il prêche Jésus-Christ. Il s'est effacé devant lui à l'heure des honneurs, il se réfugie en lui à l'heure de l'ignominie. Sachant que son droit est devant l'Éternel et son œuvre par devers son Dieu,



il se confie au Maître suprême qui le protège, qui le garde sous les coups même de ses adversaires, il se réjouit d'avoir pu souffrir quelque chose pour le nom de Jésus ; il se relève meurtri mais plein de courage, rentre dans Lystre et poursuit courageusement son œuvre, convaincu, que « son travail (nous le constaterons bientôt) ne sera point vain devant le Seigneur. »

La conduite de l'apôtre, doit servir de modèle à l'Église et à ses pasteurs de tous les temps. Les mêmes circonstances en effet, ou plutôt les mêmes tentations dans des circonstances différentes, peuvent se reproduire pour l'église de Jésus-Christ. Tantôt le monde s'avance vers elle avec *des taureaux et des couronnes*, tantôt il se lève pour la maudire. La première de ces tentations, ai-je besoin de le dire, est la plus dangereuse, elle est au fond la seule dangereuse.

Elle s'est rencontrée de bonne heure sur les pas de l'Église chrétienne. Sortie victorieuse de



trois siècles de persécution, le monde est venu lui offrir *des taureaux et des couronnes*, je veux dire des honneurs presque divins et des privilèges terrestres, et elle a cédé à cette tentation. Lorsqu'elle a insensiblement permis qu'un pouvoir suprême autre que celui de Jésus-Christ, son chef unique et invisible, se fondât et, grandît dans son sein, lorsqu'elle a laissé ses pontifes, d'une part être comme des dieux sur la terre et mettre sous leurs pieds peuples et rois, d'autre part, accepter de la part de ces rois une couronne terrestre, un trône terrestre et ces possessions fatales qui l'ont engagée dans tous les intérêts, dans toutes les intrigues. . . et dans toutes les vicissitudes de la politique mondaine, n'a-t-elle pas honteusement cédé à ces offres dangereuses, ressouvenir de la tentation du désert : « Je te donnerai tous les royaumes du monde et leur gloire, si en te prosternant tu m'adores. » Ah ! si l'Église avait alors répondu comme son Maître : « Arrière de



moi, Satan, » si elle avait su s'écrier comme Barnabas et Paul : « O hommes, pourquoi faites-vous cela ? Nous ne sommes que des hommes, soumis aux mêmes infirmités que vous, » et si du sein de cette fidélité courageuse, elle avait prêché par son propre exemple l'abandon « des choses vaines » et la conversion au Dieu vivant, quel ascendant elle aurait conservé sur les peuples, quelle pure et sainte influence-elle aurait exercée, et que de maux, que de scandales eussent été épargnés à la terre ! Mais en acceptant ces funestes hommages à quelles pertes morales elle s'est résignée ! Au sein de cette grandeur charnelle, quelle humiliation ! Dans cette élévation, quel abaissement ! Dans cette force, quelle faiblesse ! Dans cette glorification de l'homme quel obscurcissement et quelle diminution de Jésus-Christ ! Ah ! mieux lui valaient les mépris du monde que ses faveurs. Mieux lui valaient les édits de proscription, les cachots, les cirques, les gibets, les bûchers. Elle était grande



alors, dans son opprobre, elle était glorieuse sous la couronne du martyr, parce qu'alors rayonnait sur elle, mutilée et ensanglantée, la puissance et la gloire de son divin Chef. Aussi, à l'heure même où le monde semblait la vaincre, c'était elle, qui, par la foi, était victorieuse du monde et le mettait à ses pieds, c'est-à-dire aux pieds de Jésus-Christ.

L'église protestante, n'a pas à combattre le péril de la domination terrestre. Elle rencontre, surtout à notre époque, une tentation d'une autre nature. Le siècle, qui l'a longtemps dédaignée ou ignorée, semble venir aujourd'hui vers elle avec des *taureaux et des couronnes* : « Soyez, lui dit-il, l'Église de la liberté. Point d'entraves à la libre recherche, point de limites à la souveraine indépendance de la pensée, point d'enseignement fixe dans l'Église ; point de dogmes, de mystères qu'il soit nécessaire d'admettre pour être chrétien, et nous viendrons à vous. » Voilà, mes frères, ce qu'on nous propose, et



si nous acceptions en quelque degré ces avances dangereuses, des journalistes, des hommes de lettres, des esprits forts, des amateurs de religion nous prodigueraient leurs applaudissements. Mais alors, serions-nous une Église ? Non, mes frères, mais une école de philosophie, que dis-je ? l'école de toutes les philosophies. . . au lieu d'être cette Église de, Jésus-Christ qui, d'après saint Paul, est *la colonne et l'appui de la vérité* ! Sans doute, nous sommes l'Église de la liberté, mais de la liberté chrétienne : libres de toute autorité humaine, de tout pape, de tout concile, de toute doctrine et de tout commandement d'homme ; mais libres pour nous soumettre à l'autorité de Dieu, l'unique Souverain de nos âmes, à la parole de Dieu, seule règle, mais règle de notre foi ; libres pour accepter humblement et pour maintenir fermement ces grands dogmes, ces grands mystères que cette Parole enseigne, et ce fond immuable qui constitue, à travers les conceptions variées et les



progrès de la théologie, le christianisme de tous les siècles. Telle fut l'Église de nos pères, telle est et telle restera la nôtre, Église protestante mais Église chrétienne, Église du libre examen mais de l'*Évangile éternel*, Église de la science et de la foi, de la conservation et du progrès, de la véritable indépendance et de la véritable autorité. Que le siècle s'éloigne, s'il le veut, qu'il amène ailleurs ses *taureaux et ses couronnes*, nous saurons nous passer de ses faveurs. Mille fois mieux l'opprobre et le dédain des sages du jour, mille fois mieux un isolement qui serait le fruit de notre fidélité, mille fois mieux la persécution si elle devait revenir, qu'une popularité acquise à ce prix, qu'une Église reniant son maître, et cessant d'être « l'Église du Dieu vivant, la colonne et l'appui de la vérité. »

La tentation de Paul et Barnabas qui se reproduit pour l'Église se renouvelle aussi pour les ministres de Jésus-Christ. Prêcher « les discours



éloquents de la sagesse humaine au lieu de la folie de la croix, » adoucir ou voiler ce qui, dans la révélation de Dieu, confond nos pensées naturelles et blesse l'orgueil humain ; accommoder au goût du jour la vérité immuable et éternelle, ou tout au moins faire briller le glaive de la parole divine sans faire sentir son tranchant, développer les idées chrétiennes sans inquiéter les consciences par une application directe et courageuse, professer les principes sans trop en presser les conséquences, sanctionner par de coupables ménagements et par notre propre conduite une piété relâchée, une morale facile, un commode partage entre Dieu le monde ; voilà pour nous, mes frères, le moyen de recueillir ici-bas des éloges et des faveurs. Alors le monde, qui est toujours le même, viendra à nous avec des *taureaux et des couronnes*. Mais de quel prix aurons-nous payé ces hommages ? Du prix de la dignité et de la fidélité de notre ministère. Ah ! souvenons-nous que



si nous cherchions à plaire aux hommes, nous ne serions pas « serviteurs de Christ. » Souvenons-nous que nous devons à ces âmes, auprès desquelles nous sommes ses « ambassadeurs, » la vérité tout entière, la vérité en public et la vérité en particulier, la vérité théorique et la vérité pratique, la vérité qui plaît et la vérité qui blesse, la vérité en un mot, quoi qu'il puisse, résulter de sa courageuse manifestation. Mille fois mieux l'impopularité, l'isolement, la souffrance, que notre repos, notre bonne réputation, notre succès, notre gloire au prix de la vérité. — Ministres de Jésus-Christ, prenons garde à cette tentation, car elle peut se présenter de la manière la plus subtile et égarer les meilleurs d'entre nous. Même avec la fidélité dans les principes et dans la vie, on peut (ô ruse du cœur) se prêcher soi-même, sinon au lieu du Seigneur, du moins à côté du Seigneur. On peut, du haut d'une chaire, mêler la recherche de la louange humaine à celle de la gloire de Dieu.



On peut aspirer à l'influence non seulement pour le Seigneur, mais aussi pour soi-même. On peut vouloir attirer à sa personne, non moins qu'à la personne du Maître. On peut ainsi, au lieu de s'effacer, se produire, se recommander, s'imposer à l'égal de Jésus-Christ. Ah ! sachons résister à cette tentation ! Et si l'on voulait nous encenser, nous élever, si l'on voulait en quelque degré nous attribuer ce qui n'appartient qu'au Maître, répudions de tels hommages, repoussons *ces taureaux et ces couronnes*, écrivons-nous avec les apôtres : « Nous ne sommes que des hommes sujets aux mêmes infirmités que vous : nous vous annonçons donc que de ces choses vaines (y compris une confiance charnelle en l'homme), vous vous convertissiez au Dieu vivant. »

Si la tentation de l'Eglise est celle de ses pasteurs, elle est encore celle de ses membres, revêtus, eux aussi, en tant que chrétiens, d'une sorte



de ministère et appelés à proclamer au milieu du monde le nom de Jésus-Christ. Il y a un christianisme sans sève et sans accent, qui se préoccupe de l'opinion des hommes plus que de l'approbation de Dieu, et qui cherche son repos plus que la gloire du Maître. Il y a un christianisme qui veut bien exister à un certain degré dans une âme, mais qui n'aspire pas à se répandre, qui redoute par-dessus tout de se compromettre, et qui se dérobe à toute manifestation courageuse de la vérité! Il y a un christianisme qui professe les principes, mais qui se garde bien d'y enchaîner le cœur et la vie, qui ne connaît ni la lutte, ni le renoncement, ni le sacrifice, qui sait allier les habitudes pieuses à toutes les inclinations terrestres, et qui ne demande qu'à rester en paix en respectant la paix d'autrui. Ce christianisme-là, plaira toujours au monde, car le monde *aime ce qui est à lui*. Il ne choquera, il ne froissera personne, il sera appelé tolérant et raisonnable, on lui prodiguera



des sourires et des faveurs, on lui amènera des *taureaux et des couronnes*. . . Mais, en recueillant l'approbation des hommes, il perdra l'approbation de Dieu ; en « se conformant au présent siècle » il se refusera toute action sur lui, et il ne sera plus qu'un « sel sans saveur qui n'est bon qu'à être mis au fumier. »

Ah ! chrétiens, revenons au christianisme courageux et conséquent de Paul et Barnabas. Ne cherchons pas notre propre satisfaction, mais la gloire de notre Maître. Oublions-nous, effaçons-nous devant Lui, poursuivons notre œuvre « à travers l'honneur et l'ignominie, à travers la bonne et la mauvaise réputation » et notre travail, comme celui de ces fidèles apôtres ne sera pas vain « devant le Seigneur. »

Paul et Barnabas ont laissé une triple trace de leur passage dans la ville de Lystre : une guérison,



une agitation salutaire, une œuvre de conversion et de salut. Triple puissance de l'Évangile pour guérir, pour troubler, pour sauver, qui s'exerce dans, tous les temps, si l'Église, ses pasteurs et ses fidèles sont remplis de l'esprit du Maître.

Le premier fruit du ministère des apôtres, c'est un bienfait dans l'ordre matériel, la guérison de l'impotent de Lystré. Le Christianisme n'est pas une religion sans entrailles. C'est une religion essentiellement humaine, qui a pitié de notre pauvre espèce, qui a pitié de ses souffrances morales, mais qui a pitié aussi de ses souffrances physiques. Jésus s'est ému de compassion pour les paralytiques, les aveugles, les lépreux, non moins que pour les multitudes « semblables à des brebis qui n'ont point de berger. » Il a guéri les corps en même temps que délivré les âmes. Les apôtres sont sympathiques comme lui à la double infortune de notre race. Paul guérit l'impotent de



Lystre ; il relève dans l'île de Malte le païen Publius ; il rend, dans l'assemblée de Millet, Eutyche à la vie. Plein de Jésus-Christ, il aime et il plaint, il console et il soulage ses frères souffrants.

Serviteurs de Jésus-Christ, pasteurs et fidèles, n'oublions jamais cette mission de l'Église, la première qu'avec raison le monde lui attribue, celle de l'amour, de la sollicitude, de la compassion efficace pour le pauvre, le malade, l'affligé ! Sans doute, elle est passée cette période créatrice où l'Église possédait des vertus merveilleuses de guérison. Les miracles, cortège éblouissant de la révélation, ont cessé avec elle. Après ce premier rayonnement divin qui a marqué l'apparition du Christianisme, toutes choses ont repris leur cours naturel. Mais, même dans ce cours naturel, quels miracles de charité n'accomplirait pas l'Église de Dieu, si chaque chrétien faisait, comme cette femme de l'Évangile, *tout ce qui est en son pouvoir* ! Quel déploiement tout nouveau



d'amour fraternel ! Quelle largeur encore inconnue de sacrifices ! Quelle profondeur encore ignorée de miséricorde et de compassion ! Quelle création d'œuvres nouvelles, quel développement inattendu de celles qui existent déjà, et quelle lutte tout autrement généreuse et victorieuse d'une charité céleste contre toutes les souffrances de la terre ! Hélas ! n'est-il pas encore mille infortunes ou cachées ou négligées ou imparfaitement secourues ? . . . et quand, nous recueillant loin des bruits du monde et des agitations de l'église, nous nous penchons un instant sur l'abîme des douleurs humaines, n'entendons-nous pas des cris d'orphelins, de veuves, de malades, d'opprimés auxquels nulle voix libératrice n'a encore répondu ? . . . Chrétiens, Dieu nous les confie. C'est à nous qu'ils regardent comme l'impotent de Lystre regardait à saint Paul. Ah ! si nous étions pleins de Christ comme l'apôtre, si nous considérions, non point notre repos mais l'ordre du Seigneur, non



point le peu que nous avons fait, mais l'effrayante étendue de ce qui reste à faire, en vérité nous accomplirions des prodiges de soulagement, de charité, de délivrance ; et l'Église, sentant palpiter en elle les entrailles du Maître, redirait avec Lui, en montrant au monde les triomphes de l'amour : « les aveugles voient, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et l'Évangile est annoncé aux pauvres. »

Mais ce n'est pas seulement une guérison matérielle que saint Paul opère dans la ville de Lystre, c'est encore une sainte agitation morale. « Lorsque Jésus naquit à Bethléem, nous dit saint Luc, le roi Hérode en fut troublé et tout Jérusalem avec lui. » Ce premier effet de l'apparition de Christ se prolonge à travers les âges. Jésus-Christ vient sauver le monde, mais il commence par le troubler. Il vient détruire sa fausse paix pour lui donner la véritable. Le monde est endormi dans son oubli



de Dieu, dans son indifférence pour les intérêts du ciel. Il faut tout d'abord troubler ce sommeil fatal. C'est la méthode de saint Paul, ou plutôt c'est l'effet naturel, inévitable de sa présence, car il est plein de Christ. Il trouble la ville de Lystre comme il avait troublé celle d'Iconie et d'Antioche, il troublera la ville de Philippe en Macédoine, il troublera Athènes et son Aréopage, Éphèse et sa superstition soutenue par l'intérêt, il troublera Agrippa sur son trône et Félix sur son siège judiciaire. Il les troublera parce que là où est Paul, là est Jésus-Christ, parce que dans la fidélité du serviteur c'est le Maître lui-même qui apparaît et qui se dresse devant les consciences endormies.

Et nous, serviteurs de Christ, pasteurs ou laïques, troublons-nous encore le monde? . . . Ne nous répondez pas que les temps sont changés, que le Christianisme étant aujourd'hui établi sur la terre, il n'y a plus lieu d'exciter cette sainte agitation; ce serait confondre le règne extérieur, de



Jésus-Christ avec son règne réel sur les âmes. Ne nous objectez pas non plus les dangers d'un zèle intempestif, excentrique, tracassier. Il ne s'agit pas d'un zèle semblable, dont nous ne voulons pas plus que vous, mais de ce ferme témoignage par la parole et par la vie que doit toujours rendre un chrétien, et qui tôt ou tard portera un trouble salutaire dans les âmes. Chrétiens, rendons-nous ce témoignage ? Chrétiens, troublons-nous encore le monde ? Notre sérieux trouble-t-il sa frivolité ? Notre charité fait-elle rougir son égoïsme ? Notre visible préoccupation de Dieu et du ciel vient-elle inquiéter son indifférence ? . . . Hélas que nous le laissons tranquille dans son incrédulité, satisfait au sein de ses prospérité terrestres, peu effrayé du jugement à venir, peu ému de nos prédications et de notre déploiement d'activité chrétienne ! Il semble que « l'épée » de Jésus-Christ ne blesse plus, que « le feu qu'il est venu allumer sur la terre » ne brûle plus, et que l'Église affaiblie soit



également impuissante ou à gagner le siècle, ou à soulever sa colère... Ah! c'est que nous ne sommes pas pleins de Jésus-Christ. S'il vivait véritablement dans nos âmes, si nous le portions partout avec nous comme Paul et Barnabas, nous ne passerions pas inaperçus, effacés au milieu de la génération contemporaine, nous contraindrions « les pensées des cœurs » à se manifester; nous aurions de ces accents qui remuent, de ces saintes hardiesses qui réveillent les âmes; il y aurait dans toute notre conduite je ne sais quelle action cachée et puissante qui forcerait les plus légers à réfléchir, les plus indifférents à sortir de leur repos, qui s'en irait troubler la fausse paix des pécheurs... et qui les amènerait quelque jour, pressés par les aiguillons de la grâce, à la conversion et à la vie!

La conversion et la vie, but suprême que nous devons poursuivre, effet nécessaire d'un Christia-



nisme fidèle en paroles et en exemples. Ce n'est pas un trouble sans résultat, ce n'est pas un ébranlement stérile que saint Paul excite dans la ville de Lystre, c'est un trouble spirituel et saint causé par la prédication d'une grande doctrine, et suivie des effets de cette doctrine dans les cœurs. Cette doctrine, la voici : « Convertissez-vous des choses vaines au Dieu vivant ! » La conversion, le retour courageux de l'âme à Dieu par Jésus-Christ, l'abandon de la vie naturelle assujettie au monde et au péché, et l'entrée dans une vie nouvelle dont Dieu est le principe, le changement du cœur, la nouvelle naissance, voilà ce que saint Paul prêche à Lystre comme à Antioche, comme à Corinthe, comme à Ephèse, comme à Athènes : la conversion qu'il a lui-même éprouvée, dont il est lui-même un vivant témoignage, un monument visible. Et cette conversion que saint Paul prêche et que tout révèle en lui, Dieu l'opère par lui au fond des cœurs. Dans ce court passage de l'apôtre



à Lystre, il y eut des conversions qui réjouirent les anges de Dieu. Deux de ces conversions nous sont connues. C'est d'abord celle de l'impotent, qui, dit notre texte, « avait la foi pour être guéri, » littéralement « pour être *sauvé*, » et qui sans doute, comme autrefois le paralytique de Capernaüm, fut l'objet d'une double délivrance, celle du corps et celle de l'âme. C'est ensuite celle du jeune Timothée, que saint Paul appelle *son fils en la foi*, et qu'il retrouve, à son second voyage dans ces contrées, si affermi dans la piété chrétienne, « ayant un si bon témoignage des frères de Lystre, » qu'il l'associe immédiatement à ses travaux. C'est donc à Lystre, lors du passage de saint Paul, que dut s'opérer la conversion de Timothée. O joie pour le cœur de l'apôtre ! A son insu peut-être, au milieu de ces scènes tumultueuses, il y avait là, caché dans la foule, un adolescent pieux, dont le cœur s'ouvrait à toutes ses paroles, comme la terre altérée s'abreuve de la rosée des nuits. Préparé, il est vrai,



par l'éducation fidèle « d'Eunice sa mère, et de Loïs sa grand'mère, » Timothée reçut, entendant saint Paul, la lumière décisive de la grâce de Dieu et devint un homme nouveau !

Et nous aussi, ministres de l'Évangile, prêchons-nous la conversion, comme saint Paul, de parole et d'exemple ? La prêchons-nous avec une entière fidélité, « tant en public que de maison en maison ? » En montrons-nous sans cesse l'absolue nécessité pour toute âme ? Sommes-nous pénétrés de cette pensée : « Si quelqu'un ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu ? » Plaçons-nous toujours, par le sérieux de nos exhortations, nos auditeurs en face de cette alternative posée par Jésus-Christ lui-même : « Si vous ne vous convertissez, vous périrez semblablement ? » Prêchons-nous la conversion avec un cœur converti, avec l'autorité d'une vie sanctifiée, étant visiblement passés nous-mêmes comme saint-Paul, « des choses vaines au Dieu vivant ? »



Ah! c'est surtout ici que j'éprouve le besoin de m'écrier, chrétiens, en mon nom comme au vôtre : Oh! si nous étions pleins de Jésus-Christ, si sa charité nous pressait, si nous étions possédés de la glorieuse idée fixe d'amener les âmes à Lui, quelles paroles et quelles œuvres, quel saint travail, quels glorieux efforts, quelle lutte courageuse contre l'indifférence, contre l'incrédulité, contre le péché! Et alors aussi quelles victoires! quelles conquêtes spirituelles! Alors nous verrions « le lieu aride se réjouir et le désert fleurir comme la rosé; » nous verrions la période actuelle de l'Église, terne et déshéritée, faire place à une ère de rénovation glorieuse; nous verrions, comme l'apôtre, nos Timothée, nos geôliers de Philippe, nos Lydie et nos Serge-Paul, se convertir « des choses vaines au Dieu vivant! »

Pasteurs fidèles, membres pieux de l'Église, c'est là ce que le Seigneur attend de vous! C'est là ce que le siècle attend de vous!



On ose mettre en doute, disions-nous au commencement de ce discours, la grande réalité du surnaturel. . . Que, dans la région des idées, les raisonnements répondent aux raisonnements et les livres aux livres. Mais que, dans la région des faits, la vie des chrétiens soit une démonstration éclatante du surnaturel. Qu'à la vue d'une transformation indéniable dans nos sentiments et dans nos œuvres, on soit forcé de se dire : il y a là une œuvre surnaturelle de Dieu ! Qu'à la vue d'une charité qui n'est pas de la terre, d'une sainteté qui dépasse de toute la hauteur du ciel la morale simplement humaine, on soit forcé de se dire : il y a là une œuvre surnaturelle de Dieu ! Qu'à la vue d'une paix que le monde ne peut donner, que le monde ne peut ravir, on soit forcé de se dire : il y a là une œuvre surnaturelle de Dieu ! Qu'à la vue de nos vies renouvelées, de nos épreuves consolées, de nos morts pleines d'immortalité, on soit forcé de se dire : il y a là une œuvre sur-



naturelle de Dieu ! Qu'on soit ainsi contraint de remonter de ces effets divins à une cause divine, et que le mystère d'une vraie conversion justifie et fasse passer tous les autres ! N'en doutez pas, par « cette démonstration d'esprit et de puissance » le règne de Dieu s'avancera, et, malgré toutes les attaques d'une « science faussement ainsi nommée, » malgré le travail délétère du scepticisme dans les intelligences, malgré les enchantements du siècle, source première et persistante de toute incrédulité, — des âmes sérieuses se lèveront ici, là, partout où il y aura une Église fidèle, pour regarder du côté de la croix, et pour dire à la Sainte-Victime : « A qui irions-nous, Seigneur, qu'à Toi ? Tu as les paroles de la vie éternelle. Et nous avons connu et nous avons cru que tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! »

Égoïsme et matérialisme

Et il leur dit cette parabole : Les terres d'un homme riche avaient rapporté avec abondance. Et il pensait en lui-même, disant que ferai-je ? car je n'ai pas assez de place pour serrer toute ma récolte.

Voici, dit-il, ce que je ferai : J'abattrai mes greniers et j'en construirai de plus grands, et j'y assemblerai toute ma récolte et tous mes biens, et puis je dirai à mon âme : mon âme, tu as des biens en réserve pour beaucoup d'années ; repose-toi, mange, bois et te réjouis !

Mais Dieu lui dit : Insensé, cette même nuit ton âme te sera redemandée, et ce que tu as amassé pour qui sera-t-il ?

Il en est ainsi de celui qui amasse beaucoup de biens pour lui-même, et qui n'est pas riche en Dieu.

(Luc 12.16-21)

Les biens considérables que possédait le riche de la parabole, ne sont en eux-mêmes l'objet d'aucun blâme. A l'origine de sa fortune ne se trouvaient ni « cette fausse balance ; ni ce double



poids » que condamne le livre des proverbes, ni ce *gain déshonnête* que flétrit ailleurs l'Écriture, ni ces façons de s'enrichir, autorisées par notre siècle, mais devant lesquelles l'antique bonne foi se voile la face. Non, rien de plus pur que la source de ses richesses. Pour lui le ciel avait été propice et la terre féconde. L'huile avait ruisselé sous ses pressoirs, le « jus de la grappe » avait rempli ses cuves, l'or de ses moissons avait au loin jonché le sol. Non seulement ses produits avaient dépassé ses espérances, mais encore ils débordaient l'espace trop étroit destiné à les contenir ; à la lettre, il en était embarrassé, puisqu'il se disait en lui-même, « que ferai-je ? car je n'ai pas assez de place pour serrer toute ma récolte. », Rien de coupable donc dans les richesses que possédait cet homme, et ce n'est point à son sujet que Jésus aurait parlé du « Mammon de l'iniquité. » Ce qui est coupable, ce sont les dispositions qu'il apporte à l'usage et à la jouissance de ces dons de Dieu.



C'est cet égoïsme qui rapporte tout à soi. C'est ce matérialisme dont vous avez entendu les cyniques accents. Double folie, que viendront dissiper trop tard les formidables surprises de la mort.

Fidèle à l'esprit de mon texte, je ne viens point ici faire le procès à la richesse, je ne viens point ouvrir une enquête sur ses origines et me demander si tout est pur dans sa formation et dans son développement. Je viens vous interroger sur son usage. Je viens, étant donnés les biens de ce monde, modiques ou considérables qui sont entre nos mains, mettre cette question sur toutes nos consciences : Dans quel esprit, dans quelles dispositions de cœur jouissons-nous des biens terrestres ? Échappons-nous aux tentations honteuses auxquelles succomba le riche de la parabole ? Et quelle que soit notre part de richesses matérielles, possédons-nous les trésors invisibles du ciel, et sommes-nous *riches en Dieu* ?



Que ferai-je! se dit à lui-même le personnage de notre parabole, alors qu'il contemple le merveilleux rapport de ses champs. Voilà, pour cet homme, une de ces heures qui nous sont données dans la vie pour choisir notre voie. C'est le moment où la raison et la conscience vont se faire entendre, et où la liberté va se déployer au milieu des faits. *Que ferai-je!*... Et cet homme a réfléchi, a délibéré, a pris une résolution : « Voici, dit-il, ce que je ferai. J'abattrai mes greniers, j'en construirai de plus grands, et puis je dirai à mon âme : mon âme, tu as des biens en réserve pour beaucoup d'années : repose-toi, mange, bois, et te réjouis. » Telle est la délibération de cet être intelligent et moral.

Le premier sentiment, disons mieux, la première honte qui s'y révèle, c'est l'égoïsme. Rien pour Dieu, rien pour mes frères, tout pour *moi!*

Rien pour Dieu ! ce Dieu qui a béni ses champs, qui les a réchauffés de son soleil, qui leur a dis-



pensé « les pluies du ciel et les saisons fertiles, » ce Dieu qui aurait pu (comme il le juge bon parfois) « faisant des vents ses anges et des flammes de feu ses ministres, » détruire ses récoltes ou ne dispenser à la terre qu'une fécondité restreinte, ce Dieu qui est l'auteur de toute notre richesse, mais qui l'est d'une manière plus directe et plus évidente pour la richesse des champs, l'homme riche de la parabole n'a pas une pensée, pas un élan de gratitude pour Lui. Tout comblé de ses dons, il n'a pas regardé du côté du ciel, il n'a regardé qu'à la terre, et, sur la terre, qu'à ce petit centre qui s'appelle *moi*!

Et pourtant sur cette terre, n'y a-t-il donc que lui? La nature, prodigue à son égard, n'a-t-elle pas été avare pour d'autres? N'y a-t-il pas, près de lui, peut-être, quelque laboureur qui regarde tristement la stérilité de ses champs, tandis que lui-même considère son abondance? N'y a-t-il pas quelque pauvre, quelque veuve, quelqu'orphelin



sur lequel il puisse répandre un peu de son superflu ! Est-ce que le bien-être est universel ici-bas ? Est-ce qu'une égalité tranquillisante règne parmi les hommes, ses semblables, ses frères ? . . . Mais de quelles questions vais-je l'importuner ? Autrui, des semblables, des frères ? Il ne les connaît pas, ou s'il les connaît, c'est pour s'en servir et non pour les servir. Ce qu'il connaît, ce qu'il voit, ce qui l'absorbe, c'est le moi, le moi absolu, tyrannique, insatiable.

Hélas ! mes frères, cet égoïsme est de tous les temps, et chacun de nous le retrouve dans son pauvre cœur. Tant que l'homme n'a pas été ravi à lui-même par l'amour de Jésus-Christ, il vit dans un oubli effrayant de Dieu et de ses frères. Entouré de tous les biens de ce monde, ayant en partage dans une large mesure la fortune, le rang, la position, les ressources terrestres, ou possédant dans une moindre proportion ces biens divers, jouissant au moins de la vie, de la santé,



du strict nécessaire, — il jouit de tous ces dons de Dieu, sans Dieu : il possède au plus haut degré l'art funeste de se passer de Lui. Dans ces mille occasions, où il est appelé à dire, comme le riche de la parabole : *Que ferai-je!* jamais Dieu n'est béni, jamais Dieu n'est consulté, jamais Dieu n'a sa part. Et pourtant ce Dieu le couvre d'une protection incessante, ce Dieu prononce chaque jour, à chaque heure, à chaque pulsation de son cœur, la parole qui le fait vivre. . . Mais à l'inverse du psalmiste qui s'écriait dans une sainte confusion : « O Dieu, qu'est-ce que l'homme mortel que Tu te souviennes de lui et du fils de l'homme, que Tu le visites, » il semble dire dans son orgueil impie : qu'est-ce que Dieu pour que je me souviene de Lui!

Et dans ces existences vides de Dieu, quelle place y a-t-il pour les frères? . . . Retranchez quelques services commandés par la bienséance, quelques échanges où chacun trouve son compte,



quelques rapports créés par l'intérêt, quelques secours arrachés par le cri des misères humaines, parfois trop aigu pour que les plus sourds ne l'entendent pas, et dites-nous ce qui reste. Où est l'amour fraternel? Où est le don de soi-même? Où est tout au moins la préoccupation sincère d'autrui?... *Que ferai-je?* Je ferai ma part, mon chemin, mon succès, ma fortune; je ferai tout... pour qui? pour ce Dieu inférieur, pour cette misérable idole qui s'appelle le moi.

Ah! mes frères, si nous pouvions, nous arrachant à cette atmosphère empoisonnée de péché que nous respirons, voir l'égoïsme tel qu'il est, tel qu'il apparaît aux yeux de Dieu, nous ne trouverions rien de trop fort dans ce mot de Pascal : « nous naissons injustes, car chacun tend à soi. » Oui, cet égoïsme est l'injustice même. — Injustice par rapport à Dieu, car l'homme se faisant son propre centre et voulant tout faire aboutir à lui, se prend ainsi pour l'objet, pour le but, pour



la fin ; et, dans une mesure effrayante, il se dérobe à Dieu, il lui ravit sa gloire, tranchons le mot, il se fait Dieu. — Injustice aussi par rapport aux hommes, car Dieu ne nous a pas créés indépendants et solitaires, il nous a créés solidaires et sociables. Nous devons de droit strict, à tous nos frères, respect et amour ; l'humanité est un corps dont nous sommes les membres, et nous n'avons pas plus le droit de refuser notre concours à l'utilité commune, qu'un membre du corps humain n'aurait le droit de rapporter tout à lui. Penser à nos frères, travailler pour nos frères, nous donner à nos frères, ce n'est pas seulement, comme on le dit dans le monde, de la charité, par où l'on entend une sorte de luxe, de vertu facultative et surrogatoire ; c'est de la justice, c'est une obligation indéclinable. Donc, quand nous ne tendons qu'à nous-mêmes, nous sommes injustes ; nous faisons déjà tort au prochain, nous qui prétendons si aisément ne faire tort à personne, en



attendant que cette injustice latente devienne une injustice activé, et que cette indifférence coupable, armée par la passion, se change en hostilité. En effet, qu'autrui nous fasse obstacle, qu'il vienne se mettre sur le chemin de notre ambition, de notre succès, de notre jouissance, nous l'écarte-rons, nous le foulerons aux pieds. Aujourd'hui égoïstes, demain oppresseurs. Souvenez-vous de l'histoire de Caïn.

Voilà l'égoïsme, mes frères. Aussi le Christia- nisme vient-il lui déclarer une guerre à mort. Ce mouvement qui nous ramène et nous absorbe dans le moi charnel, il le détourne ou plutôt il le retourne et le porte vers Dieu et vers nos frères, il le répand en adoration, en reconnaissance, en obéissance envers Dieu, en amour, en services, en sympathie, en dévouement pour les hommes. Et tandis que l'égoïsme resserre, concentre, isole, divise, déshonore et abaisse ; l'amour, né au pied de la croix, et « répandu dans nos cœurs par



le Saint-Esprit, » l'amour dilate, l'amour féconde, l'amour vivifie, l'amour ennoblit, l'amour relève, l'amour travaille à l'harmonie éternelle. Substituez au riche de la parabole un chrétien sur lequel Dieu a versé ses bénédictions. Écoutez-le : à la place de l'égoïste : que ferai-je ? il dira avec saint Paul prosterné dans la poudre ; « *Seigneur, que veux-tu que je fasse ?* » Seigneur, comment puis-je te glorifier ? Seigneur, je veux te consacrer tes propres dons, je veux que, comme la rosée du ciel, descendus de Toi, ils remontent vers. Toi ! — Et puis, regardant autour de lui après avoir regardé au-dessus de lui, il s'écriera : Mes frères, que puis-je faire pour vous ? pauvres, je vous assisterai ; malades, je vous visiterai ; affligés, je vous consolerais ; opprimés, je vous délivrerai. . . ou tout au moins je vous plaindrai !

Mes frères, il faut choisir entre ces deux directions du moi. Si vous écoutez un moment votre conscience, si vous jetez un regard, un seul regard



sur Jésus-Christ, votre choix n'est pas douteux.

Que ferai-je ? a dit le riche de la parabole et il n'a songé qu'à lui-même. Mais cet égoïsme, quel but poursuivra-t-il ? Un seul, la jouissance. « J'abattrai mes greniers, j'en construirai de plus grands et puis je dirai à mon âme : mon âme, repose-toi, mange, bois et te réjouis ! » Permettez-nous de vous initier ici, mes frères, aux hésitations de notre pensée. En méditant ce texte, nous étions d'abord tenté d'attribuer au personnage de notre parabole, un fruit ordinaire de l'égoïsme, l'orgueil : l'orgueil qui nous apparaissait dans ces projets d'agrandissement et dans cette confiance présomptueuse en l'incertitude de la vie. Et certes l'égoïsme contemporain porte volontiers ce fruit empoisonné de l'orgueil, et il y aurait beaucoup à dire sur cette ambition qui veut monter, monter encore, qui rêve des domaines toujours plus vastes, des demeures toujours plus somptueuses,



et qui semblable « au sépulcre » ne dit jamais : c'est assez ! Mais, en y regardant de plus près, est-ce bien ce vice, avons-nous pensé, est-ce bien ce vice d'une noblesse apparente qui possède le riche de la parabole ? Non, cet homme ne veut pas l'agrandissement pour l'éclat qui peut en rejaillir sur lui, il veut l'agrandissement pour la jouissance, et pour la plus inférieure de toutes, la jouissance matérielle. A l'ombre de ses constructions nouvelles, l'égoïsme du riche ne demande qu'à s'asseoir, et à s'assouvir dans la satisfaction des sens : « mon âme, tu as des biens en réserve pour beaucoup d'années *repose-toi, mange, bois et te réjouis.* »

Ce cynique langage vous révolte, mes frères, et nous sommes disposés à croire qu'il est rare au milieu de nous. Mais qu'importe la forme, si le fond demeure ? Et ce fond, qui est le matérialisme, n'est-il pas la basse région vers laquelle descend de plus en plus l'égoïsme contemporain ? Est-ce



que dans cette fièvre de spéculation qui nous travaille, est-ce que dans ces universels désirs de faire fortune, est-ce que dans cet empressement à tenter le hasard et à lui demander des profits rapides et inattendus, il n'y a pas avant tout le désir d'accroître son bien-être, de multiplier ses jouissances et, comme cet autre riche dont parle une autre parabole, « de se vêtir de pourpre et de fin lin, et de se traiter magnifiquement tous les jours ? » — Est-ce que cet ouvrier qui travaille toute la semaine à la sueur de son front, se réjouit à la pensée du précieux repos du dimanche dans lequel il pourra nourrir son âme en vie éternelle et goûter en famille un légitime délassement ? . . . Hélas ! non, mais il attend avec impatience ce funeste repos du lundi, où il ira s'étourdir dans les plaisirs des sens. — Est-ce que cette classe qu'on est convenu d'appeler plus élevée et qui ferait bien de justifier toujours son titre, ne sacrifie pas d'une autre manière aux jouissances matérielles ?



Ce festin magnifique n'est-il que l'occasion d'une causerie intéressante où l'amitié s'épanche, où l'esprit étincelle? — ou bien une longue séance où s'excite et se déploie une sensualité raffinée? Et, pour ne pas nous en tenir à un seul côté du matérialisme contemporain, est-ce qu'en jetant un regard au sein des délicatesses excessives de certaines demeures, on n'y découvrirait pas en rougissant tout un système de recherches indéfiniment compliquées pour caresser la chair, pour lui éviter les moindres incommodités, pour lui procurer toutes les aises, déplorable progrès qui conduira nécessairement, par l'amollissement des corps, à l'énervement des âmes?

Ah! de combien de demeures, élégantes ou grossières, de combien d'existences vouées sous des formes diverses au culte de la chair, n'entendons-nous pas s'échapper le refrain matérialiste de notre texte : « mon âme tu as des biens en réserve pour plusieurs années; repose-toi,

◇
mange, bois et te réjouis ! »

Il est impossible de se le dissimuler, mes frères, dans le siècle où nous sommes, le matérialisme coule à pleins bords. Tous les progrès de notre civilisation toutes les conquêtes de l'homme sur la nature, tous les embellissements de ce monde dont nous sommes si fiers, semblent nous river à la terre par des chaînes plus étroites, et l'on dirait que l'homme du dix-neuvième siècle ne triomphe si merveilleusement de la matière que pour la laisser triompher de lui. — Une littérature, désertant les hautes régions, se concentre au grand détriment du goût, dans ce qu'elle appelle le domaine de la réalité. Elle cherche non l'idée mais la sensation et l'image. Elle substitue au jeu des nobles passions, dans le roman ou dans le drame, les scènes les plus vulgaires, et se glorifie d'exposer aux regards toutes les corruptions du siècle. — Un art, indigne de ce nom, semble se dérober, comme à plaisir, à une inspiration supérieure et renon-



cer à l'expression du sentiment et de la pensée pour s'absorber dans la forme, pour reproduire avec une fidélité servile une nature sans poésie, et une beauté sans idéal. — Une philosophie, tristement positive, déclare pure abstraction tout ce qui dépasse le cercle de l'observation sensible et, en n'attribuant de réalité qu'au monde de l'industrie et de la science, c'est-à-dire au monde de la matière, elle donne la main, elle aussi, en se reniant elle-même, au sensualisme du jour.

C'est l'heure, chrétiens, de lutter par une énergique réaction contre ce courant matérialiste du siècle, non moins que contre le courant de l'égoïsme. C'est l'heure de revendiquer, en face des triomphes de la chair, les droits sacrés de l'esprit ! C'est l'heure d'opposer au torrent du luxe une modération dont on ne se départira jamais, même sur les plus hauts sommets de la fortune. C'est l'heure d'opposer à la mollesse des habitudes, des mœurs simples et mâles,



protectrices de l'énergie des âmes. C'est l'heure de s'écrier, en contraste avec les accents cyniques du matérialisme : Mon âme, réveille-toi ! Mon âme, ouvre-toi à tous les souffles du ciel ! Mon âme, exerce-toi aux virils efforts, aux saintes luttes, aux renoncements héroïques, et fais de ce corps, auquel tu es associée, non pas ton idole mais ton esclave, non pas le tabernacle de la chair mais le *temple du Saint-Esprit*.

Vous avez entendu la délibération du riche de la parabole. . . . Ecoutez maintenant la délibération de Dieu : « Insensé, cette nuit même ton âme te sera redemandée. » Les heures s'écoulaient avec rapidité, déjà les ombres s'allongent, le soir vient, la nuit tombe. . . et pendant cette nuit il faudra partir et comparaître devant Dieu ! Des médecins s'empresseront autour de l'opulent malade, mais n'auront pas le pouvoir de prolonger ses jours. De coûteux remèdes seront employés, mais ils se-



ront frappés d'impuissance. Des serviteurs iront et viendront dans sa demeure bouleversée, ils feront bonne garde autour de sa couche. . . Mais la mort et ses serviteurs qui sont « les épouvante-ments » viendront aussi et ils seront les plus forts, et ils emporteront cet homme comme les jeunes gens de la chambre haute emporteront Ananias et Saphira.

Insensé, dit la voix d'en haut. Oui, insensé, car pour ces constructions que projette le riche de la parabole, pour ce repos, pour ce manger et pour ce boire, pour ces longues et grossières jouissances dont il compose son bonheur, il faut du temps, et le temps ne lui appartient pas. Tout son édifice repose sur une base qui ne dépend pas de lui. . . et cette base va lui manquer ! Cette étoffe de la vie présente, sur laquelle il brode ses rêves sensuels. . . va se dérober tout à coup à ses faibles mains. *Insensé !* lui dit le Seigneur. *Insensé !* se



dit-il à lui-même, au moment où la mort dessille enfin ses yeux.

Mais ce n'est pas tout. La mort qui dissipe toutes ses illusions, le met en face des réalités les plus redoutables. La mort, en effet, sépare l'âme du corps, avec lequel elle s'est trop souvent confondue, dans lequel elle s'est comme ensevelie : la mort, en faisant tomber les murs de la prison, dégage la noble captive, qui apparaît et réclame ses droits. . . Hélas ! qu'a fait pour elle le riche de la parabole ? Il ne s'est pas même souvenu de sa présence, il a étouffé dans la vie de la chair ses nobles aspirations, et maintenant il va la rendre à Dieu cette pauvre âme, souillée, avilie et perdue ! « *Insensé, cette nuit même ton âme te sera redemandée.* »

Et voilà ce que je voudrais vous dire avant qu'il fût trop tard, à vous qui seriez tentés de chercher votre bonheur dans les jouissances charnelles et d'abaisser à ce niveau votre noble destinée. Mais



pour que là fût votre bonheur et le but de votre vie, il faudrait que vous n'eussiez pas une âme immortelle, il faudrait que rien ne vous distinguât de la brute, si ce n'est une organisation plus délicate et plus habile à jouir. . . Alors, mangez, buvez, rassasiez-vous ! Ne refusez rien à vos sens, voluptueux, intempérants, hommes de plaisir, adorateurs de la chair !. . . Et encore pour être heureux dans cette basse région, il faudrait avoir en sa main de longs jours, une santé sans défaillance, une immortelle jeunesse. . . Mais avec l'épuisement hâté par la passion, avec la satiété et le dégoût si promptement attachés aux jouissances inférieures, avec l'inévitable déclin de l'âge, avec la maladie, avec les infirmités, avec la vieillesse impuissante, avec la mort enfin, à quoi se réduit votre félicité charnelle ? O folie, folie dégradante du matérialisme pour un être qui est autre chose qu'un peu de matière, et qui, d'un instant à l'autre, paraîtra devant Dieu !



Mais aussi, folie de l'égoïsme ! Le riche de la parabole n'a *amassé que pour lui-même*, il n'a vu que son intérêt, sa jouissance, son moi auquel il a tout sacrifié ! Eh bien ! il s'est étrangement mépris ; c'est lui-même au fond qu'il a sacrifié, il a travaillé contre son propre intérêt, contre son propre bonheur. Il ressemble à s'y méprendre au « profane Esaü, qui vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles. » Lui aussi a vendu pour des jouissances charnelles, immédiates et passagères, son droit d'aînesse, c'est-à-dire ses instincts spirituels, ses espérances immortelles, son héritage céleste. En voulant vivre pour lui-même, il s'est détaché de Dieu qui est la source de la vie. Pensées, affections, volonté, énergie du corps et de l'âme, il a tout voué au néant, il a tout mis dans la sphère du périssable, il a placé tout son avoir à la banque désastreuse d'un monde qui passe. Il a perdu les biens éternels, et il va perdre, par une mort inattendue, ces biens visibles eux-mêmes



auxquels il a sacrifié tout le reste. Qu'il s'est donc misérablement trompé, le riche de la parabole ! Lui qui ne poursuivait que sa propre satisfaction, n'a travaillé qu'à se nuire ! Lui qui n'aspirait qu'à jouir, ne s'est préparé que la souffrance ! Lui qui s'estimait si riche, n'a fait provision que de pauvreté et de misère ! Ayez pitié de lui ! Sa dernière heure est affreuse, tout lui échappe au ciel et sur la terre, la mort l'a exproprié de tous les biens d'ici-bas. . . et il n'a rien là-haut ! O folie, folie cruelle de l'égoïsme ! L'égoïsme, sachez-le bien, est un faux calcul ; l'égoïsme est une puissance de dépouillement, d'épuisement, de destruction ; l'égoïsme est un suicide !

Et ici s'éclaire à nos yeux, mes frères, cette mystérieuse parole de Jésus-Christ : « Celui qui aime sa vie, la perdra ; mais celui qui perd sa vie pour l'amour de Moi, la retrouvera. » Voulez-vous donc vivre, chrétiens ? Perdez votre vie ! Perdez votre vie d'égoïsme, de chair et de péché, et vous vivrez,



dans la même mesure, d'une vie divine, céleste, sainte et impérissable ! Perdez votre vie, c'est-à-dire oubliez-vous, sortez de vous-même, regardez au-dessus de vous et à côté de vous, regardez à Dieu et à vos frères ; et par là vous vous agrandirez, vous vous enrichirez, c'est-à-dire, vous vivrez ! L'égoïsme, en vous concentrant en vous-même comme dans une prison, vous y étouffe ; l'amour en vous arrachant à vous-mêmes épanouit votre être à l'air, à la liberté, au soleil, à la vie ! L'égoïsme ne vous procurera que quelques pauvres et passagères jouissances, en vous accablant de soucis, en vous laissant au cœur l'ennui, le vide et l'amertume. L'amour vous affranchira des mille tyrannies d'une personnalité inquiète, et vous ouvrira une source abondante de saintes douleurs, mais aussi de saintes joies. Perdez votre vie, et vous la retrouverez au centuple dans, ce sacrifice même. Perdez votre vie, et comme l'a dit Fénelon, en sortant de vous-même vous entrerez dans l'in-



fini de Dieu. Au lieu de vous ensevelir avec tout ce qui est à vous dans la sphère du visible et du périssable, vous entrerez vous-mêmes et vous ferez entrer avec vous tout ce qui vous appartient dans la sphère de l'infini, qui est aussi celle des choses qui ne passent point ; vous déposerez tous vos trésors à la banque de Dieu, et au lieu de tout vouer à la destruction et à la mort, vous aurez tout voué à l'immortalité ! Rien ne se perdra de ce que vous aurez semé sur la terre ; mais tout reparaitra dans la patrie d'en haut, en moisson glorieuse et éternelle, tout, jusqu'à *ce verre d'eau* donné au nom de Jésus-Christ, qui ne *restera point sans récompense*.

Voilà la *sagesse*, et tout le reste est folie. Voilà la *richesse selon Dieu*, et tout le reste est pauvreté. Dieu veuille lui-même, en persuader nos cœurs, afin que, dans la nuit solennelle où il nous redemandera nôtre âme, nous puissions la lui rendre, non point assoupie dans la lourde ivresse



de l'égoïsme et de la matière, mais vigilante, recueillie, et toute pleine de cet amour, qui est déjà sur la terre l'atmosphère du ciel! Amen!

La parabole des vigneronns

« Écoutez une autre similitude : Il y avait un père de famille qui planta une vigne ; il l'environna d'une haie, il y creusa un pressoir et il y bâtit une tour, puis il la loua à des vigneronns, et s'en alla faire un voyage.

La saison des fruits étant proche, il envoya ses serviteurs vers les vigneronns pour recevoir les fruits de sa vigne. Mais les vigneronns s'étant saisis de ses serviteurs, battirent l'un, tuèrent l'autre et en lapidèrent un autre. Il envoya encore d'autres serviteurs en plus grand nombre que les premiers, et ils les traitèrent de même.

Enfin il envoya vers eux son propre fils, disant : Ils auront du respect pour mon fils. Mais quand les vigneronns virent le fils, ils dirent entr'eux : c'est ici l'héritier ; venez, tuons-le, et nous saisissons de son héritage. Et l'ayant pris, ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent. Quand donc le maître de la vigne sera venu, que fera-t-il à ces vigneronns ?

Ils lui répondirent : il fera périr misérablement ces méchants, et il louera sa vigne à d'autres vigneronns qui lui en rendront les fruits en leur saison.

◇ Et Jésus leur dit : N'avez-vous jamais lu dans les Écritures, ces paroles : La pierre que ceux qui bâtissaient ont rejetée est devenue la principale pierre de l'angle ; ceci a été fait par le Seigneur et c'est une chose merveilleuse devant nos yeux ? C'est pourquoi je vous dis que le royaume de Dieu vous sera ôté et sera donné à une nation qui en rapportera les fruits. Celui qui tombera sur cette pierre sera brisé, et celui sur qui elle tombera sera écrasé¹ ! »

(Matthieu 21.33-44)

¹Un pieux voyageur, parcourant la Terre-Sainte, aperçut aux approches de Jérusalem, sur le bord de la route, une vigne dans un état d'abandon, de désordre et de ruine, qui lui apparut comme la triste et saisissante image de cette terre de Judée, jadis favorisée de tous les

1. Lire aussi Esaïe 5.1-7 ; Psaume 80

1. Ce discours a été prêché dans l'église de Meaux, le 1^{er} novembre 1866, à l'occasion de la fête de la Réformation. Il avait été précédé d'une allocution spéciale et pleine d'intérêt de M. le pasteur Bouvier, de Meaux, et d'une fervente prière de M. le pasteur Chottin, de Quincy. Nous célébrions avec joie les grands souvenirs de la Réforme dans ces lieux qui en furent le berceau.



sourires du ciel, aujourd'hui sillonnée de tous ses anathèmes. La vue de cette vigne dévastée lui rappela les descriptions tour à tour magnifiques et désolées du psaume d'Asaph. Elle aurait pu lui rappeler aussi la parabole si simple et si solennelle de Jésus-Christ, parabole essentiellement prophétique qui se résume dans un triple enseignement.

Le premier est le tableau parallèle des bontés infinies de Dieu envers son peuple et de l'endurcissement de celui-ci jusqu'au rejet définitif du Fils de Dieu.

Le second est le jugement qu'il exerce sur les âmes rebelles et qui se formule dans cette, redoutable sentence : « Le royaume de Dieu vous sera ôté et il sera donné à une nation qui en rapportera les fruits. »

Le troisième est le motif de ce jugement : l'acceptation ou le rejet de Christ, de Christ le fon-



dement suprême, la pierre angulaire sur laquelle doit s'édifier ou se briser toute nation, toute Église, toute famille, toute âme d'homme.

Quel tableau toujours émouvant, quoique souvent offert à nos regards que celui de l'amour inépuisable de Dieu pour son peuple d'Israël! Et combien cette gracieuse image de la vigne, empruntée aux prophètes, en était l'expression touchante! « Cette haie protectrice » entourant la vigne de l'Éternel, « cette citerne et ce pressoir » creusés dans son sein, « cette tour » élevée pour la défendre, « ces ceps exquis » plantés dans son sol généreux; et puis, selon les beaux développements du psalmiste, « ces montagnes couvertes de son ombre, ces rameaux semblables à ceux des cèdres, ces branches étendues jusqu'à la mer et ces rejetons jusqu'au fleuve » autant de traits pleins de couleur et de poésie, de l'amour paternel de Dieu et de sa sollicitude pour son peuple.



L'Éternel n'avait-il pas comme oublié les autres nations, « les laissant marcher dans leurs voies, » pour concentrer son regard sur Israël « son plus précieux joyau ? » Ne l'avait-il pas à la fois caché « dans le creux de sa main, » en lui donnant ce pays providentiel que bornaient le désert égyptien, les hautes montagnes et la grande mer, — et pourtant placé au centre même de l'ancien monde de telle sorte qu'à l'accomplissement des temps, Israël pût-épancher sur toutes les nations comme un réservoir céleste, le salut et la vie ? Ce peuple, Dieu l'avait honoré d'une révélation positive qui le faisait briller comme un point lumineux au milieu de la nuit universelle : il possédait ces deux fondements de la science religieuse, le dogme de l'unité de Dieu et la promesse d'un Sauveur : il possédait, en dix paroles gravées sur la pierre, le code immortel de toute morale : il possédait une législation civile qui le soustrayait aux nombreux abus régnant dans ces temps reculés : il possédait



une loi cérémonielle qui enveloppait d'un réseau religieux la vie de l'Israélite et dirigeait ses regards vers Celui dont toutes ces institutions étaient le type et l'ombre. Vous parlerai-je de son histoire, série ininterrompue de merveilleuses interventions de Dieu dans ses destinées, depuis l'Égypte, son berceau douloureux, séjour de servitude et de délivrance jusqu'au désert et à ses miracles ; depuis la conquête et le partage jusqu'aux juges, jusqu'aux rois, jusqu'au grand désastre national, jusqu'au retour de l'exil et à la restauration ? Et pendant ces longues périodes, Dieu n'avait cessé de le garder « comme la prunelle de son œil, » et de le porter à travers mille dangers et mille vicissitudes « comme sur des ailes d'aigle. » Ah ! n'avait-il pas le droit de dire, dans le langage si paternellement ému d'Ésaïe : *Que pouvais-je faire à ma vigne de plus que je ne lui ai fait ?*

Mais qu'avait fait de son côté le peuple, objet de tant de soins ? La vigne chérie avait-elle ré-

◇
joui les regards de son Maître?... Hélas! de la part d'Israël et dans toutes les périodes de son histoire, quelle série d'ingratitude, d'infidélités, de révoltes! Dieu lui avait envoyé des prophètes, présentés ici comme des messagers venant demander aux vigneronns les fruits de la vigne. Mais ces saints prophètes, un Moïse, un Samuel, un Élie, un Michée, un Ésaïe, un Jérémie, qu'ont-ils rencontré? La haine, l'outrage, la persécution. Le prophète Urie est tué par le roi Jéhojakim; Jérémie est jeté dans une fosse de boue; Zacharie, fils de Jéojadah, est lapidé entre le temple et l'autel; Jérusalem « tue ses prophètes et lapide ceux qui lui sont envoyés. » Enfin le Maître de la vigne se décide à envoyer son propre fils... Remarquez, comme le Fils est distingué ici de tous les serviteurs, comme Jésus se détache du groupe de tous les messagers de Dieu. Ce n'est pas un envoyé ordinaire, ce n'est pas un prophète, ce n'est pas un ange, c'est le Fils, le Fils unique de Dieu.



Mais « les vigneronns dirent entre eux : Celui-ci est l'héritier ; venez, tuons-le. » Avec quel accent Jésus ne dut-il pas prononcer ces paroles, et annoncer sa mort qu'il lisait déjà, non seulement dans les conseils éternels de son Père, mais dans les regards irrités de ceux qui l'entouraient ! Les visages sombres des Phariséens, l'attitude douteuse du peuple un moment touché par la parole du Fils de Marie, mais au fond repoussant la lumière ; des signes multipliés, de menaçantes apparences, tout semblait présager cette résolution meurtrière : *Venez, tuons-le !* Et quelques jours après, ils soudoient un traître, ils envoient contre Jésus une bande armée d'épées et de bâtons, ils arrachent une sentence à Pilate : *Venez, tuons-le.* Et Celui que le ciel donnait à la terre et aux pieds duquel toute la terre aurait dû se prosterner, ils le jettent hors de la vigne, ils le traînent au mont de l'ignominie et le clouent sur une croix : *Venez, tuons-le.* Et voilà la dernière réponse du peuple



élu au dernier mot de la charité de Dieu : *Venez ! tuons-le !*

Nous serions bien aveugles, si après avoir compris l'application directe de cette parabole au peuple juif, nous ne comprenions point qu'elle peut nous concerner nous-mêmes.

Je connais une autre vigne, plantée par la main miséricordieuse du Seigneur, dans notre patrie, environnée, elle aussi, d'une haie et couronnée d'une tour : c'est notre chère Église protestante, destinée à servir d'asile au pur Évangile et à le faire luire, aux yeux de notre nation, à travers les ténèbres ou tout au moins les clartés affaiblies d'un christianisme altéré par les traditions humaines. Dieu lui-même, l'avait plantée de « ceps exquis, » en lui donnant pour prémices ces humbles cardeurs de laine de la Picardie, pauvres selon le monde, mais riches en la foi ; pour premiers



amis un docteur plein de science évangélique, Lefèvre d'Étaples ; un pieux mais trop faible évêque, encourageant la Réforme naissante de ce même siège de Meaux, du haut duquel Bossuet devait lancer un jour, contre elle, toutes les foudres de son génie ; une princesse de sang royal, fleur délicate au milieu d'une cour rude et corrompue ; en lui donnant enfin pour disciple et bientôt pour maître cet écolier, au front pâle et au regard ardent, cet élève studieux de Paris, de Bourges et d'Orléans, que la France devait proscrire, mais qui, du fond de son exil, devait, avec tant d'éclat, propager et organiser la Réforme dans son sein. — Dieu lui-même avait été « sa haie et sa forte tour, » en lui permettant de naître et de prospérer, sans ministère régulier, sans lieu fixe d'assemblée, sans formes ecclésiastiques déterminées, et puis de s'organiser tout à coup en une société puissante et bien ordonnée, en 1559, à la lueur des bûchers, lueur sinistre et glorieuse, qui éclaire



presque toute son histoire! — Vigne bénie que tant de rois ont voulu ravager et détruire » ; que le plus illustre et le plus aveugle de tous crut avoir extirpée, en abattant ses rameaux et les jetant sur la terre étrangère. Mais, tandis que ces rameaux fleurissaient sur d'autres rivages, les racines restaient cachées sous le sol de la patrie, et nous sommes, nous, ici rassemblés, les tiges vivantes qui ont repoussé sur le vieux tronc des pères, et repris vie au soleil de la liberté!

Comme à son peuple, l'Éternel nous a envoyé ses prophètes : — ces Réformateurs, héros chrétiens, géants de la foi, ramenant aux sources évangéliques la chrétienté déchue ; — ces grands caractères, hommes d'État, hommes de guerre, magistrats, écrivains, artistes, montrant ce que pourrait être, dans toutes les sphères, le génie de la France, si à ses brillantes qualités s'unissait la fermeté indomptable d'une foi personnelle et vivante — des martyrs, qui sont aussi « des prê-



cheurs, dit le vieux Crespin, et des plus écoutés, » nous enseignant du haut des échafauds et des bûchers, du banc des galères, du fond des cachots, du milieu des routes de l'exil, que la vérité est préférable à tous les biens, à la liberté, à la vie. — Puis, après des jours meilleurs, après une période de repos, mais aussi de sommeil, pour nos églises, ces hommes du réveil, ces courageux témoins de Christ, qui ont ranimé nos troupeaux et relevé le drapeau de la doctrine et de la vie ; fidèles serviteurs de Dieu, qui disparaissent les uns après les autres, avec leur grande éloquence ou leur activité prodigieuse, avec leur saint amour des âmes, leur dévouement sans réserve à la cause de Dieu. — Voilà nos prophètes ! Et par eux, le prophète des prophètes, le Fils unique, venant à nous pour demander à notre église les fruits de tant de bénédictions, la fidélité à de si nobles traditions, à de si grandes lumières ! Ces fruits, où sont-ils ? Où est la foi, où est la virile piété, où sont les mœurs



incorruptibles de nos pères ? où est la forte race de nos pasteurs, de nos anciens, de nos fidèles ? . . . Ah ! mes frères, n'êtes-vous pas, comme moi, troublés par ces questions, et ne commencez-vous pas à craindre que nos générations amollies ne ressemblent à l'Israël déchu des jours de Jésus-Christ ?

Mais je veux provoquer de votre part un examen plus direct encore. N'est-il pas une autre vigne, que Dieu a aussi couronnée d'une haie, protégée d'une tour, et plantée de ceps exquis ? . . . C'est votre âme, c'est l'âme de chacun de nous. De quels soins miséricordieux et fidèles, ne l'a-t-il pas entourée depuis notre naissance jusqu'à cette heure ? Ce « lait spirituel et pur de la Parole » dont Il nous a abreuvé dès notre enfance, cette liberté de culte que nos pères n'ont jamais connue, ces temples se relevant de toutes parts, ces institutions et ces œuvres chrétiennes ouvrant une si



belle carrière à notre foi et à notre charité, que de privilèges, que d'appels, que de grâces! — Dieu nous a envoyé aussi, à chacun personnellement, ses prophètes pour chercher les fruits de la vigne : ces types de piété vivante qu'il nous a été donné de contempler, tout près de nous peut-être, et qui semblaient nous dire : « va et fais de même ; » ces grandes joies, ces merveilleuses protections, ces insignes délivrances, prophètes radieux dont la douce voix, disait au-dedans de nous : « mon âme bénis l'Eternel et n'oublie aucun de ses bienfaits ; » ou ces grands deuils, ces rudes épreuves, ces épidémies, ces fléaux de Dieu, prophètes sévères qui nous criaient d'une voix solennelle : « Israël, retourne-toi vers moi ; regarde la verge et Celui qui l'a assignée. . . » Ah ! qu'avons-nous fait à l'égard de ces prophètes, qui nous sont apparus aux heures émouvantes de la vie ? Ne les avons-nous pas méconnus, méprisés, rejetés ? . . . Et le prophète des prophètes, le Fils unique, Jésus-



Christ, qui s'est si miséricordieusement porté au-devant de nous, comment l'avons-nous traité? . . . Vous avez entendu la parole homicide d'Israël : venez, tuons-le! . . . Ne disons pas : en quoi cet épouvantable langage peut-il nous concerner? Saint Paul n'écrivait-il pas à quelques-uns de ses frères : « autant qu'il est en vous, vous crucifiez de nouveau le Seigneur Jésus? » Il ne s'agit plus, il ne peut plus être question pour nous du meurtre matériel de Christ. Mais si nous repoussons « le Saint et le Juste, » si nous lui fermons obstinément notre âme, si nous disons, non des lèvres peut-être, mais du cœur : « nous ne voulons pas que Celui-ci règne sur nous, » quelle différence essentielle peut-il y avoir entre nous et ces Juifs aveuglés qui disaient : *venez, tuons-le!* Le Christ n'a-t-il donc plus d'ennemis? . . . Que si nous n'avons pas dit : venez, tuons-le, avons-nous dit : venez, aimons-le ; venez servons-le ; venez, consacrons-lui notre cœur et notre vie? Et si nous l'avons dit, l'avons-



nous fait ? Est-il à nous et sommes-nous à Lui ? Portons-nous, comme une vigne fertile, des fruits à sa louange ? Et, s'il venait, à ce moment même, nous les demander, à nous qui sommes dans cette chaire, comme à vous qui êtes assis sur les bancs de ce temple, qu'aurions-nous à lui présenter ? Ah ! je tremble pour notre Église, je tremble pour nos âmes, et je vois passer devant ma conscience alarmée le double spectacle des appels, des invitations, des grâces infinies de Dieu, — et de nos ingratitude, de nos infidélités, de notre révolte persévérante. Prenons garde, ô mes frères, que l'histoire d'Israël ne se trouve être la nôtre jusqu'au bout, et qu'elle n'ait pour dénouement, aussi bien pour nous que pour lui, un redoutable jugement de Dieu !

Ce jugement, il s'inscrit au livre de l'histoire depuis dix-huit siècles, et les faits viennent confirmer, avec une réalité saisissante, cette sentence,



de Jésus-Christ : « Le royaume de Dieu vous sera ôté et sera donné à une nation qui en rapportera les fruits. »

Prédiction infaillible qui n'est que l'accomplissement d'une loi de la Providence et de la grâce. Cette loi, la voici. D'une part, les desseins de Dieu s'accomplissent, en faveur des hommes et par leur moyen : d'autre part aucun homme, ni aucun groupe d'hommes, Eglise ou nation, n'est nécessaire. Si donc ceux pour qui et par qui les desseins de Dieu doivent s'accomplir, ne les remplissent pas, ils s'accompliront par d'autres et pour d'autres, et ceux qui se sont refusés à ce rôle sublime seront rejetés comme des instruments inutiles, ou brisés « comme des vases de colère. »

Voilà la loi du royaume de Dieu. Elle s'est réalisée pour Israël rebelle. Appelé le premier de Dieu, convié le premier « au festin des noces, » c'est chez lui qu'est venu le Christ ; et après le meurtre du Saint et du Juste, la miséricorde divine lui a en-



core laissé un sursis de quarante années. Mais, ce délai expiré, l'armée de Titus se chargeait d'écrire en lettres de sang et de feu sur les ruines de Jérusalem : « *Le royaume de Dieu vous sera ôté et il sera donné à une nation qui en rapportera les fruits.* » La cité de David perdait jusqu'à son nom et s'appelait *Ælia Capitolina Adriana*. A la place même du temple de Salomon s'élevait un autel à Jupiter Capitolin, et « un pourceau de marbre placé au-dessus de la porte qui conduisait à Bethléem rappelait, par un insultant emblème, aux fils d'Israël, que leur cité sainte était pour eux à jamais perdue et profanée. » Les Juifs avaient rejeté le salut de Dieu, il passait aux Gentils. — Chez les Gentils, devenus peuple de Dieu, la loi providentielle se réalise encore. Il y avait des églises florissantes dans l'Asie-Mineure, dans ces contrées visitées par les Paul et les Barnabas, qui furent le premier champ missionnaire de la foi chrétienne. Cherchez ces Églises. . . , cherchez Éphèse, Per-



game, Thyatire... elles ne sont plus. Après que le monde fut entré dans leur sein, après que la lumière évangélique s'y fut affaiblie et presque éteinte, « le chandelier leur fut ôté, » selon la parole de l'Apocalypse, et le glaive du faux prophète substitua, dans ces lieux pleins de souvenirs apostoliques, le Croissant à la la Croix. — Traversez la mer et contemplez, dans un passé glorieux, ces grandes Églises d'Afrique illustrées par les Tertullien, les Origène, les Cyprien, les Augustin. Cherchez ces Églises... elles ne sont plus! L'Arabe vagabond promène sa fierté sauvage dans ces plaines aujourd'hui désertes, où retentissait avec tant d'éclat, au milieu de cités populeuses, la prédication chrétienne; et c'est à peine si, à la suite de nos conquêtes, l'Évangile de Jésus-Christ reparaît sur cette terre à laquelle l'Europe chrétienne portait envie. — Repassez les flots de la Méditerranée et rentrez dans notre vieille Europe. Il semble que sur ce sol tout couvert de monu-



ments chrétiens, le Christianisme soit implanté pour toujours. Espérons-le de la bonté de Dieu. . . Toutefois, qui nous l'a dit ? Qui nous assure, que si l'incrédulité poursuit ses ravages parmi nos générations, que si le positivisme et le matérialisme ruinent peu à peu la foi dans les âmes, le Christianisme ne disparaîtra pas du milieu de nous et qu'il ne faudra pas aller le chercher sur les lointains rivages d'un autre hémisphère ? . . .

D'ailleurs, sans que le Christianisme soit effacé du sol d'une nation, le royaume de Dieu peut lui être ôté dans une certaine mesure, si l'église infidèle ne répond pas aux besoins de la génération présente. Ne le vit-on pas, il y a trois siècles, lorsque le crépuscule se faisait sur l'Europe Catholique ? Qui peut dire quelles furent les pertes de Rome, quand par une déchirure violente la moitié de l'Europe brisa son joug et alla s'abriter dans une église nouvelle ! Et les nations qui ont entièrement repoussé cette église nouvelle, renais-



sance de l'église primitive, où en sont-elles ? Où en est leur vie religieuse ? Où en est leur civilisation ? Où est l'élan, le progrès, la liberté, la vie ? . . . Demandez-le à l'Italie qui se relève enfin, après de longs siècles, d'un réveil si lent, si laborieux, si souvent entravé, et dont chaque phase a imprimé une secousse sanglante à l'Europe. Demandez-le à l'Espagne qui ne se relève pas, et qui demeure avec sa population diminuée, ses richesses épuisées, son sol généreux trop souvent changé en désert, son clergé ignorant, son peuple abaissé, ses tribunaux persécuteurs, comme un témoin tristement fidèle de la parole de Jésus-Christ : « le royaume de Dieu vous sera ôté et il sera donné à une nation qui en rapportera les fruits. »

Je ne veux pas interroger ma patrie, je ne veux pas lui demander ce qu'elle s'est refusé de vraie gloire, de solides progrès, de vigueur morale, de sécurité sociale, de garanties d'ordre et de liberté, en refusant à son heure, les lumières



protestantes. Je craindrais, mes chers corrégionnaires, de vous pousser à l'orgueil, quand je sens l'impérieux devoir de vous humilier et de m'humilier avec vous. Ah ! je ne veux interroger ici que ma propre église. . . . Eglise Réformée de France, église des Calvin et des Théodore de Bèze ; église des Coligny, des Lanoue et des Duplessis-Mornay, église des saints et des martyrs, église de l'adoration de Dieu « en esprit et en vérité » et du contact direct entre l'âme et son Sauveur, église de la Parole éternelle et non des traditions humaines, église affranchie de tout joug terrestre mais courbée sous le joug de Dieu et du Chef invisible qui est Christ ; ah ! si tu n'étais pas fidèle, fidèle dans la foi, fidèle dans la vie, fidèle dans la vérité et dans la charité, fidèle dans le recouvrement de toutes tes libertés et de tes saintes ordonnances ; si l'on ne pouvait plus dire de tes temples envahis par la sagesse du siècle : ici l'Évangile est annoncé, et de nos familles : ici l'Évangile est honoré, et de nos vies à



tous : ici l'Évangile est pratiqué. . . prends-y garde, église Réformée de France, malgré les bénédictions des pères, malgré l'illustre succession de tes confesseurs, malgré tout un passé de souffrance et de gloire, Dieu pourrait te rejeter comme un instrument inutile, Dieu pourrait t'effacer du sol de la patrie, et susciter du milieu de tes ruines quelque église nouvelle qui remplirait la noble mission à laquelle tu te serais dérobée et qui tiendrait haut élevé ce drapeau du libre et pur Évangile que tu aurais laissé tomber de tes mains ! Et pour toi, pauvre Sion déchue, pauvre vigne stérile et ravagée, s'accomplirait la terrible sentence : *Le royaume de Dieu vous sera ôté et il sera donné à une nation qui en rapportera les fruits !*

Le Seigneur juge les Églises, mes frères, mais Il juge aussi les âmes. Il les juge ici-bas et il les jugera surtout là haut. Pour les individus comme pour les sociétés religieuses, la loi providentielle doit s'accomplir. Ne vous croyez donc pas en pos-



session assurée du royaume de Dieu, si vous ne portez pas « des fruits à sa louange. » Ne dites pas : nous avons des temples, nous possédons dans l'intérieur de nos demeures la vieille bible de nos pères ; de génération en génération nous sommes protestants, et le sang huguenot coule dans nos veines. Il ne s'agit point d'être « la postérité d'Abraham selon la chair, » mais sa postérité selon l'esprit. Si votre protestantisme ne consiste qu'à n'être pas catholiques romains, s'il n'est qu'un hasard géographique et non une foi, qu'une forme et non une réalité religieuse, en vérité, je vous le dis, avec cette religion de naissance, de tradition et de néant, *le royaume de Dieu vous sera ôté.* — Vous nous trouvez injuste peut-être et vous nous dites : nous avons une religion, nous avons une foi. Oui, mais quelle religion ? quelle foi ? Est-ce une religiosité nuageuse et toute mondaine ? Est-ce une foi quelconque en un Christ quelconque ?... Avec cette foi-là, conforme à la



sagesse du siècle et non à la sagesse de Dieu, *le royaume de Dieu vous sera ôté*. — Non, dites-vous encore, mais nous croyons au Christ des Écritures, au Christ revêtu de tous ses titres. C'est bien, mais si cette foi n'habite que la froide région de votre intelligence, sans remplir votre cœur et fructifier dans votre conduite. . . avec cette foi-là, lumière sans chaleur et formule sans vie, *le royaume de Dieu vous sera ôté*. — Non, répétez-vous une troisième fois, nous croyons de l'esprit et du cœur. Dieu le veuille ! Mais où sont les fruits vraiment divins que ce principe divin doit produire ? « Que faites-vous d'extraordinaire ? » Où est la visible transformation de vos sentiments et de vos actes ? Où est la sainteté, où est l'incorruptible justice, où est la céleste charité ? Où est l'imitation courageuse de Jésus-Christ ? . . . Avec cette foi-là. . . je ne veux rien exagérer, mes frères, le royaume, de Dieu ne ne nous sera pas ôté peut-être, mais si « nous échappons comme au



travers du feu, » nous n'aurons offert à Dieu et aux hommes qu'un christianisme sans flamme, sans fécondité, sans joie, sans témoignage puissant dans la vie et dans la mort. . . Et tandis que nous nous condamnerons à une piété médiocre et stérile, la Parole de Dieu suivra son cours et déploiera ailleurs ses énergies glorieuses. Tandis que nos vieilles églises dormiront leur sommeil, là-bas aux extrémités du monde, de jeunes églises surgiront à la voix de nos missionnaires et nous offriront les types d'une piété pleine de fraîcheur et de vie. Tandis qu'au nom de notre science et de notre sagesse, nous demeurerons dans les clartés douteuses d'une foi mêlée d'incrédulité, quelque chétif, quelque pauvre d'esprit recevra humblement la pleine lumière de l'Évangile et possédera « le secret de l'Éternel. » Tandis que satisfaits de nous-mêmes, et enflés de notre propre justice, nous repousserons ou n'accepterons qu'à moitié la folie de la croix, « des péagers et des femmes de



mauvaise vie nous devanceront au royaume des cieux. » Tandis que, membres de l'Église évangélique, la Bible dans les mains, au centre de toutes les ressources religieuses, nous resterons « oisifs et stériles dans la connaissance de Jésus-Christ, » telle âme, du milieu d'un culte mélangé d'erreurs, à travers des voiles épais et des intermédiaires humains, puisera en abondance aux sources de la vie, et « réjouira les anges de Dieu » par sa pure fidélité ! « Le royaume de Dieu vous sera ôté et il sera donné à une nation qui en rapportera les fruits. »

Voilà, mes frères, le jugement de Dieu. Et quelle est la base de ce jugement ? Vous l'avez vu, c'est la présence ou l'absence des fruits de sanctification que Dieu attend de nos âmes : et, si nous remontons de l'effet à la cause et des conséquences au principe, c'est l'acceptation ou le rejet de Jésus-Christ. Tel est le dernier mot de



cette parabole. Jésus l'énonce par un brusque changement d'image qui n'interrompt pas le cours de sa pensée, mais au contraire lui donne un relief nouveau et une conclusion d'autant plus impressive pour la conscience de ses auditeurs qu'elle était empruntée au Psaume 118, si fréquemment chanté dans les cérémonies d'Israël : « La pierre, que ceux qui bâtissaient ont rejetée, est devenue la maîtresse pierre de l'angle. . . *Celui qui tombera sur cette pierre sera brisé et celui sur qui elle tombera sera écrasé.* »

Dieu lui-même, intervenant dans nos destinées, a posé sur le sol de l'histoire et au centre du monde moral cette *pierre angulaire* qui est son Fils, et il invite l'humanité toute entière à s'asseoir sur « ce rocher des siècles. » Toute espérance fondée sur Jésus-Christ est immortelle, toute pensée d'accord avec lui est vraie. Toute œuvre accomplie en son nom et pour sa gloire participe à sa durée éternelle. Mais toute espérance qui ne repose, pas



sur lui est trompeuse, toute pensée contraire à la sienne n'est qu'erreur et mensonge, toute œuvre faite sans Lui est néant, toute arme dirigée contre Lui se brisera et se retournera contre celui qui a osé la saisir.

Par conséquent le rejet ou l'acceptation de Jésus-Christ, voilà la question souveraine pour les nations, pour les églises, pour les familles et pour les individus.

Nations, qui couvrez la face de la terre, dans la mesure où vous recevrez Jésus-Christ, dans la mesure où Il pénétrera vos lois, où il réglera vos mœurs, vous prospérerez, vous vous élèverez, vous serez douées d'énergie vitale et d'expansion féconde. Mais si vous le rejetez, vous descendrez les pentes rapides de la décadence.

Eglises, chargées de manifester Jésus-Christ



au monde, plus vous le manifesterez avec pureté par la foi et par la vie, plus vous grandirez, plus vous attirerez les âmes, plus vous aurez la gloire de concourir au règne de Dieu. Mais si vous diminuez Jésus-Christ, vous vous abaissez, vous vous annulerez dans la même proportion ; et si vous le reniez jamais, vous ne serez plus qu'un corps sans âme auquel il ne restera qu'à tomber en poussière.

Familles, adressez-lui la prière de l'Allemagne évangélique : « Seigneur Jésus, sois notre hôte ! » Les liens du sang sont plus doux et plus forts en passant par son cœur... et ils sont immortels ! Mais la famille sans Jésus-Christ, c'est la famille sans foyer spirituel, sans souffle de Dieu, sans gage d'éternel avenir.

Et toi, âme d'homme, qui que tu sois, médite cette parole de saint Jean : *Qui a le Fils a la vie, qui n'a point le Fils, n'a point la vie.*



Emouvante et inévitable alternative, mes frères ! Le poète l'a dit :

En présence du ciel, il faut croire
ou nier !

Que sera-ce donc, en présence du ciel descendu sur la terre et s'abaissant jusqu'à nous, c'est-à-dire de Jésus-Christ ! Devant cette manifestation suprême de Dieu, il n'y a pas de neutralité possible.

Quand le Christ nous est apparu, dans la plénitude de sa lumière, il faut que notre âme se prononce pour Lui ou contre Lui, il faut qu'il soit pour nous « une occasion de chute ou de relèvement, » « odeur de vie ou odeur de mort, » « rocher de notre salut » ou « pierre d'achoppement et de scandale ! » Quoi ! serions-nous réduits à souhaiter de ne pas l'avoir connu ! . . . Ah ! bien plutôt, heureux de l'avoir connu, heureux que le Père nous l'ait envoyé, heureux d'appartenir à une église qui nous met plus directement, plus immédiatement



en sa présence ! Oui, heureux, mes frères, . . . mais pour aller à Lui, pour nous asseoir comme Marie à ses pieds, nous abreuvant de sa doctrine et de sa vie ! Heureux, mais pour entrer « comme des pierres vives, » (serions-nous la plus petite et la plus inaperçue de ces pierres) dans le saint édifice dont Il est la pierre angulaire ! Heureux, mais pour être un rameau (serait-ce le plus chétif et le plus obscur) de cette vigne dont Il est à la fois le Maître et le Cep divin, et dont les fruits consolent la terre en attendant de renaître plus beaux sur les plages du ciel !

La prière secrète et sa récompense publique

Toi, quand tu pries, entre dans ton cabinet, et ayant fermé la porte, prie ton Père qui est dans ce lieu secret, et ton Père, qui te voit dans le secret, te récompensera, publiquement.

(Matthieu 6.6)

Dans les paroles de notre texte, Jésus-Christ, préoccupé des erreurs pharisaïques répandues comme des miasmes impure dans l'atmosphère de son temps, a voulu, avant tout, flétrir cette piété tout extérieure, cette dévotion formaliste qui s'affiche, s'étale, avide du regard des hommes plus que du regard de Dieu et qui n'est que le pompeux



déploiement du néant. Mais les paroles de Notre Sauveur ont aussi une portée positive : il prescrit le recueillement, la prière secrète ; il institue le culte individuel ; il nous invite à dresser en l'honneur de Dieu, au-delà de l'autel des adorations publiques dans l'assemblée de nos frères, au-delà de l'autel du foyer domestique, un autel solitaire dans le fond même du cœur et de la vie.

C'est dans ce sens que nous entendrons et que nous développerons aujourd'hui devant vous, mes frères, la parole, de Jésus-Christ vous montrant d'abord la nécessité du recueillement et de l'adoration individuelle, ensuite la récompense publique que le Seigneur réserve à la prière secrète.

Tout tend, de nos jours surtout, à nous répandre au dehors. A d'autres époques, il y avait place pour les longues méditations, pour l'étude de soi-même et pour la recherche des choses d'en



haut. Mais aujourd'hui, il y a comme une universelle conspiration contre la vie intérieure. Le mouvement de la vie est si rapide et si intense, la sphère de chacun de nous, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, s'est tellement agrandie et compliquée, qu'en vérité, tout nous distrait, tout nous dissipe, tout nous disperse, tout travaille à nous faire sortir de nous-mêmes, comme cette force du monde matériel qui tend à projeter les corps hors de leur centre ; et lorsque, dans de trop rares instants, nous rentrons dans notre for intérieur, le retentissement du dehors nous poursuit jusque dans la solitude, et notre repos lui-même n'est que le reflet de nos agitations.

Il y a là un sérieux péril. Et s'il ne se produisait pas une réaction énergique et continue contre cette tendance, comme dans le monde physique une autre force que celle qui nous éloigne de nous-mêmes ne venez pas nous y ramener, — en vérité, il y aurait de quoi regretter tout le mouvement de



la civilisation contemporaine ; car nous l'aurions payé bien cher, nous l'aurions payé au prix de la véritable dignité, de la véritable valeur de la vie humaine.

En effet du sein de cette agitation permanente, on touche à tout et l'on n'embrasse rien. On jette et on épargne, pour ainsi dire, son être moral en mille directions, au lieu de se concentrer en un courant unique et puissant. L'individualité, ce secret de la force, ce ressort des caractères, va s'usant et s'affaiblissant ; on ne pense plus par soi-même, on n'est plus que le servile copiste de ce qui se dit ou se fait autour de nous, et l'on ressemble, comme on l'a justement observé, à ces monnaies banales dont l'empreinte s'efface dans une circulation incessante. En un mot, on est emporté dans le tourbillon, on s'agite, on se travaille, mais on ne vit pas, Quels sont les hommes qui ont vécu ? Ce sont ceux qui ont eu une pensée, une volonté, un but déterminés. Ceux-là se sont re-



pliés sur eux-mêmes, comme dans une forteresse bien armée et bien approvisionnée. De là ils se sont jetés dans la mêlée humaine avec un dessein arrêté, avec une idée, un sentiment, une passion qui les possédait, exerçant l'influence au lieu de la subir, dominant les circonstances au lieu de se laisser dominer par elles. Ces hommes-là seuls ont vécu.

Ainsi donc, même à un point de vue purement humain, il faut que la réflexion précède et prépare l'action, il faut que la vie intérieure soit la source féconde de la vie extérieure. A combien plus forte raison pour la vie chrétienne, pour la vie spirituelle, qui, si elle doit se déployer au dehors en activité, en fruits, en œuvres, doit, avant tout, naître et se former au dedans ; — pour la vie spirituelle, que le monde non seulement ne crée point, mais tend sans cesse à affaiblir et à détruire — pour la vie spirituelle, plante céleste et



délicate que l'Esprit seul peut faire germer et fleurir en nous ! Ce n'est que dans le recueillement et la prière solitaire, que nous pouvons rentrer en nous-mêmes, et arriver à cette sincérité absolue, à cette situation vraie vis-à-vis de nous-même et vis-à-vis de Dieu, qui est le premier pas vers le royaume des cieux. Là seulement, loin de la fascination du monde visible, le monde invisible et Dieu descendent vers nous et nous montons vers eux. Là seulement s'éprouvent les saintes douleurs de la repentance, et les saintes joies du pardon. Là seulement, tout intermédiaire, tout obstacle étant supprimé entre nous et Dieu, nous pouvons goûter le *don céleste et les puissances du siècle à venir*.

Vous donc qui voulez vivre de la vie cachée avec Christ en Dieu, sachez vous ménager, au milieu même de la vie la plus occupée, des heures de recueillement et de retraite. Mon frère, ma sœur, entre dans ton cabinet, fermes-en la porte à toute



distraktion du dehors, et là, prie ton Père : *prie ton Père !* Voilà la différence entre l'homme simplement sérieux et le chrétien. Le premier réfléchit, médite se recueille. Le second réfléchit, médite, se recueille. . . mais il prie ! Après s'être recueilli, il se tourne vers Dieu, il le cherche, il s'appuie sur lui, il implore sa lumière et sa force. Sa solitude est une auguste société avec le Père des esprits : son monologue est un dialogue entre l'enfant de la poudre et le Dieu des cieux !

Et quelle ressource religieuse, pourrait remplacer cet ineffable commerce entre l'âme et son Dieu ?

Ce malade, dont les jours sont sans repos et les nuits sans sommeil, à qui confiera-t-il ses douleurs, ses faiblesses, ses découragements, ses longs ennuis ? à qui portera-t-il sa plainte monotone — si ce n'est à ce Pasteur d'Israël qui ne sommeille jamais, qui ne sera jamais fatigué de l'entendre et auquel il peut dire comme David : *Tu*



enverras ta gratuité durant le jour et ton cantique sera avec moi durant la nuit ?

Cet homme en perplexité, appelé à prendre une décision qui engage son avenir, celui des siens et la gloire de Dieu elle-même, et qui n'aperçoit pas sa route. . . à qui demanderait-il la lumière et la force, si ce n'est à Celui pour qui l'inconnu est connu, les ténèbres lumière, l'avenir présent, et qui le soutient par ces paroles consolantes : *Le cœur de l'homme délibère de sa voie, mais Dieu conduit ses pas. Je te rendrai avisé, je t'enseignerai le chemin que tes pas doivent tenir ?*

Et cette âme froissée, n'ayant personne à qui s'ouvrir ici-bas, enlevez-lui ces confidences qu'elle peut faire à ce Souverain Sacrificateur, qui *a été tenté comme nous en toutes choses*, et vous lui aurez enlevé ce qui lui donne encore la force de vivre !

Mais ce sont là ce qu'on pourrait appeler, les



solennités du culte individuel, car il a ses grands jours comme le culte public et le culte domestique. . . Mais quoi ! ô mon âme, te faudra-t-il la pression de circonstances exceptionnelles pour te rapprocher de Dieu et t'amener à ses pieds ? Quoi ! ne pourras-tu, sans occasion impérieuse, te tourner vers lui, comme la fleur cherche le soleil, ou l'enfant le sein de sa mère ? Et, s'il faut absolument des dons pour te révéler le Donateur suprême, n'en tombe-t-il pas sur ton sentier, chaque jour, une rosée assez abondante, pour que, comme la rosée des campagnes, descendue du ciel, elle remonte au ciel, et qu'elle entretienne : au fond de ton cœur une adoration permanente ?

Aussi les saints hommes de Dieu de tous les temps, ont-ils uni aux prières avec leurs frères, aux prières de circonstance, la prière habituelle et personnelle.

Si un Abraham intercède en des jours solennels pour Sodome et Gomorrhe, si partout où il



dresse sa tente, il dresse avec les siens un autel au Seigneur, il cherche, seul, la présence de Dieu sous les chênes de Mamré.

Si un David invoque son Dieu avec une ferveur redoublée aux jours de son crime et de son repentir auprès de la couche où meurt son jeune enfant, à la veille d'une bataille. . . que sont la plupart de ses psaumes, si ce n'est l'expression, et comme l'épanchement de ses prières solitaires et permanentes ?

Si un Daniel, aux approches de la délivrance de son peuple, *cherche à faire requête avec le jeûne, le sac et la cendre*, nous le voyons à Babylone prier régulièrement trois fois par jour en ouvrant ses fenêtres du côté de Jérusalem.

Parlerai-je de saint Paul, nous laissant voir dans ses Épîtres la trace si marquée de ces prières presque incessantes, dans lesquelles *il fait continuellement mention* de ses frères de Rome, de Co-



rinthe, de Philippes, d'Éphèse — ou de saint Pierre, rendant à Dieu son culte matinal sur la terrasse de Joppe, entre l'infini de la mer et l'infini des cieux ?

Après les serviteurs, parlerai-je du Maître lui-même ? Voyez, le soir est venu, les ombres de la nuit enveloppent les plaines et les monts de Galilée. Jésus s'est dépensé, de l'aube du jour à son déclin, dans le soulagement de toutes les misères. Va-t-il chercher un lieu où reposer sa tête fatiguée ? Non, mes frères, il monte sur la montagne et il prie ! Il prie ! O profondeur, ô mystère de la prière du Fils ! Mais, si cette prière lui est nécessaire, que sera-ce donc pour nous ? . . .

Et cependant, qu'ils sont rares ceux qui se recueillent et qui prient ! Dès les premiers moments du jour, l'activité terrestre nous saisit comme une proie : affaires ou plaisirs, soucis de toute



sorte, courses, visites, lectures, conversations, s'emparent de nous et dévorent toutes nos heures, jusqu'au moment où l'esprit et le corps épuisés se laissent tomber dans un lourd sommeil. Et l'on recommence le lendemain cette vie haletante, sans recueillement et sans prière. Dans l'Église, même prédominance, croissante et abusive, de la vie, extérieure sur la vie intérieure! On s'empresse aux prédications, plus désireux d'entendre une parole éloquente que d'édifier son âme, on court de réunion en réunion, de comité en comité, on s'occupe avec un intérêt souvent superficiel d'une foule d'œuvres chrétiennes, on prend une part légitime sans doute mais périlleuse aux grandes luttes actuelles. . . Mais où sont les âmes qui cherchent et cultivent la présence de Dieu? Où sont les Marie *assises aux pieds de Jésus-Christ, écoutant sa parole*? Où sont les Moïse, les Aaron et les Hur, priant sur la montagne, tandis que Josué croise le fer dans la plaine? Et ne sont-ce



pas ceux qui sont le plus engagés dans la mêlée brûlante qui doivent le plus prier, pour qu'il leur soit donné de combattre avec les seules *armes de Dieu* : la vérité et la charité ? Hélas ! le Seigneur ne pourrait-il pas dire aux chrétiens de nos jours : *Est-il possible que vous n'ayez pu veiller une heure avec moi ?* . . . Il faut reprendre au monde et rendre au Seigneur cette heure sainte ! Il faut comprendre enfin que rien ici-bas ne peut remplacer ce tête-à-tête de l'âme avec son Dieu : ni prédication, ni réunion intime, ni visite chrétienne, ni lecture édifiante ! *Entre dans ton cabinet, et, ayant fermé sa porte, prie ton Père qui est dans ce lieu secret.* Et le Seigneur ajoute : *Ton Père qui te voit dans le secret te récompensera publiquement.* C'est là, mes chers frères, ce qui me reste à vous dire.

Au flanc des Alpes, sous la voûte bleuâtre d'un glacier, dont les couches profondes résistent depuis des siècles à l'action des rayons du soleil,



une source coule goutte à goutte. L'onde obscure qu'elle épanche se précipite du haut de la montagne à travers les rochers et les précipices. Elle parcourt une longue vallée, fleuve étroit et fangeux encore. Elle rencontre un lac où elle se purifie et semble s'endormir. Elle en ressort, fleuve majestueux et d'un limpide azur, baignant sur son passage de vastes cités ou d'humbles hameaux. Et tandis qu'une faible portion de ses eaux fertilise mille jardins, alimente mille industries, le fleuve porte entre ses larges rives des barques légères ou de pesants navires, jusqu'à ce qu'enfin il se perde par mille bras dans la vaste mer, après avoir été sur tout son parcours un agent puissant de circulation, de fécondité et de vie.

Mais d'où vient le fleuve aux nappes abondantes? N'est-ce pas de la source cachée dans les cavernes du glacier? Que la source vienne à tarir et le fleuve s'arrête entre ses rives désolées.



Vous l'avez compris, mes frères, la source, c'est la prière secrète, alimentée sans cesse par les eaux du ciel. — Le fleuve, ce sont les bénédictions visibles et publiques, attirées par cette prière et manifestées dans la vie du chrétien.

N'avez-vous jamais admiré, chez cette femme chrétienne, le calme supérieur avec lequel elle traverse les difficultés, les peines, les tentations, les écueils de chaque journée ? Forte et sereine, elle sait se garder de toute domination, de toute violence et faire régner dans son intérieur, en même temps que l'ordre et le travail, je ne sais quelle atmosphère de paix solide et bien fondée. Elle fait du bien à *son mari tous les jours de sa vie et jamais du mal*. Elle élève ses enfants dans la crainte de Dieu, dans la soumission et le respect envers leur père et leur mère. Elle se livre au dehors et au dedans à une activité prodigieuse, mais sans agitation et sans fièvre. On vient vers elle, et à la vue de cet intérieur si bien ordonné, de



ces devoirs si bien remplis, on se fait du bien à l'âme, et on se demande avec envie, le secret de tant d'énergie et de sérénité. — Celle-ci est bien faible peut-être, délicate, malade, et on dirait à la vue de son fardeau : il est plus grand qu'elle ne peut le porter. Mais elle le porte cependant ; peu à peu les difficultés se dénouent, les montagnes s'aplanissent ; elle fait dans l'infirmité ce que tant d'autres ne font pas dans la force. Dans sa maison, elle surveille, dirige et charme son intérieur ; au dehors même, elle s'occupe avec une sympathie ingénieuse et efficace du pauvre, du malade, de l'affligé. Quel est donc son secret, dites-vous ? Son secret, comme celui de sa compagne, plus forte mais non plus fidèle, c'est la prière solitaire. L'une et l'autre, dès le matin, se sont approchées du Seigneur, elles ont cherché sa face, elles lui ont présenté leurs devoirs et leurs tentations, et c'est avec Lui qu'elles sont entrées dans la tâche et dans les périls de la journée. — Voilà leur se-



cret, il n'y en a pas d'autre : *Prie ton Père qui voit dans le secret. Et ton Père qui voit dans le secret, te le rendra publiquement !*

Regardez cet homme, ouvrier ou magistrat, se livrant à l'humble travail de l'atelier ou aux nobles occupations de la vie publique. Que de difficultés, petites ou grande vont se rencontrer sur ses pas !

Que de tentations vont surgir ! Que d'occasions s'offriront à lui de s'enfler ou de s'abattre, de s'irriter contre les hommes et les choses ! Mais il reste calme, ferme, toujours fidèle à Dieu et à sa conscience. Le succès ne l'éblouit point, l'épreuve ne le trouble point. Dans les heures critiques et obscures, il voit son chemin et le suit sans hésiter. Au foyer domestique comme dans la société de ses frères, il est pour ceux qui l'entourent un homme de bon conseil, une force et une lumière. . . D'où lui vient donc cet esprit de *sagesse et d'intelligence, de conseil et de force* qui conduit tous ses pas, cette paix qu'il éprouve et qu'il commu-



nique, et ce *secours* qui ne lui manque jamais *dans le temps convenable*? — D'en haut, par la prière. Si vous pouviez suivre cet homme dans le secret, vous le verriez, dès le matin, cherchant dans la solitude la présence de Dieu, et s'entretenant avec lui *face-à-face*, nouveau Moïse, *comme un ami avec son ami*. C'est là qu'il se prépare aux éventualités de chaque jour. C'est là qu'il reçoit chaque jour de son Dieu ce mot consolateur : *ma grâce te suffit!* et il recueillera à toute heure les fruits de sa prière secrète : *Prie ton Père qui est dans ce lieu secret, et ton Père qui te voit dans le secret te le rendra publiquement!*

Parfois, c'est sur un théâtre plus vaste qu'apparaissent les bénédictions de la prière solitaire ; et la publicité de la récompense est plus manifeste et plus éclatante. Aux jours les plus difficiles de la guerre de l'Indépendance américaine, Washington, général improvisé, montrait un sang-froid et une supériorité militaire qui commandaient l'ad-



miration. Un observateur superficiel aurait pu attribuer ses succès à la seule prudence humaine, à l'intuition du génie, à cette exaltation patriotique qui fait sortir du sol des héros et des légions, ou au hasard des batailles. Mais l'histoire raconte que, campé en un lieu qu'on appelait *la Forge de la Vallée*, Washington se dirigeait seul tous les matins vers un bouquet d'arbres à une certaine distance du camp. Des officiers eurent un jour la curiosité de le suivre. O surprise le libérateur de l'Amérique fléchissait le genou devant l'Eternel des armées ! La prière, telle était donc l'inspiration de ce grand général, de ce grand citoyen ! — Contemplez maintenant sa noble patrie, s'élevant en si peu d'années à une prospérité merveilleuse, offrant le spectacle d'une nation fortement assise sur la base des institutions les plus libres qui soient sous le soleil, contemplez-la traversant cette crise formidable dont le monde entier a suivi les tragiques péripéties, en ressor-



tant toute meurtrie, mais glorieuse, et purifiée de la lèpre de l'esclavage. — Et puis, souvenez-vous des prières de Washington, souvenez-vous des prières antérieures de ces Puritains qui ont fondé la république du Nouveau-Monde au cri de *Dieu et liberté!* — et dites-nous si vous ne voyez pas là dans toute son étendue la réalisation de la promesse du Sauveur : *Prie ton Père qui est dans le lieu secret, et ton Père qui est dans le secret te le rendra publiquement!*

Dans toute son étendue, ai-je dit? Non. Ici-bas nous n'apercevons que quelques-uns des effets de la prière. Que sera-ce dans l'éternité? C'est là, quand tous les voiles seront levés, et quand tous les secrets seront découverts, quand les pleines clartés de la vue auront remplacé les obscures lueurs de la foi, c'est là qu'apparaîtront toutes les bénédictions de la prière solitaire.

Pauvre frère, malade ou infirme, condamné à une inaction douloureuse, qui ne peut plus



travailler pour ce qui t'est le plus cher, l'avancement du règne de Dieu, tu crois peut-être que tu fatigues la terre d'un poids inutile et tu te demandes pourquoi le Seigneur te laisse encore ici-bas ? Pourquoi, mon frère ? Pour prier ! Pour te livrer *au travail à genoux*, comme l'appelait une femme chrétienne. Prie pour ton âme, afin qu'il te soit donné de rendre jusqu'à la fin un bon témoignage. Prie pour l'âme de ceux qui te sont chers. Prie pour ce cœur que la grâce de Dieu presse et qui ne se rend pas. Prie pour cette intelligence égarée, qui en égare tant d'autres ! Prie, dans ces temps difficiles, pour l'Église et pour ses conducteurs ! Prie et *ne te lasse point*... et là-haut tu contempleras des fruits inattendus, merveilleux de tes prières !

Pasteur obscur d'une obscure paroisse, tu dis peut-être avec découragement : à d'autres les succès et les bénédictions, *pour moi ma force est perdue, j'ai travaillé sans fruit*... Mais ton cabinet est



un cabinet de prière. C'est là que tu présentes sans cesse au Dieu de Jésus-Christ ton œuvre qui te semble stérile, et ton champ où ne blanchit aucune moisson. Prie, mon frère, avec confiance ! Prie pour toi-même et pour ton troupeau ! Prie pour les serviteurs auxquels le Maître a confié des postes plus apparents, mais plus dangereux pour leur âme ! Prie avec persévérance et avec foi ! . . . Et le dernier jour dira peut-être que tu as plus fait par tes humbles prières pour le règne de Dieu, que le docteur plein de savoir, et que le prédicateur le plus distingué par son éloquence !

Chrétiens, ne serons-nous pas humiliés d'abord, et puis relevés par ces merveilleuses promesses ? Ne voudrons-nous pas attirer par nos prières, sur nous, sur notre famille, sur notre Église, sur notre patrie, ces grâces sans nombre que Dieu nous cachera peut-être dans le temps, mais qu'il nous révélera dans l'Éternité ? Ne voulons-nous pas, dès aujourd'hui et



chaque jour, dérober à la tyrannie des affaires, au tourbillon de la vie extérieure, à l'inertie ou à la frivolité, une heure régulière pour le recueillement et l'adoration ?

*Il se fit dans le ciel un silence d'environ une demi-heure, lisons-nous dans le livre de l'Apocalypse*¹. Ce silence est bien rare, a dit un philosophe chrétien dans le ciel des âmes. Qu'il ne soit pas rare pour nous, mes bien-aimés frères ! Sachons faire silence pour écouter Dieu. Et dans ce silence sacré, parle-nous, Seigneur ; fais plus, descends toi-même vers nous ! Et donne-nous de recueillir de cette communion assidue, pour nous et pour nos frères, *grâce sur grâce* pour le temps et pour l'éternité !

AMEN.

1. Apocalypse 8.1

Les trois âges de la vie

« Mes petits enfants, je vous écris parce que vos péchés vous sont pardonnés par son nom. Pères, je vous écris parce que vous avez connu celui qui est dès le commencement. Jeunes gens, je vous écris parce que vous avez vaincu l'esprit malin.

Jeunes enfants, je vous écris parce que vous avez connu le Père. Pères, je vous écris parce que vous avez connu Celui qui est dès le commencement. Jeunes gens, je vous ai écrit parce que vous êtes forts et que la Parole de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu l'esprit malin. »

(1Jean 2.12-15)

Après que Jésus a disparu de ce monde, laissant son œuvre aux mains de ses disciples animés



de l'Esprit, c'est tout d'abord la personnalité de saint Pierre qui nous apparaît au premier plan de l'histoire de l'Église. Sans avoir sur ses collègues une primauté, qui n'est ni selon l'esprit ni selon la lettre de l'Évangile, et que son humilité n'eût point acceptée, il est néanmoins appelé au rôle d'initiateur et de fondateur qui convenait aux traits principaux de son caractère et à ce nom prophétique par lequel le salua Jésus. *Tu seras appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre.* C'est à la parole de saint Pierre que les murs de la chambre haute s'écartent pour laisser entrer un flot de trois mille Juifs dans l'Église de Jésus-Christ. C'est après sa vision de Joppe que tombe la barrière qui retenait encore les païens loin du royaume de Dieu. La première moitié du livre des Actes, cette épopée des triomphes de l'Église naissante, a pour héros saint Pierre dont l'individualité saillante fixe tous les regards.

Saint Paul est le héros de la seconde. Tandis



que le fils de Jona va porter dans des églises éloignées un ministère enveloppé d'obscurité et de silence qui se terminera par la fin tragique que son Maître lui a mystérieusement annoncée, le converti de Damas devient l'instrument le plus visible et le plus efficace de l'œuvre de Dieu. Ses discours, ses voyages, ses miracles, ses périls, ses triomphes, ses persécutions, défraient à eux seuls les annales de l'Église jusqu'à ce jour mémorable où, comme on l'a dit, chargé de fers, il va porter à la ville éternelle la liberté de Jésus-Christ.

Le dernier apôtre qui demeure sur la scène, c'est saint Jean, le disciple bien-aimé. « Astre paisible et pur, a dit Vinet, il ne devait se lever à l'horizon de l'Église, il ne devait verser sur elle la lumière de ses enseignements qu'après que tous les autres auraient agi, auraient parlé. » Saint Jean est le vrai patriarche du siècle apostolique, présidant, pour ainsi dire, avec sa couronne de cheveux blancs, aux jours les plus avancés de cet âge d'or



de l'Église. De là, sous la plume de l'apôtre, ces expressions souvent répétées : *Mes enfants, mes petits enfants*, qui trahissent la tendresse, paternelle et l'autorité caressante du vieillard. De là ces exhortations adressées à plusieurs générations qu'il a eu le temps de voir grandir à son ombre : « Pères, je vous écris. . . jeunes gens, je vous écris. . . jeunes enfants, je vous écris. » Car nous prenons ici, à l'exemple de Calvin, ce lumineux et sûr interprète, les désignations *de pères, de jeunes gens, d'enfants*, dans le sens naturel. Nous croyons que saint Jean a voulu avant tout parler des âges, des âges proprement dits de la vie humaine, et nous montrer que la piété, qui sied à tous les âges, revêt pour chacun d'eux un caractère spécial : naïve et confiante dans l'enfance, active et militante dans la jeunesse, ferme et fidèle dans la virilité et sur le soir de la vie. C'est à cette interprétation littérale que nous nous en tiendrons, sans méconnaître qu'on peut aussi



donner un sens figuré aux paroles de l'apôtre et y voir, marqués des mêmes caractères, les divers âges de la vie spirituelle, qui a aussi son enfance, sa jeunesse et sa maturité.

Heureuses. les âmes pour lesquelles ces deux applications peuvent se confondre ; et en qui la vie de la nature et la vie de la grâce, avançant d'un même pas, se développant d'un même essor, offrent le spectacle d'un développement parallèle et harmonieux !

« Mes petits enfants, je vous écris parce que vos péchés vous sont pardonnés par son nom. Jeunes enfants, je vous écris parce que vous avez connu le Père. »

Je m'adresse à vous les premiers, mes jeunes amis, au sein de ce vaste auditoire. J'y suis doublement autorisé, et par la nature de ce service



qui est avant tout pour vous¹, et par l'exemple de saint Jean lui-même. Laissez-moi tout d'abord vous féliciter du grand privilège que vous a accordé le Seigneur en vous faisant naître dans le sein de son Église. L'Évangile que vous avez, pour ainsi dire, trouvé à côté de votre berceau, vous a enseigné dès vos jeunes années ce que tant d'hommes, tant de peuples ignorent encore ; ce que le monde a ignoré pendant quatre mille années, ce qu'il n'a commencé à comprendre que lorsque Jésus est descendu du ciel pour le lui révéler. . . c'est que Dieu est votre Père. Oui, mes enfants, on vous a dit dans vos familles, j'aime à le penser, on vous a dit à l'école de la semaine et à l'école du dimanche, on vous a dit dans nos temples et du haut de nos chaires, que, comme vous avez un père qui vous a donné le jour et dont vous voyez le visage, il y a là haut un Père que

1. Ce discours a été prêché dans le temple de l'Oratoire, au *Service des écoles*, qui a lieu une fois par année dans l'Église réformée de Paris.



vous ne voyez pas, mais qui a créé, par sa seule parole, tout ce que vous voyez, le ciel, la terre, la mer, tous les hommes, tous les êtres. On vous a dit que ce Père habite bien au delà de ce ciel dont l'azur profond brille au-dessus de vos têtes, et que, de si haut et de si loin en apparence, il conduit toutes choses, il soutient et vivifie, toutes ses créatures ; il vous connaît, il vous distingue, il vous garde vous-même, mon cher enfant, dans cet immense univers ! On vous l'a dit, tout petit que vous êtes, vous pouvez vous approcher de ce Père qui est dans les cieux ; et, comme vous vous adressez au père d'ici-bas pour obtenir le pain du corps ou celui de l'intelligence, pour demander un secours, un conseil, ou un objet qui vous est nécessaire, vous pouvez vous adresser au Créateur pour lui demander tout ce dont vous avez besoin. On vous l'a dit enfin, lorsque vous avez commis quelque faute (et vous savez que vous en commettez souvent), il faut vous humilier devant ce



Dieu qui *vous a vu dans le secret*, et qui, dans sa miséricorde infinie, est disposé à vous pardonner vos péchés au nom de Jésus-Christ.

On vous a dit tout cela, et, je le répète, je vous en félicite, car c'est un grand privilège que de le savoir. Mais il y a savoir et savoir, mes chers enfants. Vous pouvez savoir que Dieu est votre Père, parce que vous avez appris par cœur l'immortelle prière qui commence par ces mots : *Notre Père qui est aux cieux* ; mais sans le rechercher, sans vous approcher de Lui, sans entrer en rapport direct et réel avec Lui. Alors Dieu est pour vous comme serait un personnage dont on vous aurait parlé, dont vous sauriez le nom et l'adresse, mais que vous n'auriez jamais été trouver et avec lequel vous n'auriez jamais fait connaissance.

Pour connaître le Père, mes enfants, il faut beaucoup penser à Lui, il faut vous souvenir de Lui à toute heure, à la maison, à l'école, dans votre travail, dans vos jeux même, le matin à votre réveil,



le soir au moment de fermer les yeux pour vous endormir dans ses bras. Pour le connaître, il faut écouter une voix secrète et douce, la voix de votre cœur qui *vous dit de la part de Dieu : cherchez ma face* ; et cette autre voix, grave et austère, la voix de votre conscience qui vous dit : fais le bien, évite le mal, et qui « vous approuve ou vous condamne » selon que vous avez fait l'un ou l'autre. Pour le connaître, il faut lire souvent et avec attention sa Parole, qui vous dépeint sa grandeur, sa bonté, sa miséricorde ; qui vous raconte ses œuvres, vous fait entendre ses promesses, vous dénonce ses jugements. Pour le connaître, enfin, il faut beaucoup méditer la belle histoire de ce Christ, qui est *la splendeur de sa gloire, l'image empreinte de sa personne*, et en qui Dieu s'est si bien révélé que Jésus a pu dire : *Celui qui m'a vu a vu mon Père*. C'est là un grand mystère, mes enfants, mais un mystère bien doux : ce Dieu qui était caché, inaccessible, a fait plus que de nous parler dans la



Bible, il s'est approché de nous jusqu'à venir sur la terre dans la personne de Christ, tellement que le prophète a appelé Jésus : *Emmanuel*, ce qui signifie, *Dieu avec nous*, que saint Paul a pu écrire : *Dieu était en Christ réconciliant le monde avec Lui*, et Thomas s'écrier, en tombant à ses pieds : *Mon Seigneur et mon Dieu !* Aussi, mes enfants, quand nous connaissons Christ, nous connaissons Dieu ; c'est comme si nous l'avions vu. Alors ce n'est plus un nom que nous prononçons, ce n'est plus une idée que notre esprit conçoit, c'est un Etre réel, vivant, connu, aimé, qui a sa place dans notre vie, et avec lequel nous entretenons des rapports de tous les jours et de toutes les heures.

Ecoutez, mes enfants, ce que faisait un jeune garçon de votre âge, le comte Zinzendorf², qui vivait en Allemagne au dix-huitième siècle. Il était si plein de la pensée de Jésus, que, lorsqu'il lui tombait sous la main, du papier, une plume et

2. *Le comte Zinzendorf*, par Félix Bovet, vol, I, p. 27.



de l'encre, il écrivait des lettres au Seigneur ; puis, ouvrant la fenêtre, il les jetait au vent, persuadé qu'elles parviendraient infailliblement à leur adresse. . . Et elles y parvenaient en effet. Et le Seigneur recevait avec amour ces messages de l'enfant pieux. . . . Vous souriez, mes enfants, de la naïveté du jeune comte. Vous savez très bien, vous, qu'il n'est pas besoin de papier, ni de plume, ni d'encre pour s'adresser à Dieu, mais qu'il suffit de se mettre à genoux et de prier, pour être aussitôt en rapport avec Lui.

Eh bien ! puisque vous le savez, le faites-vous ? Priez-vous, mes enfants ? Priez-vous, non seulement par devoir et par habitude, mais par un besoin de cœur ? Priez-vous, non seulement en répétant *notre Père*, ou toute autre prière apprise, mais, en parlant vous-mêmes à Dieu, à votre manière, de tout ce que vous éprouvez, de tout ce que vous désirez ? Lui demandez-vous sans cesse de vous éclairer, de vous conduire, de vous gar-



der de corps et d'âme, et de bénir avec vous tous ceux que Dieu vous a donnés à aimer ici-bas ? Lui demandez-vous surtout la grâce par excellence, le pardon de vos péchés ? Souffrez-vous de vos péchés, mes chers enfants ? les sentez-vous peser d'un poids douloureux sur votre conscience, et allez-vous supplier le Seigneur de vous en délivrer ? Comprenez-vous que c'est Dieu, Dieu lui-même, que vous offensez dans chacune de vos fautes, et vous empressez-vous, même lorsque vos parents, ou vos maîtres vous ont pardonné, d'aller chercher par la prière, un pardon qui vient de plus haut, le pardon suprême du Père au nom de Jésus-Christ ? Si vous vous reconnaissez à ces traits, si c'est bien là l'expérience de vos jeunes âmes, alors vous êtes des enfants chrétiens : vous êtes faibles sans doute, mais vous implorez le secours du Tout-Puissant : il y a du mal en vous sans doute, mais du moins vous en savez et vous en cherchez le remède ; et ces deux bonnes pen-



sées, la pensée du Père qui vous a créés et qui vous aime, la pensée du Sauveur qui vous pardonne vos péchés, seront comme deux sources pures qui arroseront votre âme et lui feront porter de bons fruits ; comme une double et sainte influence qui vous rendra bon fils, bon écolier, bon camarade, et vous préservera de beaucoup de péchés ! — Ou bien, mes chers enfants, seriez-vous pour la plupart étrangers à ces choses ? Malgré tant d'instructions, tant de lumières, tant d'appels, seriez-vous encore aussi ignorants, et aussi éloignés de Dieu que les pauvres païens que l'Écriture nous représente « assis dans les ténèbres ? » Votre âme serait-elle toute fermée aux souffles du ciel et déjà tout ouverte aux souffles du monde ? Et si le vieux saint Jean revenait sur la terre, s'il écrivait encore une lettre aux églises, faudrait-il qu'il ne parlât qu'aux grands et laissât les petits, parce qu'il n'y en aurait point ou presque point parmi vous, auxquels il pourrait dire : *jeunes en-*



fants, je vous écris par ce que vous avez connu le Père. Petits enfants je vous écris par ce que vos péchés vous sont pardonnés par son nom ?

Que vos consciences répondent ! Et hâtez-vous d'appeler Dieu à votre aide, car vous grandissez et vous touchez à cet âge difficile entre tous, où l'on devient la proie du mal, si l'on n'a pas reçu et soigneusement entretenu dans son cœur ces saintes impressions qui sont la sauvegarde de toute la vie !

Jeunes gens, je vous écris, parce que vous avez vaincu l'esprit malin. Jeunes gens, je vous ai écrit, parce que vous êtes forts et que la Parole de Dieu demeure en vous et que vous avez vaincu l'Esprit malin. La jeunesse est le temps de la lutte, la période du combat. En effet, dans ces jours pleins de charme, mais pleins de péril, le mal se déchaîne de toutes parts contre le jeune homme



pieux et moral, pour lui ravir sa foi et pour l'entraîner à la perdition. — C'est sa raison orgueilleuse qui s'éveille et qui semble essayer ses premières forces contre les saintes croyances qui lui ont été inculquées. — Ce sont les maximes d'incrédulité qu'il entend dans plus d'une conversation, qu'il lit dans plus d'un livre, qu'il respire de toutes parts dans l'atmosphère du siècle, et qui viennent du dehors se joindre aux objections de son mauvais cœur. — Ce sont les camarades qui tournent en dérision tout principe religieux, toute conviction chrétienne — C'est le monde qui, entrevu à travers le prisme de son imagination, lui fait ses offres les plus séduisantes et semble le convier comme Daniel et ses compagnons à ce banquet des joies terrestres où abondent les mets savoureux, les parfums exquis, les liqueurs enivrantes. — C'est le flot des passions, enfin, qui s'élève et bouillonne au dedans de lui. . . Jeune homme, voici l'heure de la lutte et du vaillant combat, voici l'épreuve



redoutable et décisive, voici ces deux routes ouvertes devant tes pas, dont parlait la mythologie antique, et que Jésus appelle *la voie large et le chemin étroit*. Jeune homme, dit encore la sainte Parole, *fortifie-toi et te renforce!* . . . Mais pour lutter, mes chers amis, il faut une arme, une arme divine et céleste; cette arme, quelle sera-t-elle, sinon la Parole elle-même, *la Parole de Dieu demeurant en vous*, dit saint Jean; *demeurant en vous*, c'est-à-dire non pas seulement confiée à votre mémoire, lue de temps à autre, ou écoutée dans nos temples, mais devenue, par la foi, votre propre pensée, votre certitude intime, le trésor vivant de vos cœurs! Ah! dites-vous bien que selon l'expression d'un prophète et d'un apôtre, *la Parole de Dieu demeure éternellement*. Dites-vous bien que ses promesses sont certaines comme ses menaces. Dites-vous bien que, selon cette parole, il y a un Dieu là haut qui vous a créés, qui *prend garde à toutes vos actions*, et qui vous en



demandera compte ; que ce Dieu vous a donné son Fils pour Sauveur et que *quiconque a le Fils, a la vie, mais que quiconque n'a pas le Fils, n'a point la vie*. Voilà la vérité, mes jeunes amis, la vérité immuable et éternelle. Opposez-la aux sophismes de l'incrédulité, aux vaines pensées de votre cœur charnel, aux conseils des faux amis, à cette triple séduction du monde que l'apôtre saint Jean appelle immédiatement après notre texte : *la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie* ! Courage, le Seigneur combat avec vous, il vous tend la main du haut de son ciel : vous n'êtes pas seuls, si vous voulez regarder à Lui. Il vous déclare forts, vous naturellement si faibles. On est fort en effet avec cette parole, car cette parole ce n'est pas seulement un recueil de textes, c'est Christ lui-même, *la Parole vivante*, habitant et combattant en vous. Courage ! ne vous dites pas qu'il est impossible de résister, qu'on doit un jour ou l'autre succomber, à votre âge.



Non, vous êtes destinés à la victoire et non à la défaite. Il en est qui ont glorieusement vaincu, et vous vaincrez aussi. Christ vous le déclare, il affirme non seulement que vous vaincrez, mais que si vous êtes à lui vous avez déjà vaincu, car votre triomphe c'est le sien. Dès l'entrée de la lice, il pose la couronne sur votre front et vous dit, par cela seul que vous vous appuyez sur Lui : *Jeunes gens, vous avez vaincu l'esprit malin.*

Quelle promesse, mes chers amis ! Mais ne vous faites aucune illusion. Ayez conscience de vos périls. La condition du triomphe, c'est une lutte opiniâtre. La lutte, voilà la vocation de votre âge. Vous êtes en pleine bataille ; il faut combattre, ou vous êtes perdu. Ah ! il ne s'agit pas de céder, même un instant, à vos inclinations naturelles, *de marcher comme votre cœur vous mène et selon le regard de vos yeux...* car les forces surabondantes de votre âge ne sauraient rester oisives. La sève de vos jeunes années s'épandra en flori-



son céleste ou en fruits empoisonnés. Si l'ardeur qui est en vous ne vous emporte pas vers Dieu et vers le bien, elle vous emportera loin de Dieu, dans les régions du mal. . . Si vous ne gravissez pas les pentes, vous les descendrez. . . et vous pourrez rouler jusques dans ces abîmes, d'où l'on ne revient plus ou bien d'où l'on ne remonte que meurtri et souillé de fange. . . Mais si vous entrez courageusement dans la lutte morale, l'œil fixé sur Jésus-Christ, quel, noble destin que le vôtre, mes jeunes amis! . . . Restés purs au milieu des souillures du monde, vous pouvez sans trouble, soutenir le regard d'un père et recevoir le baiser maternel. Votre jeunesse a gardé tout son charme en même temps qu'elle s'est revêtue d'une énergie virile. Vous avez acquis, dans ces salutaires combats, une élévation et une force de caractère que n'étonneront aucune des difficultés ou des vicissitudes de la vie. Victorieux de la chair et du sang, vous le serez de la paresse qui nous



condamne à la médiocrité ; de l'égoïsme, qui nous rend inutiles aux autres et finit par nous rendre insupportables à nous-même ; de la mollesse de corps et d'âme qui fait reculer tant de jeunes gens devant ces choses grandes, belles, généreuses, qu'ils avaient rêvées dans un premier élan, mais qu'ils ont lâchement abandonnées, parce qu'elles leur demandaient quelques efforts et quelques sacrifices ! Ce n'est pas vous qui, dans le choix ou l'exercice d'une profession, ne consulterez que votre profit ou votre tranquillité. Ce n'est pas vous qui, dans une alliance, ne serez touchés que des avantages matériels, ou ferez passer avant l'attrait du cœur de froides convenances. Ce n'est pas vous qui, pour votre succès ou votre avancement, serez capables de voies tortueuses et de mesquines intrigues. Ce n'est pas vous qui, dans la vie publique, serez prêts pour toutes les inconsistances et toutes les servilités. Non, réussir et jouir ne seront pas pour vous le but de la vie, mais



plutôt servir Dieu et vos frères, servir la vérité, la justice, la liberté, toutes les causes saintes et généreuses ! Et lorsque nous porterons nos regards sur ce lendemain inconnu et redoutable où votre génération remplacera la nôtre, nous pourrons nous dire avec consolation : quelles que soient les difficultés et les épreuves, quelles que soient les séductions de l'esprit de mensonge, quels que soient les devoirs et les sacrifices que puissent imposer l'église et la patrie. . . ils sont chrétiens, ils ne failliront pas !

O jeunesse contemporaine, telle pourrait être ton œuvre et ta magnifique récompense ! Mais, est-ce bien ce que nous pouvons espérer de toi ? . . .

Ah ! j'entends encore ces paroles sévères, prononcées il y a près de dix ans, à l'Académie Française, et dont je voudrais pouvoir contester la douloureuse actualité : « Il est au sein de cette chère jeunesse une portion trop nombreuse, plus nombreuse, hélas ! qu'autrefois, qui semble déjà



languir indifférente et énervée, les yeux détournés de tout but élevé, de toute responsabilité personnelle : tiède et défiante à l'endroit de tout ce qui s'élève au-dessus du niveau commun, idolâtre de la force et de la multitude qui en est le symbole. On la dirait fatiguée avant d'avoir combattu, découragée par des périls qu'elle n'a pas courus, affamée d'un repos qu'elle n'a pas mérité, et résignée aux fausses joies d'une sécurité éphémère. Souhaitons-lui les délicates fiertés et les nobles ambitions qui sont la marque des âmes bien nées. Souhaitons-lui ces poésies de l'adolescence et ces enthousiasmes de la jeunesse, qui enfantent les sacrifices et transforment les mondes. Souhaitons-lui jusqu'à des passions, s'il le faut, oui, des passions à dompter, à discipliner, à féconder, parce que tout vaut mieux pour elle que la décrépitude précoce et le scepticisme corrompateur ! »

Qu'ajouter à ces nobles accents ? Un seul mot. C'est que si l'apôtre saint Jean s'adressait à la



jeunesse contemporaine, hélas ! à part une élite trop peu nombreuse dans laquelle nous voudrions pouvoir vous compter tous, ô fils de nos familles, il ne dirait plus : « *Jeunes gens, je vous écris parce que vous avez vaincu l'esprit malin.* » Mais il dirait, avec une profonde tristesse : « Jeunes gens, je vous écris parce que l'esprit malin VOUS A VAINCUS ! »

Après avoir exhorté les enfants et les jeunes gens, l'apôtre exhorte les *pères*, c'est-à-dire ceux qui, après avoir connu les pieuses impressions du premier âge et les luttes ardentes du second, sont parvenus à cette troisième période qui s'étend des jours de la virilité jusqu'au terme de la vie terrestre.

Dans cette phase nouvelle, le développement chrétien doit changer de nature et s'accomplir plutôt en intensité qu'en surface, plutôt au de-



dans qu'au dehors. Il s'agit moins de renoncer au monde extérieur dont les attraits s'émeussent peu à peu, que de renoncer à nous-mêmes et à ce monde de nos propres pensées, de notre propre volonté, où se réfugie notre rébellion. Il s'agit moins de remporter des victoires éclatantes sur la chair et le sang, que des triomphes obscurs et peut-être plus difficiles sur un secret orgueil, sur un égoïsme opiniâtre, ou sur quelque désobéissance cachée. Il s'agit non plus d'entrer au service de Christ dans le premier élan de la conversion, mais d'y persévérer jusqu'à la fin, et de garder nos convictions, notre joie chrétienne, notre zèle pour le règne de Dieu, notre amour pour le Seigneur et pour les hommes, comme un trésor intact et vivant, à travers les doutes du siècle, les vicissitudes de la destinée, et les désenchantements de la vie. Il s'agit de traduire en pratique, en réalité, en fidélité de tous, les jours et de toutes les heures, tout ce que Dieu nous a donné de connaissances



et de lumières. Il s'agit de rendre un constant témoignage à la foi que nous professons, dans la vie publique et dans la vie de famille, ces deux écoles d'application de la piété, et de nous montrer inflexibles dans nos principes, esclaves de notre conscience, et cependant modérés, doux, humbles, patients, serviables, généreux, dévoués. Il s'agit enfin, dans la sphère la plus intime, celle de nos rapports directs avec Dieu, de *demeurer dans son amour*, de chercher à *lui plaire en toutes choses*, de cultiver sa présence par une prière continuelle, de *ne pas contrister son Esprit*, de discipliner de plus en plus sous sa sainte loi toutes nos pensées, tous les mouvements de nos cœurs, de nous laisser enfin *remplir*, selon l'expression de saint Paul, *de toute plénitude de Dieu*.

C'est bien là le troisième âge de la vie chrétienne, caractérisé par cette expression de l'apôtre : *Pères, je vous écris parce que vous avez connu Celui qui est dès le commencement.*



Oui, connaître Celui qui est dès le commencement, c'est-à-dire Jésus-Christ « en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science » qui seul est la pleine révélation de Dieu, car il a dit : *nul ne vient au Père que par moi* : — le connaître de cette connaissance, non de l'esprit seulement mais du cœur, qui est une expérience, une vie, un saint commerce de l'âme avec son objet divin, de cette connaissance dont parlait Jésus quand il disait dans sa prière sacerdotale : « La vie éternelle, c'est de te connaître toi seul vrai Dieu et Jésus-Christ que tu as envoyé ; » — connaître Celui qui est dès le commencement, pénétrer sur les ailes de saint Jean dans les profondeurs de sa nature divine, méditer à la lumière des évangiles sa parfaite humanité, en se souvenant de cette parole de Saint-Pierre : « Christ nous a laissé un exemple afin que nous suivions ses traces, » et de cette autre parole de saint Jean : « Celui qui dit qu'il demeure en Lui doit



vivre comme Christ a vécu ; » faire reposer toutes ses espérances sur son mystérieux sacrifice, jusqu'à « ne savoir autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié ; » — connaître Celui qui est dès le commencement, sentir tous les autres objets saintement décroître de valeur, d'importance, de beauté, de réalité en regard de cet objet suprême, et par une contemplation toujours plus assidue, aspirer à une ressemblance toujours moins imparfaite ; — voilà la vraie maturité de la vie spirituelle, voilà le fécond automne qui fait porter au chrétien fidèle les fruits les plus beaux et les plus savoureux, et qui en prolonge jusque dans l'hiver de nos années l'heureuse abondance, selon cette belle parole du Psalmiste : « Le juste s'avancera comme la palme et croîtra comme le cèdre du Liban. . . Étant plantés dans la maison de l'Eternel, ils fleuriront dans les parvis de notre Dieu. Ils porteront des fruits jusques dans la vieillesse toute blanche ; « ils seront en vigueur et

◇
resteront toujours verts³ ! »

Qu'il est doux à contempler, mes frères, ce dernier développement de la foi, ce beau soir d'une vie chrétienne !

Si la piété du jeune homme nous charme par le contraste entre un front riant et une âme sérieuse, la piété du vieillard nous émeut par une sainte harmonie : harmonie entre la gravité de l'âge et la gravité des convictions, entre la longue expérience des hommes et la connaissance approfondie de Dieu ; harmonie entre les forces qui déclinent et les sentiments qui se détachent ; harmonie entre les approches de la tombe et la proximité de l'éternelle lumière qui pour le chrétien se lève derrière la tombe. La vieillesse, a dit M. de Chateaubriand, est une voyageuse de nuit, elle ne découvre plus que le ciel. — Nous saluons avec

3. Psaume 92.12-14



sympathie l'ardent Moïse, s'arrachant au palais des Pharaons et « préférant l'opprobre de Christ aux délices de l'Égypte. » Mais, après quarante ans de retraite au pays de Madian, le Moïse du désert, s'entretenant avec Dieu « comme un ami avec son ami, » portant avec une longue patience « son peuple de col roide » jusques dans la Terre-Promise ; ce Moïse couronné de cheveux blancs, n'est-il pas celui dont l'image vénérée s'est fixée dans nos souvenirs ? — Nous sommes doucement émus à la vue de Samuel, pieux dès l'âge le plus tendre, attentif à la parole de Dieu, dans le tabernacle où veille la lampe sacrée, et nous dictant de sa voix enfantine ce modèle de prière : *Parle, Seigneur, ton serviteur écoute !* Mais ce même Samuel, au terme d'une carrière fidèle, abdiquant les honneurs du pouvoir sans en déposer les sollicitudes, conseiller infatigable des deux rois qu'il a créés par l'ordre de Dieu, et intercédant pour eux et pour tout son peuple auprès de l'Éternel des armées, ne



nous pénètre-t-il pas d'un plus tendre respect et d'une admiration plus profonde? — Nous aimons Timothée, cet enfant pieux d'Eunice, cet adolescent sympathique gagné à Jésus-Christ par la parole brûlante de Saint-Paul. Mais avec quelle affectueuse vénération n'aurions-nous pas contemplé l'apôtre de l'amour, alors que lassé par les années, il se faisait porter au sein des assemblées chrétiennes et les édifiait par sa seule présence et par une parole d'exhortation à la charité! Il y a encore, grâces à Dieu, de ces patriarches de la foi, de ces Abraham, de ces Jacob, de ces David « rassasiés de jours », de ces saint Jean penchés jusqu'à la fin « sur le sein de leur Maître. » Nous avons eu le privilège d'en rencontrer dans le cours de notre vie, et leur sanctifiant souvenir ne s'effacera jamais de notre cœur. Nous aimions l'énergie, la simplicité, la sérénité de leur foi : ils ne connaissaient pas nos doutes, nos défaillances, nos orages. . . A leur aspect, il nous semblait entendre cette parole de



l'Écriture : *Lève-toi devant les cheveux blancs et honore la personne du vieillard!* Et, quand sonna l'heure de leur délogement, leur départ fut si facile et si doux, que la nuit même de la tombe paraissait absorbée entre les derniers rayons du couchant de leur vie et l'aurore de l'Éternité. O bénédiction, ô charme céleste, ô *couronne d'honneur* d'une vieillese chrétienne! . . .

Mais aurai-je le courage, maintenant, de vous parler d'une vieillese qui ne serait pas chrétienne, d'exposer devant vous le triste tableau d'un homme qui avance dans la vie, sans *connaître* et sans vouloir *connaître Celui qui est dès le commencement?* Hélas! il s'approche de l'éternité, mais il ne s'approche pas de ce Dieu qui peut seul la lui faire paisible et heureuse. L'homme « extérieur » se détruit, mais l'homme « intérieur » ne se renouvelle point; il se ferme de plus en plus aux impressions de la Grâce. Le chemin de la vie



se fait pour lui toujours plus rude et plus aride, l'horizon toujours plus terne et plus décoloré : les désenchantements, les regrets, les mécomptes se pressent dans son amère mais stérile expérience ; les tombes de ceux qu'il aime se creusent à ses côtés, en attendant que la sienne s'ouvre à son tour. . . et à mesure qu'il poursuit sa triste route, il n'a pas devant lui une autre patrie dont les perspectives consolent ses regards et dont les brises restaurantes puissent rafraîchir son âme comme l'âme de l'exilé qui regagne le sol natal. Pour lui, il va d'un exil dans un autre exil, de l'exil terrestre dans l'exil éternel ! Le monde le quitte et il ne veut pas quitter le monde ; il s'y cramponne avec une rage impuissante et il lui mendie encore peut-être des jouissances coupables, ou tout au moins de misérables distractions et une coupe d'étourdissement ! Et cependant, il s'en va. . . il s'en va pièce à pièce, il s'en va triste et morose, mais non sérieux, dégoûté mais non détaché,



mécontent mais non repentant, lassé de la vie et épouvanté de la mort. . . O mon Dieu ! mon Dieu ! quel départ !. . . et là-haut, quelle arrivée !

Je n'oublierai jamais la visite que je fis un jour, accompagné d'un ami chrétien, à un vieillard qui avait vécu « sans Dieu dans le monde. » Nous lui lûmes ensemble la parole de vie, nous lui annonçâmes « tout le conseil de Dieu, » nous priâmes à son chevet. . . Mais pas une corde ne vibrait dans cette âme, la vérité n'y éveillait plus aucun écho. Tandis que nous le pressions, au nom des compassions de Dieu, de se repentir et de croire pour avoir la vie, son regard impassible semblait dire : je ne comprends pas, je ne sens pas, je ne puis plus comprendre, je ne puis plus sentir !. . . Seigneur, tu es le seul Juge des âmes et tu tiens en réserve, pour la dernière heure, des ressources de miséricorde insondables à l'humaine pensée !. . . Mais, mes frères, à en juger par ce qui paraissait à nos yeux cet homme allait mourir comme il avait vécu,



*sans Dieu et sans espérance au monde. . . Tandis que nous redescendions tristement l'escalier de cette demeure, le serviteur de Dieu qui m'accompagnait interrompit notre silence par ce passage des écritures dont je compris pour la première fois toute la portée : *Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse, avant que les jours mauvais viennent où tu pourrais dire : je n'y prends plus de plaisir.**

Ce sera là, mes frères, la dernière pensée de ce discours.

Voulez-vous une vieillese chrétienne ? Je ne connais qu'un moyen assuré : ayez une jeunesse chrétienne. *Dès l'entrée de la voie, et jusqu'à son issue, prêtez l'oreille aux invitations de l'Esprit ! Consacrez au Dieu de l'Évangile votre enfance naïve, l'ardeur de votre jeunesse, les jours de votre virilité et votre vieillese toute blanche !* Que votre vie tout entière s'illumine des reflets d'une piété en harmonie avec ses diverses phases, ainsi qu'un



fleuve réfléchit le soleil dans tout son cours et colore successivement ses ondes de la pourpre du matin, de l'éclat du midi brûlant et des rayons voilés du soir ! O vous qui avez les années, qui avez l'avenir devant vous, nous vous en conjurons, écoutez aujourd'hui l'appel d'en haut ! Comme Jésus, « croissez en stature et en grâce devant Dieu et devant les hommes ! » Faites marcher d'un même pas la vie de la terre et la vie des cieux !

Mais vous, qui ne pouvez presque plus porter vos regards sur l'avenir et qui sentez, tristement peser sur votre âme un long passé, plein de péchés, de regrets, de remords... n'aurons-nous donc aucune parole de consolation et d'espérance à vous faire entendre. Hommes faits, vieillards peut-être dans l'ordre de la nature, vous pouvez devenir dès aujourd'hui, (béni soit Dieu !) les nouveaux-nés de la grâce ! oh ! laissez dès aujourd'hui une vie impérissable et une jeunesse immortelle s'inoculer à votre être... où le souffle de la



vie terrestre va s'éteindre ! Il est encore des compassions pour vous. Dieu « vous attend pour faire grâce. » Venez, « ouvriers de la onzième heure, » il y a place pour vous à la moisson céleste ! Venez ! *le Maître est ici et il vous appelle...* et vous recevrez de ses gratuités infinies le même salaire : dès maintenant « la justice, la paix et la joie par le Saint-Esprit, et au siècle à venir la vie éternelle ! »

AMEN.

Le ravissement et l'écharde de saint Paul

« Certainement il ne me convient pas de me vanter, car j'en viendrai jusqu'aux visions et aux révélations du Seigneur.

Je connais un homme en Christ, qui fut ravi jusqu'au troisième ciel, il y a plus de quatorze ans ; (si ce fut en son corps, je ne sais ; si ce fut sans son corps, je ne sais ; Dieu le sait). Et je sais que cet homme (si ce fut en son corps, ou si ce fut sans son corps, je ne sais, Dieu le sait), fut ravi dans le paradis, et y entendit des paroles ineffables, qu'il n'est pas possible à l'homme d'exprimer. Je puis me glorifier d'être cet homme-là ; mais pour ce qui est de moi, je ne me glorifierai que de mes afflictions. Si je voulais me glorifier, je ne serais point imprudent, car je ne dirais que la vérité ; mais je m'en abtiens, afin que personne ne m'estime au-dessus de ce qu'il voit en moi, ou de ce qu'il m'entend dire.

Et de peur que je ne m'élevasse trop, à cause de l'excellence de nos révélations, il m'a été mis une écharde dans la



chair, un ange de Satan, pour me souffleter et pour m'empêcher de m'élever. Trois fois j'ai prié le Seigneur, que cet ange de Satan se retirât de moi. Mais il m'a dit ma grâce te suffit, car ma force s'accomplit dans la faiblesse. Je me glorifierai donc plus volontiers dans mes infirmités, afin que la force de Christ habite en moi.

C'est pourquoi je me plais dans les faiblesses, dans les opprobres, dans les misères, dans les persécutions, dans les afflictions extrêmes pour Christ, car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort. »

(2Corinthiens 12.1-10)

Dans cette page brûlante de sa vie intérieure que l'apôtre livre à nos regards, les gloires se mêlent aux abaissements et les privilèges aux souffrances. D'une part, des visions, des révélations, des extases, un transport anticipé dans le ciel : d'autre part, des « faiblesses, des opprobres, des misères, des persécutions, » « une écharde dans la chair, » mystérieuse épreuve, tentation re-



doutable, dont il souhaite, mais en vain, d'être délivré, et qui le laisse brisé, anéanti, n'ayant d'espoir et de refuge que dans la pure grâce de son Dieu. Ces deux éléments de la vie spirituelle de l'apôtre sont utiles, sont nécessaires, puisque Dieu les a voulus l'un et l'autre. Mais saint Paul donne au second une courageuse préférence et ne nous laisse pas ignorer que son écharde douloureuse lui vaut mieux que son glorieux ravissement ; car le ravissement le porterait peut-être à l'orgueil, au lieu que la souffrance l'humilie, le dépouille de lui-même pour le revêtir de Christ, fait avancer l'œuvre de Dieu en lui, et, en définitive, le prépare le plus efficacement à cet avenir de gloire, que ses merveilleuses révélations lui ont fait entrevoir.

Il y a dans ces éloquents expériences une part toute personnelle, tout exceptionnelle, qui n'appartient qu'à l'apôtre : mais il y a aussi une part générale qui concerne tous les chrétiens et leur



fournit des leçons précieuses. La vie religieuse présente dans tous les temps un élément de contemplation, de radieuse espérance, de transport anticipé au-dessus des choses terrestres. Mais elle renferme aussi, et surtout, un élément d'humiliation, de lutte, de douloureux progrès. Le chrétien a son écharde implantée dans sa chair ; et s'il se repose dans la contemplation du ciel qui l'attend, il se prépare, par les combats et les souffrances du séjour terrestre, à la possession de l'éternel héritage. C'est là sa rude et meilleure éducation, car c'est elle qui le détache de lui-même et du monde, et qui fait abonder en lui la vie de Dieu, qui est la vie du ciel.

Telles sont les grandes pensées que je viens développer aujourd'hui devant vous.

Mais quand, du sein de notre christianisme si, extérieur, si facile, si énervé par les influences du siècle, j'essaie d'aborder avec vous ce sanctuaire de la *Vie cachée avec Christ en Dieu*, je sens, ô



mes frères, toute ma faiblesse, et toute la vôtre. Qu'elle soit du moins cette faiblesse douloureusement reconnue, sincèrement déplorée, qui nous jettera aux pieds du Seigneur par le désespoir de nous-même, et qui nous vaudra cet encouragement ineffable : « Ma grâce te suffit, et ma force s'accomplit dans ton infirmité ! »

On s'est perdu en conjectures sur l'époque et sur la nature du ravissement de saint Paul. Ce mot de notre texte : *il y a quatorze ans*, a exercé la sagacité des interprètes. Mais on ne trouve dans le livre des *Actes* aucune circonstance à laquelle on puisse rattacher avec certitude l'extase religieuse de l'apôtre : Ce n'est évidemment pas au moment de sa conversion sur le chemin de Damas¹. Si Paul, prosterné dans la poudre, eut alors une vision, ce fut une vision de douleur et non une vision de gloire. Il contempla, non le ciel, mais

1. Actes 9.1



l'enfer de son propre cœur ; il entendit, non les concerts des anges, mais la voix attristée de Christ, lui disant : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Ce serait plutôt à une date postérieure qu'on pourrait rapporter le glorieux incident de la vie spirituelle de saint Paul, alors que, retourné à Jérusalem après sa conversion, « il fut ravi en extase, dans le Temple, pendant qu'il priait² », et reçut de Dieu sa mission auprès des Gentils. Toutefois, ce n'est encore là qu'une conjecture.

Même incertitude sur le mode de cette vision : L'apôtre nous avoue, à cet égard, sa naïve ignorance. « Si ce fut en corps, je ne sais ; si ce fut hors du corps, je ne sais, Dieu le sait. » La condition extérieure nous échappe ici, mais non la condition intérieure. *Je connais un homme en Christ*, dit saint Paul. Il était *en Christ*, il jouissait en ce moment d'une communion ardente et intense avec son Sauveur, et c'est du sein de cette com-

2. Actes 22.17-21



munion qu'il s'éleva jusqu'à une contemplation miraculeuse du ciel. Un moment, il fut transporté dans les royaumes de la gloire ; il fut admis aux scènes de l'éternité ; il entendit les accents qui retentissent dans les parvis célestes. . . Mais ces accents, il ne put les répéter. Et de même que son ravissement fut si profond qu'il perdit la conscience de lui-même, et ne sut pas si ses sens y avaient ou non une part, de même aussi le spectacle qui s'offrit à sa vue, dans ces régions de lumière, accabla si profondément tout son être, qu'il ne trouva ni des pensées ni des paroles pour l'exprimer. Ce fut une intuition merveilleuse, mais incommunicable. Seul, l'exilé de Pathmos, vers la fin du siècle, apostolique, seul, le tendre et sublime saint Jean, reçut une langue de feu pour exprimer les béatitudes et décrire, les scènes de la Canaan éternelle, mais évidemment en figures et en images, terrestres représentations des réalités invisibles. Quant à saint Paul, il vit, il contempla, mais il ne put pas



exprimer, et je ne sais si cet éloquent silence ne nous révèle pas mieux encore, en un sens, les magnificences du ciel que les plus splendides descriptions de l'Apocalypse.

Quoiqu'il en soit, la vision de l'apôtre, lors même qu'il ne pût la traduire en pensées et en paroles humaines, dut laisser dans son âme comme une sensation immédiate des réalités éternelles. C'était un moment passé dans le ciel, c'était une impression radieuse et ineffaçable qu'il pouvait opposer victorieusement aux difficultés ardues, aux terribles combats, aux angoisses et aux détresses des jours les plus sombres. Que de fois, dans cet apostolat de douleurs qu'il décrit au chapitre précédent, dans « ces périls parmi les Gentils, parmi les Juifs, parmi les faux-frères, » dans la solitude de la prison, sous les verges qui le déchirent, au milieu des flots agités de la mer, ou au sein de ces autres vagues de la colère populaire que soulève son ferme témoignage, que de fois, dis-je, ce troi-



sième ciel qu'il a un instant contemplé n'a-t-il pas versé dans son âme la lumière et la paix ! Ainsi, Pierre, Jacques et Jean, appelés à contempler les horreurs de Gethsémané, furent témoins, sur le Thabor, de la transfiguration du Maître ; et cette céleste vision devait les consoler au milieu des ténèbres.

Pouvons-nous prétendre au privilège de ces apôtres, et les ravissements sont-ils encore possibles dans l'église de Dieu ? Question oiseuse au fond, car nous ne pouvons ni exiger que de tels témoignages nous soient accordés, ni affirmer qu'ils ne puissent l'être. Mais ce que nous savons, c'est qu'il y a eu de tout temps un élément contemplatif, un élément de communion immédiate avec Dieu, et d'aspiration ardente au ciel, dans la piété chrétienne. De tout temps, une tendance mystique s'est fait jour, dans l'église. Nous ne saurions approuver ni la forme qu'elle a souvent revêtue, ni



le degré auquel elle a existé dans certaines âmes, ni l'étrangeté de telle de ses manifestations. Cette forme a été souvent la forme monastique, la séparation extérieure du monde ; la rupture des liens établis par Dieu lui-même. Ce degré a été souvent celui d'une exaltation religieuse qui a pu nuire à l'équilibre des facultés humaines, et que n'a pas accompagné un développement moral suffisant. De là une sentimentalité excessive, qui a transporté dans les rapports de l'âme avec son Dieu des affections et des images toutes terrestres. Mais ce ne sont là que les altérations humaines d'une tendance légitime en soi. La contemplation mystique a eu ses représentants à travers dix-huit siècles de christianisme, depuis les Antoine et les Pachôme, s'enfonçant dans les déserts de la Thébaïde, jusqu'à ces dames romaines qui, à la voix de saint Jérôme, s'arrachaient au faste et aux langueurs de la vie mondaine, pour aller peupler les solitudes de Bethléem ; depuis les religieux du mont



Athos jusqu'à ces moines d'Occident, dont une plume éloquente nous a raconté l'histoire, si belle par elle-même, sans les ornements factices de la légende ; depuis cette école du sentiment et de l'oraison intérieure qui faisait, pendant le moyen âge, un si utile contrepois à l'aride scholastique et qui a donné à l'Église des hommes comme un Eckart, un Suso, un Tauler, des livres comme *l'Imitation de Jésus-Christ*, jusqu'au double courant mystique du XVII^e siècle, qui passe par Port-Royal d'une part, et de l'autre, par le Quiétisme de Molinos, de madame Guyon et de Fénelon. Il y a dans ces manifestations religieuses beaucoup d'alliage, mais il y a aussi de l'or pur auquel nous ne marchandons point notre admiration. Déserts retentissant du chant des cantiques, étroites cellules toutes pleines du sentiment de l'infini, cimes escarpées où ne montaient pas les bruits de la terre et sur lesquelles semblait descendre la paix du ciel, humbles vallons qui abritiez dans



une pieuse retraite les plus grands chrétiens du grand siècle, poésie austère de la solitude, mépris du monde, dédain de la chair, vies si dépouillées mais si riches, auxquelles on pourrait appliquer ce beau vers de Racine :

Ivres de ton Esprit, sobres de tout le reste !

Ah ! nous ne méconnaîtrons jamais votre grandeur religieuse, les saintes réalités qui se cachent sous vos formes imparfaites, et les célestes parfums que vous avez exhalés au sein de l'Eglise de Dieu !

Nous sentons-nous quelque parenté avec ces grandes âmes ? Y a-t il un côté contemplatif dans notre piété ? . . . Je ne m'adresse point à ces hommes, *desquels*, selon l'expression de David, *la portion est dans cette vie*, qui n'ont d'autre préoccupation que celle de faire leur fortune et d'éprouver sur la terre le moins de peine et le plus de jouissance possible. Hélas ! tristement positifs, ils ne connaissent que ce qui se voit, ce



qui se compte, et ce qui se traduit en satisfactions terrestres. Le ciel et la vie intérieure ne sont pour eux que des chimères. Pauvres insensés, qui mutilent leur être et se déshéritent de tout un monde ! Mais, je m'adresse à vous, chrétiens, qui croyez au monde invisible et qui faites profession d'être « étrangers et voyageurs » ici-bas. Ce monde invisible, le prenez-vous au sérieux, le contemplez-vous, le visitez-vous ? Eprenez-vous le besoin d'aller, selon le pieux précepte du moyen âge, « des choses extérieures aux intérieures, et des intérieures aux supérieures ? » Dérobez-vous parfois, au tourbillon de l'activité terrestre, une heure précieuse entre toutes, pour vous recueillir dans ce dernier fond où votre âme touche à Dieu et au ciel, et de là, par les lumières de la parole de Dieu, par la foi, par la prière, par la méditation, pénétrez-vous au sein des mystères du monde invisible et éternel ?

Il faudrait que ce monde supérieur fût fami-



lier à notre âme, comme le monde inférieur l'est à nos corps. — Contemplez Jésus-Christ. Il se meut, pour ainsi dire, dans l'un et dans l'autre tout ensemble. Et parfois, comme si même pour lui, la vie extérieure, si sainte qu'elle fût, était une distraction, il se retire dans les déserts et il prie. Là, dans le silence des nuits, il converse avec le Père. Laissant pour un temps derrière lui le désordre de ce monde, il se replace, comme on l'a dit, au sein de l'harmonie éternelle, il s'identifie au plan de Dieu, et rentre par intervalles dans ce ciel, d'où il est descendu pour sauver l'humanité perdue et pour l'y ramener un jour. — Un saint Paul est ravi au troisième ciel dans une vision merveilleuse, mais il y vit habituellement par la pensée, par l'affection, par l'espérance. A l'activité la plus prodigieuse, il unit une contemplation fervente et ininterrompue. « *Nous ne regardons pas, dit-il, aux choses visibles qui ne sont que pour un temps, mais aux invisibles, qui sont éter-*



nelles. Nous sommes bourgeois des cieux... Nous sommes assis dans les lieux célestes en Jésus-Christ. » — Mais nous, comme nous sommes étrangers à ces saintes expériences ! Dans notre siècle positif et agité, tout semble concourir à nous éloigner de ces pures régions de la contemplation et de la vie intérieure. Dans la piété contemporaine, l'élément du recueillement, de la communion intime avec Dieu, de l'aspiration au ciel, est celui qui manque le plus. Nous suivons un culte, nous assistons volontiers aux prédications chrétiennes : mais où est l'adoration, l'élan vers Dieu, le ravissement de l'âme au sein « des choses d'en haut ? » Nous nous livrons à l'activité chrétienne et aux œuvres de la charité, et certes, nous avons raison de le faire. Mais nous préoccupons-nous d'aller respirer, dans la sphère de Dieu même, une charité céleste ? Nous prenons un vif intérêt aux questions religieuses, mais n'est-ce pas pour raisonner, pour discuter, pour nous passionner



dans un sens ou dans un autre, plutôt que pour nourrir nos âmes des réalités éternelles? Nous faisons de pieuses lectures, mais ne recherchons-nous pas plutôt ce qui pique notre curiosité, ce qui occupe et excite notre intelligence, que ce qui est édification directe, simple entretien de l'âme avec Dieu, pure contemplation des mystères à venir? De telles pages ne nous paraîtraient-elles pas monotones, et ne lasseraient-elles pas bientôt notre attention?... Ah! avouons-le, nous avons trop peu de goût pour les choses divines proprement dites. C'est là une sphère, bien haute et bien riche pourtant, qui nous demeure trop inconnue, trop étrangère. Tandis que ce monde inférieur est pour nous une réalité si véritablement expérimentée avec, ses rares et courtes joies et ses fréquents mécomptes, le monde invisible et divin auquel nous appartenons par notre âme et auquel nous croyons, n'est pour nous qu'une abstraction sans vie, ou bien qu'un domaine magnifique,



mais fermé, dont nous ne jouissons pas! . . . Et de quelles ressources nous nous privons, en négligeant « ce privilège d'entrer dans les lieux saints, par le sang de Jésus! » De ces hauteurs sublimes, comme toutes choses ici-bas nous apparaîtraient sous leur jour véritable et dans leurs proportions réelles! Comme ce qui nous semble grand serait petit, comme ce qui nous semble petit serait grand à nos yeux! Quelle sérénité nous en rapporterions au milieu des inquiétudes grandes ou mesquines de la vie! Quelle inspiration pour le devoir, quelle excitation au bien! Quelle consolation pour nos douleurs!

O mon âme, prends souvent ton vol vers ces sphères supérieures. Etablis-toi tout d'abord *en Christ* comme l'apôtre. Entre pleinement par la foi dans la communion de ton Sauveur! En Lui pardonnée, rachetée, animée d'une nouvelle vie, tu peux dire comme Jésus à son Père : *tout ce qui est à moi est à toi, tout ce qui est à toi est à*



moi! Elance-toi donc dans ce ciel qu'il t'a rendu !
O quelle gloire et quelle douceur ! Pense « à la Jérusalem d'en haut, aux milliers d'anges, aux esprits des justes parvenus à la perfection » à la société desquels tu te joindras bientôt. Parcours les places et les rues « de la sainte cité ; » marche sur le bord du fleuve « qui sort du trône de Dieu et de l'agneau, pur comme le cristal ; » respire les parfums « de l'arbre de vie ! » Ici-bas tu luttais contre les imperfections de la connaissance, tu regardais avec effort « comme à travers un verre obscur, » mais là-haut tu verras face à face, au sein d'une lumière totale et éclatante ! Ici-bas, le péché te livrait ses assauts redoutables : même pardonné, même blessé à mort et terrassé par la grâce de Dieu, il te souillait encore : là haut, plus de péché, mais harmonie parfaite entre ta volonté et la volonté de Dieu, communion sans nuage entre Lui et toi ! Ici-bas la souffrance, les larmes, le « train de guerre » perpétuel ; là-haut « plus de



cri, plus de travail mais toute larme essuyée de nos yeux! » Ici-bas, le désordre, l'iniquité triomphante, la vérité méconnue, les bonnes causes vaincues ou leur victoire imparfaite et tardive : là haut les désordres réparés, la vérité couronnée, les contradictions résolues, les voies de Dieu justifiées, et « Dieu tout en tous! » O mon âme! Voilà la réalité! Le reste n'est qu'apparence et agitation d'un jour. *Encore un peu de temps et Celui qui doit venir viendra! . . .*

Et toutefois, si nous devons nous envoler sur ces hauteurs, nous ne sommes pas appelés à y rester, tant que nous demeurons ici-bas. La contemplation n'est qu'une part de la vie chrétienne : l'autre part est une action douloureuse, qui est la préparation même de notre âme à cet avenir de gloire! Pierre a contemplé les splendeurs du ciel sur le Thabor : mais lorsqu'il veut y fixer sa tente, *il ne sait ce qu'il dit*. Le Thabor, selon l'expression



de Vinet, c'est le jour de sabbat de la vie chrétienne. Les devoirs et les luttes en sont les jours ouvriers. Il faut que Pierre redescende dans la plaine, il faut qu'il rencontre le fanatisme, le scandale des souffrances de Christ, le scandale de ses propres douleurs et de ses propres défaillances ; il faut que purifié par l'épreuve, mûri par le combat, il apprenne à dire un jour, aussi bien que saint Paul : *Je me glorifierai plutôt dans mes infirmités !*

Je me glorifierai plutôt dans mes infirmités. Parole étrange, mais que toute âme sérieuse peut comprendre. De ces deux dispensations de Dieu envers saint Paul, une révélation merveilleuse et une mystérieuse épreuve, laquelle était la meilleure pour lui ? La seconde. En effet, ses privilèges isolés de ses expériences amères, auraient pu lui être une tentation d'orgueil. Il le reconnaît lui-même avec une noble franchise. « Et de peur que je ne m'élevasse à cause de l'excellence des révélations, il m'a été mis une



écharde dans la chair, un ange de Satan pour me souffleter afin que je ne m'élevasse point. » Le grand apôtre aurait pu, en considérant ses dons naturels, l'importance de ses succès, l'étendue de son œuvre, et en se voyant, lui, l'ancien persécuteur, non seulement égalé aux douze, mais favorisé de lumières supérieures et d'un transport anticipé dans le royaume de la gloire ; il aurait pu, dis-je, laisser l'orgueil se glisser dans son âme et reprendre ce cœur que Christ avait *pris à Lui*. Dieu l'en empêcha, par des humiliations particulièrement douloureuses.

« *Il m'a été mis, dit-il, une écharde dans la chair.* » Les interprètes, qui ont cherché à expliquer le ravissement, se sont aussi efforcés d'expliquer l'écharde de l'apôtre. On y a vu je ne sais quelle tentation habituelle de la nature la plus grave : on y a vu une infirmité physique dont on a même prétendu définir l'espèce : on y a vu les imperfections de son extérieur : on y a vu les



pénibles difficultés que lui suscitaient ses adversaires. Sans vouloir rien préciser, nous dirons avec Calvin, ce maître en exégèse, que, dans les douloureuses expériences de l'apôtre il y avait de tout cela, il y avait tout ce qui pouvait lui causer une souffrance, une humiliation intime, tout ce qui lui révélait avec amertume son impuissance et son néant, et le contraignait ainsi à se réfugier dans la seule grâce de son Dieu.

Cet homme qui avait été ravi au troisième ciel, nous nous le serions représenté inaccessible aux tentations, planant avec sérénité au-dessus « des souillures du monde, » la tête entourée d'un nimbe d'or. . . Détrompons-nous ! Cette âme si grande, était assaillie par les traits de l'ennemi. Le tentateur s'approchait du disciple comme du Maître et lui faisait ses offres indignes. Parfois peut-être, au milieu de ses travaux apostoliques, au sortir de ses méditations les plus sublimes, quelque pensée



coupable, honteuse même, lui montait au cœur. . .
ô souffrance ! ô humiliation ! ô écharde dans la
chair ! ô noble figure souffletée par Satan !. . . Il
priait alors le Seigneur de lui épargner ces téné-
breux assauts. . . il priait par trois fois et il n'était
pas exaucé. Dieu le délivrait de la chute, sans
doute, mais non de la tentation, qui revenait, re-
doutable et opiniâtre !. . . Ah ! comment se glorifier
alors de ses privilèges qui ne faisaient que mani-
fester avec plus d'éclat sa misère profonde ? Mais
aussi, comme il la ressentait cette misère, et la
portait, désespéré, au Médecin suprême ! comme
il se détestait lui-même et embrassait avec amour
la Croix de son Sauveur ! Comme il mourait mais
aussi vivait avec Lui ! Comme dans ce pécheur
abattu, brisé, mais tout ouvert aux communica-
tions divines, s'avancait l'œuvre régénératrice de
Dieu ! *Ma grâce te suffit, ma force s'accomplit dans
ton infirmité !*



Cet illustre serviteur de Christ, appelé à un si beau rôle, il semble qu'il devait être affranchi des misères physiques, et que Dieu pouvait bien mettre au service de ce noble esprit, de cette âme héroïque, un corps sain et vigoureux... Détrompons-nous ! Ce grand homme souffrait, était souvent aux prises avec la maladie, traînait peut-être partout avec lui une infirmité persistante. Son extérieur était loin d'exercer du prestige. « Ses lettres, disait-on, sont graves et fortes, mais sa présence est faible et sa parole méprisable. » Et, sans vouloir tenter de lui un portrait nécessairement fictif, il est certain qu'il était dépourvu de ce qu'on est convenu d'appeler les avantages physiques. Ces imperfections, ces douleurs étaient souvent une épreuve pour ce grand serviteur de Dieu. Il priait le Seigneur de le délivrer de cet obstacle à son œuvre. Il priait par trois fois et Dieu ne l'exauçait point. Mais quand de ce corps chétif s'échappait une parole, lente,



embarrassée, mais dans laquelle passait toute son âme pénétrée de l'Esprit, la grâce de Dieu apparaissait plus belle au sein de « cette faible présence, de cette parole méprisable, » « le trésor » brillait à travers « le vase de terre » et l'excellence en était attribuée à Dieu et non à l'apôtre ; tandis que lui-même ne pouvant s'appuyer sur aucun don extérieur, était contraint de s'attendre à la seule force de Dieu ! *Ma grâce te suffit, ma force s'accomplit dans ton infirmité !*

Ce géant spirituel, cet infatigable missionnaire, il semble que les événements auraient dû le servir, seconder ses desseins, et se plier docilement à son activité féconde. . . Détrompons-nous ! Ce ministère si nécessaire, si efficace, était à chaque instant arrêté, misérablement entravé. Ici, lorsque saint Paul parlait aux Gentils, tout ému des accents de l'Évangile, les Juifs soulevaient une sédition et semblaient ravir la semence à ces âmes



prêtes à la recevoir. Là, lorsqu'il proclamait le vrai Dieu devant l'Aréopage, lorsqu'il troublait Félix ou Agrippa, on cessait de l'écouter au moment même où la vérité semblait s'emparer des cœurs. Point de loisir, point de calme pour son œuvre ; ce n'était jamais qu'en passant qu'il pouvait jeter dans les âmes les germes de la vie. Ailleurs, ce prodigieux ouvrier, dont chaque journée, chaque heure était précieuse, était jeté dans un cachot et condamné à une inaction de deux années. Une autre fois de faux frères se plaisaient à contester son titre d'apôtre et à ruiner, s'ils l'avaient pu, son crédit sur les âmes. . . Ah ! croyez-vous, mes frères, qu'il n'eût pas rêvé une vie plus facile, une course moins entravée ? Mais dans ces plans du serviteur, à chaque instant brisés, s'accomplissait le plan mystérieux du Maître ! Mais dans cette captivité de l'apôtre, un Onésime « était engendré » à la vie éternelle ! Mais la haine de ses compatriotes lui arrachait ces pathétiques accents qu'on



a appelé les hyperboles de la charité : « Je désirerais d'être anathème à cause du Christ, pour mes frères, qui sont mes parents selon la chair ! » Mais quelle école enfin aurait pu, aussi bien que cette vie tourmentée, lui enseigner le renoncement absolu, l'incessant sacrifice, et l'immolation de sa volonté à la volonté de Dieu ! *Ma grâce te suffit, ma force s'accomplit dans ton infirmité.*

L'expérience de saint Paul a été celle de tous les grands serviteurs de Jésus-Christ. Tous ont eu « leur écharde dans la chair. » Il semble que Dieu, en raison même de leurs lumières, de leurs privilèges spirituels, de la grandeur de leur œuvre, de l'éclat de leur nom, leur ait départi, pour les préserver d'orgueil, une plus large mesure d'épreuves. Les Athanase et les Augustin, les Luther, les Calvin, les Pascal, les Wesley et les Whitefield, les Vinet et les Adolphe Monod n'ont pas marché « par des sentiers unis » et sous un ciel serein : ils ont



rencontré des difficultés, des obstacles, de rudes tentations, d'intimes et poignantes douleurs. C'est « par beaucoup d'afflictions » qu'ils sont entrés eux-mêmes et qu'il leur a été donné de faire entrer beaucoup d'âmes « dans, le royaume de Dieu. « Et s'ils pouvaient nous parler du sein de l'éternel repos, tous proclameraient l'efficacité de ces voies douloureuses, et chacun d'eux redirait la parole de l'apôtre : « *Je prends plaisir aux infirmités, aux injures, aux contraintes, aux persécutions, aux angoisses pour Christ : car quand je suis faible, c'est alors que je suis fort.* »

Mais il s'agit de vous, mes frères, de vous, appelés sans doute à un rôle plus obscur, mais qui cependant, si vous voulez être sérieusement chrétiens, si vous voulez parvenir à la gloire, devez consentir à la souffrance et à *l'écharde dans la chair*. Elle ne vous manquera pas.



Tout d'abord ne vous figurez point que, parce que vous avez contemplé le ciel, ouvert à votre âme par le sang de Jésus-Christ, vous soyez à l'abri du péché. Ne vous prenez pas déjà pour une créature céleste et glorifiée. Non, tant que vous êtes dans ce monde de misères, *le mal est attaché à vous*. Si l'Apôtre n'a pas été à l'abri des tentations les plus humiliantes, le serez-vous vous-même ? Dites-vous bien que « Satan tourne autour de vous comme un lion rugissant, » et que toutes sortes de tentations, tentations d'égoïsme, tentations d'orgueil, tentations de l'esprit, tentations de la chair, se rencontreront sans cesse sur vos pas. Être inaccessible aux tentations, être au-dessus des atteintes du péché, c'était l'illusion funeste de quelques mystiques, de Molinos, par exemple, qui prétendait que lorsque l'âme était parvenue à l'entière contemplation, à l'état d'abandon parfait, rien alors, pas même le péché ne pourrait lui nuire, car ce serait le corps qui pécherait, et



non l'âme elle-même! . . . orgueilleuse et fatale sécurité! . . . Non, non, estimez-vous toujours une pauvre créature toujours sujette à faillir, donnez-vous « frayeur continuellement. » Ce n'est que dans le désespoir de vous-mêmes qu'éclatera la force de Jésus-Christ, et vous éprouverez, comme on l'a dit³, que cet ange de ténèbres qui vous soufflette à toute heure vous est plus précieux qu'un brillant séraphin qui vous chanterait par avance les cantiques de la patrie. *Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort.*

Exposés à la tentation, ne pensez pas non plus pouvoir échapper à la souffrance. Peut-être la souffrance physique vous sera-t-elle souvent envoyée. Vous connaîtrez la fatigue habituelle du corps ou de l'esprit, les accablements ou les irritations de la maladie, les servitudes de quelque infirmité humiliante. Ah ! cet aiguillon de la douleur,

3. De Pressensé. *Discours religieux. Paul, martyr.*



vous voudriez qu'il cessât de vous poursuivre ; cette écharde dans la chair, qui vous semble plus nuisible qu'utile, vous souhaiteriez que Dieu la retirât! . . . Mais êtes-vous bien sûr qu'un bien-être permanent ne serait pas nuisible à votre âme ? Êtes-vous bien sûr que si Dieu, par un ascétisme de son choix, ne *traitait pas rudement votre corps*, vous ne tomberiez pas sous l'empire de la chair ? Êtes-vous bien sûr que si vous ne souffriez pas vous-même, vous sauriez, comprendre les souffrances des autres ? . . . Ah ! laissez faire Dieu. Et s'il vous semble que vous êtes arrêté dans votre activité, entravé dans le bien que vous pouvez faire, dites-vous que dans vos défaillances l'Éternel agira, qu'il saura bien., même avec votre corps brisé, vous faire accomplir une œuvre, une œuvre utile, féconde, sinon telle que vous l'auriez rêvée, du moins telle qu'il l'a voulue pour vous dans sa sagesse et dans son amour. *Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort. . .*



Il est des souffrances morales plus difficiles à supporter encore. — Peut-être après avoir connu les privilèges de la fortune ou les sécurités de l'aisance connaîtrez-vous les dépendances et les humiliations de la gêne, — Peut-être après que le vent du succès aura longtemps enflé vos voiles, sentirez-vous passer sur votre âme la froide haleine du découragement. — Peut-être serez-vous non seulement moins aimé, moins recherché, mais méconnu, en butte à l'injustice, abreuvé d'amertume. — Peut-être serez-vous froissé dans vos affections les plus intimes, ne trouvant qu'indifférence et dureté dans cette âme à laquelle la vôtre s'était donnée tout entière. — Peut-être aurez-vous à verser des larmes amères sur quelqu'un de ces enfants bien-aimés qui sont aujourd'hui votre espoir et votre joie... ô écharde! écharde douloureuse et déchirante! Vous priez, vous priez *par trois fois*, vous priez et les jours et les nuits, pour que le Seigneur vous la



retire! . . . Et Il vous la laisse! . . . Ah! c'est qu'elle vous est nécessaire! Êtes-vous bien sûr que vous auriez résisté à l'épreuve d'un succès constant, d'une prospérité permanente? N'est-il pas juste qu'après avoir été mis trop haut, vous soyez mis trop bas dans l'opinion de vos frères? N'est-il pas telle racine de péché qui ne sera extirpée, tel développement de la vie chrétienne qui ne sera rendu possible que par ces dispensations douloureuses! *Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort.*

Parlerai-je enfin de ces séparations qui ne sont épargnées à aucune vie humaine? Il en est que le cœur peut plus aisément accepter, douloureuses toujours pour quiconque a aimé avec tendresse, mais prévues et inévitables. . . Mais cet être si précieux et si nécessaire, notre unique espoir, notre unique appui terrestre, Dieu peut-il bien nous le redemander? . . . Dès que le danger ap-

◇ paraît. . . notre âme est bouleversée jusqu'en ses fondements, et jette vers le ciel un cri qui est une protestation autant qu'une prière. . . Le danger s'accroît, la prière redouble, mais troublée, désespérée : *Seigneur ! s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi !* Et nous ne pouvons ajouter comme notre Maître : *Toutefois que ta volonté soit faite et non la mienne.* Non, cette existence fait trop partie intégrante de la nôtre, ce sacrifice est impossible, nous ne pouvons pas même en aborder la pensée. . . Nous prions, nous conjurons le Seigneur de tout ce qui nous reste de forces. Hélas ! Il reste sourd. . . Le mal s'aggrave de plus en plus. . . La mort s'avance. . . Dans notre lutte avec le Dieu fort, nous avons été vaincus. . . Mais comme au sein de notre défaite Dieu nous tend une main secourable ! Comme l'Évangile de Christ nous semble vrai ! Comme ses promesses nous apparaissent certaines et glorieuses ! Comme les paroles de notre vieille Bible nous sont ineffa-



blement douces ! Comme nous les murmurons à l'oreille de notre pauvre mourant ! Comme nous nous les répétons avec délices à nous-mêmes ! Comme nous les redisons à Dieu dans nos prières désormais calmes, soumises, vraiment filiales ! . . . Et quand le dernier soupir de notre bien-aimé s'exhale, elle se place enfin sur nos lèvres la parole de la résignation accomplie : *Père, que ta volonté soit faite et non la mienne !* Ah ! nous sommes brisés, anéantis. . . mais dans cet anéantissement la grâce de Dieu s'est tout entière versée en nos cœurs ! L'heure de la suprême douleur est l'heure de la bénédiction suprême ! Jamais, avouez-le, cœurs affligés, jamais vous ne fûtes plus près de Dieu, jamais vous ne fûtes plus près du ciel !

Du ciel, avons-nous dit, car nous ne l'oublions pas ce ciel, notre but, notre ineffable espérance, ce ciel dont la contemplation fait tout l'objet de ce discours.



Mais, il faut bien nous le dire, quand nous le contemplerions sans cesse, il ne serait pour nous qu'un ciel d'imagination, et (souffrez cette expression) qu'un ciel en peinture, si l'épreuve ne nous en faisait sentir et comme toucher la réalité. Pour qu'il nous soit évident, pour qu'il soit présent à nos cœurs, il faut qu'il nous soit nécessaire. Il faut que la terre se voile et se dépeuple pour que le ciel, dans toute sa splendeur, s'entr'ouvre et descende jusqu'à nous ! Ah ! cette écharde qui déchire notre chair, elle déchire aussi le voile qui nous sépare du monde invisible et nous le montre rayonnant à travers nos pleurs ! L'épreuve est aussi un ravissement, et le plus efficace des ravissements, car non seulement elle nous montre le ciel, mais elle nous qualifie pour l'habiter ! Elle est le ciseau du « divin sculpteur de l'âme » qui façonne en nous la créature céleste. Chacun de ses coups nous dépouille, nous dégage, nous transforme, efface l'image du vieil Adam sous la glorieuse ressem-



blanche de Christ ; et lorsque le dernier nous est porté par la main de la mort, notre âme purifiée et « remplie de toute plénitude de Dieu » est mûre pour l'éternité !

Toutes ces pensées, mes frères, se résument pour nous, sous une forme sensible, dans une toile célèbre. Nous nous sommes souvent arrêté, au milieu des splendeurs du Louvre, devant le tableau du ravissement de saint Paul interprété par le noble pinceau de Nicolas Poussin. Au milieu des airs, le front radieux, l'œil illuminé d'une sainte joie, l'Apôtre est soulevé par les anges, dont l'un lui indique, du geste, le séjour éternel. En bas, au-dessous des nuages, sur les degrés d'un édifice, un livre et un glaive nu ; au loin l'horizon infini. . . Le glaive et le livre sont les attributs de l'Apôtre. Le livre représente ses écrits immortels ; l'épée, sa parole et son action. Mais ce glaive, mes frères, ce glaive aigu et puissant, a commencé par

le transpercer lui-même, afin de le rendre capable de blesser à salut tant d'âmes et de remporter tant de victoires !

Que ce tableau, soit celui de notre vie spirituelle. Qu'il y ait aussi en nous des ravissements, des transports, des élans vers le ciel ! Mais que le glaive de Dieu nous transperce aussi dans les profondeurs de notre âme, afin de détruire en nous et hors de nous le vieil ennemi, le péché. Oui, le ciel, mais la sévère éducation qui y mène ! Le repos, mais la sanglante fatigue d'une lutte incessante contre le mal ! La gloire, mais la croix ! . . . pourvu qu'au sein de cette éducation douloureuse et de ces souffrances salutaires, à travers ces gémissements de la chair, sous ces pesantes croix, Tu nous soutiennes et Tu nous consoles, ô notre divin Sauveur, en nous disant à toute heure : *Ma grâce te suffit, ma force s'accomplit dans ton infirmité !*

AMEN !

Table des matières

1. Le cri d'Asaph, ou l'idée de Dieu	1
2. Le péché	34
3. La Croix	63
4. Rois et Sacrificateurs	96
5. Thomas et la Résurrection de Jésus-Christ	124
6. L'œuvre du Saint-Esprit	157

7. Élie et la veuve de Sarepta	185
8. Jésus et la samaritaine	215
9. Paul et Barnabas à Lystre	241
10. Égoïsme et matérialisme	275
11. La parabole des vigneron	301
12. La prière secrète et sa récompense publique	333
13. Les trois âges de la vie	356
14. Le ravissement et l'écharde de saint Paul	392
4ième de couverture	431

A travers les recueils de sermons des pasteurs protestants français du 19^e siècle, qui aujourd'hui dorment au fond de quelques rares bibliothèques, un lecteur contemporain ne manquera pas de remarquer particulièrement ceux de Ernest Dhombres : il s'en dégage encore l'onction et la chaleur qui le rendirent si apprécié de sa génération. Ernest Dhombres est né au Vigan (dans le Gard) le 16 mars 1824, d'un père pasteur. Ses dons intellectuels et poétiques se manifestèrent assez tôt ; après une brillante scolarité il partit achever des études de théologie à Genève, puis à Strasbourg. Appelé au ministère il exerça à Alais (1847-1857), puis à Montpellier (1857-1860), et enfin à Paris où il resta jusqu'à sa mort. Son talent oratoire, ses qualités personnelles, sa piété, lui acquirent rapidement dans la capitale reconnaissance et amitié.

